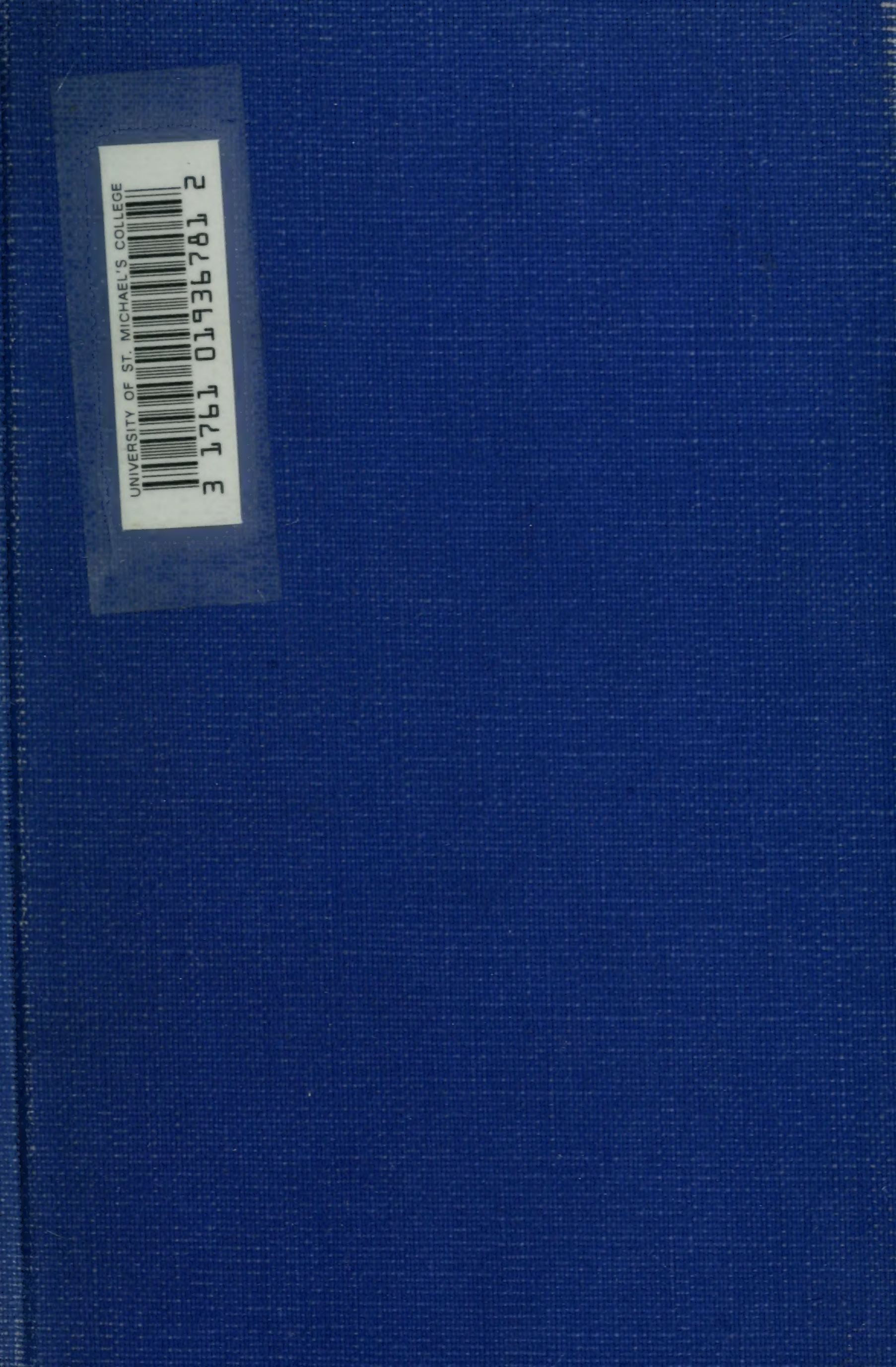

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01936781 2

Hommage de l'Éditeur

VICTOR HUGO

DANS LA MÊME COLLECTION

Parus :

George Sand. ◇ Paul Verlaine.
Lord Byron. ◇ Gœthe. ◇ Diderot. ◇ Tolstoï.
Balzac. ◇ Baudelaire. ◇ Victor Hugo.

En préparation :

Stendhal. — Edgar Poë.

JULES BERTAUT

※ ※

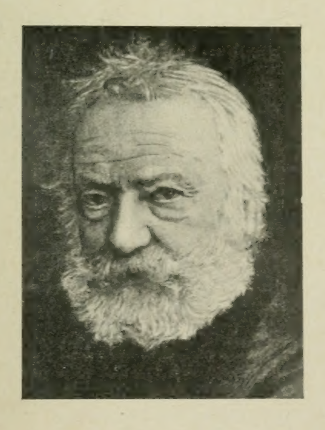
La Vie anecdotique et pittoresque des Grands Écrivains

※ ※

VICTOR HUGO

※ ※

45 Portraits et Documents



LOUIS-MICHAUD
ÉDITEUR
168, Boulevard Saint-Germain, 168
PARIS

VICTOR HUGO

I

De l'Enfance au Mariage

VICTOR HUGO naquit à Besançon le 26 février 1802 (7 ventôse an X) place Saint-Quentin, à dix heures et demie du soir (1). Il était si faible qu'il paraissait à peine respirer, si mince qu'il ne semblait pas plus long qu'un couteau, si laid que son petit frère Eugène en eut peur et s'écria : « Oh! la bébête! » lorsqu'on le lui présenta, si rabougri et ratatiné que quand on le mit dans un fauteuil, après l'avoir emmailloté, on s'aperçut qu'il en tiendrait bien là douze comme lui. En réalité, il avait l'air d'un moribond, et plusieurs des personnes qui le virent, ces premiers jours de sa vie, affirmèrent gravement qu'il ne

(1) Voici son extrait de naissance :

« Du huitième mois de ventôse, l'an X de la République, acte de naissance de Victor-Marie Hugo, né le jour d'hier, à dix heures et demie du soir, fils de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, natif de Nancy (Meurthe) et de Sophie-Françoise Trébuchet, native de Nantes (Loire-Inférieure), profession de chef de bataillon de la 20e demi-brigade, demeurant à Besançon; — mariés ; — présenté par Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo. — Le sexe de l'enfant a été reconnu être mâle.

« Premier témoin : Jacques Delelée, chef de brigade, aide de camp du général Moreau, âgé de quarante ans, domicilié audit Besançon.

« Second témoin : Marie-Anne Dessirier, épouse du citoyen Delelée, âgée de vingt-cinq ans, domiciliée à ladite ville.

« Sur la réquisition à nous faite par le citoyen Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, père de l'enfant.

« Et ont signé : Hugo, Dessirier, épouse Delelée, Delelée... »

subsisterait pas. Le médecin lui-même hochait la tête d'un air de doute.

Cependant si empressés étaient les soins de ses parents, si obstinée et intelligente était leur vigilance, que le moribond ne mourut pas. Seulement il prit un air languissant, un air de vie ralentie qui n'augurait rien de bon pour l'avenir et tourmentait cruellement le cœur de sa mère.

Cette mère si aimante et si dévouée à ses enfants était d'honnête bourgeoisie. Elle était née à Nantes, fille d'un armateur nommé Trébuchet, brave homme nanti d'opinions royalistes très fermes, et qui, cependant, grâce à sa prudente souplesse, ne fut pas inquiété sous la Révolution.

Elle avait fait connaissance dans sa ville natale, vers 1793, du capitaine Joseph-Léopold Hugo, lui-même officier de fortune, fils d'un maître menuisier de Nancy. Des relations de plus en plus étroites s'étaient établies entre les deux familles, si bien que lorsque l'officier républicain fut nommé à Paris rapporteur du 1er conseil de guerre, il gardait au fond de son souvenir l'image émouvante d'une délicate jeune fille à laquelle il serait heureux d'unir ses destinées. Or il se trouva précisément que le greffier du conseil de guerre auprès duquel « rapportait » le capitaine Hugo, et qui se nommait Foucher, était lui-même de Nantes et connaissait de longue date la famille Trébuchet. On pense s'il fut question de la jeune fille entre les deux fonctionnaires de la République durant deux ans. Bientôt le capitaine Hugo fit sa demande officielle. Après quelques hésitations, l'armateur l'accueillait favorablement, et le mariage était célébré civilement à Paris. Le greffier Foucher ne tardait pas alors à suivre l'exemple de son « rapporteur », qui devenait son témoin le jour du mariage. Au dîner, le capitaine Hugo disait en plaisantant à la jeune Mme Foucher :

« Ayez une fille, j'aurai un garçon, et nous les marierons ensemble ; je bois à la santé de leur mariage. » Et le plus drôle, c'est que cette singulière prophétie se réalisa !...

Dans les premiers mois de 1801, le capitaine Hugo, qui venait d'accomplir un stage à Nancy où il avait emmené sa femme, fut appelé à commander le quatrième bataillon de la 20e demi-brigade à Besançon.

Il avait alors deux enfants :

Abel, né à Paris le 15 novembre 1798, et Eugène, né à Nancy le 16 septembre 1800. Victor devint ainsi le Benjamin de la petite famille.

On resta peu de temps à Besançon. La 20e demi-brigade fut bientôt envoyée à Marseille, de Marseille en Corse, de Corse à l'île d'Elbe. A peine âgé de six mois, le pauvre et malingre bambin qu'était Victor était déjà en route. On pense si ces déplacements continuels influaient sur sa santé déjà si chétive. Il devenait triste et languissant, passait des après-midi entiers à pleurer sans qu'on en sût la cause.

Enfin, au mois de septembre 1805, le major Hugo reçut l'ordre d'embarquer son bataillon pour Gênes et de se diriger à marches forcées vers l'Italie. Il fallut se séparer. Mme Hugo revint à Paris avec ses enfants et élut domicile au no 24 de la rue de Clichy, « dans une maison aujourd'hui démolie, nous dit Edmond Biré, et qui se trouvait sur l'emplacement occupé par le square de l'église de la Trinité » (1).

C'est à ce moment que remontaient les plus lointains souvenirs de Victor Hugo. « Le poète se rappelle, fait-il dire dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, qu'il y avait dans cette maison une cour, dans la cour un puits, près du puits une auge et au-dessus de l'auge un saule; — que sa mère l'envoyait à l'école rue du Mont-Blanc (aujourd'hui rue de la Chaussée-d'Antin); que, comme il était tout petit, on avait plus soin de lui que des autres enfants; — qu'on le menait, le matin, dans la chambre de Mlle Rose, la fille du maître d'école; — que

(1) Edmond Biré, *Victor Hugo avant 1830*. 1 vol., Perrin, éditeur. Cet ouvrage, est, avec les trois volumes qui lui font suite, la meilleure biographie méthodique que nous ayons de Victor Hugo.

Mlle Rose, encore au lit le plus souvent, l'asseyait sur le lit, près d'elle, et que, quand elle se levait, il la regardait mettre ses bas...

« Un événement qui lui fit de l'impression fut une pluie si violente que la rue de Clichy et la rue Saint-Lazare étaient devenues des rivières et qu'on ne vint le chercher qu'à neuf heures du soir.

« Il a encore gardé mémoire d'une représentation donnée pour la fête du maître d'école. La classe était séparée en deux par un rideau. On jouait *Geneviève de Brabant*. Mlle Rose faisait Geneviève, et lui, comme le plus petit de l'école, il faisait l'enfant. On l'habilla d'un maillot et d'une peau de mouton qui laissait pendre une griffe de fer. Il ne comprit rien au drame, qui lui parut long. Il se désennuya de la représentation en enfonçant sa griffe dans les jambes de Mlle Rose, ce qui fit qu'au moment le plus pathétique, les spectateurs furent surpris d'entendre Geneviève de Brabant dire à son fils : « Veux-tu bien finir, petit vilain (1)! »

Cependant il était dit que l'enfance du grand poète serait mouvementée et voyageuse. A peine Mme Hugo s'était-elle installée rue de Clichy, le chef de bataillon Hugo, promu colonel du Royal-Corse, était nommé gouverneur de la province d'Avellino. Sa femme et ses enfants, conviés par lui, allaient le rejoindre, traversant le Mont-Cenis, passant par Turin, Florence, Rome, arrivant à Naples, sous le ciel incomparable, dans un pays enchanteur et à l'aspect sauvage qui faisait une impression profonde sur l'esprit des enfants. Hélas! au moment où l'on commençait d'aimer cette merveilleuse contrée, il fallait l'abandonner. Appelé à Madrid par Joseph qui venait d'être sacré roi d'Espagne, le colonel Hugo devait partir, et encore une fois, la mère et les enfants regagnaient seuls Paris. Ils s'y installaient sur la rive gauche, tout près du Val-de-Grâce, 12, impasse des Feuil-

(1) *Victor-Hugo raconté par un témoin de sa vie*. Édition Lacroix, Verbœckhoven et Cie, 1868, tome I, p. 30.



Maison natale de Victor Hugo à Besançon, par Hubert Clerget.
(Musée Victor-Hugo.)

lantines, au rez-de-chaussée d'une vaste maison qui, avant la Révolution, avait été le couvent des Feuillantines.

On sait ce que fut ce séjour que le poète a immortalisé dans les *Rayons et les Ombres* :

Le jardin était grand, profond, mystérieux,
Fermé par de hauts murs aux regards curieux,
Semé de fleurs s'ouvrant ainsi que des paupières,
Et d'insectes vermeils qui couraient sur les pierres,
Plein de bourdonnements et de confuses voix ;
Au milieu, presque un champ ; dans le fond, presque un bois...

Parc superbe et qui paraissait immense aux yeux des enfants lesquels s'ébattaient joyeux dans les grandes allées, dans les taillis ombreux, sur les pelouses en friche, en pleine nature et en pleine joie. Mais la partie n'était vraiment complète qu'à l'arrivée de Mme Foucher et de ses deux enfants, Victor et Adèle, qui venaient mêler leur tapage au vacarme des garçons.

Dans les intervalles des jeux, Victor était envoyé à une petite école de la rue Saint-Jacques où un brave homme, nommé Larivière, ancien oratorien qui s'était marié sous la Révolution, enseignait aux fils d'ouvriers la lecture, l'écriture et un peu d'arithmétique. « Ça se passait en famille, raconta plus tard le poète. La femme ne se gênait pas, la classe commencée, pour apporter au mari sa tasse de café au lait, pour lui prendre des mains le devoir qu'il était en train de dicter, et pour dicter à sa place pendant qu'il déjeunait. »

Sous la férule indulgente du père Larivière, Victor fit des progrès rapides qui étonnaient tous ceux qui l'approchaient.

Cependant la carrière du colonel Hugo continuait glorieuse. Successivement nommé aide de camp du roi, général, premier majordome du palais, comte de Cisuentes, inspecteur général de tous les corps formés dans la péninsule, il fut, en outre, promu gouverneur des trois provinces d'Avila, de Ségovie et de Soria. Le siège de son gouvernement était établi à Ségovie, et, au printemps

de 1811, il conviait Mme Hugo à venir le joindre avec ses fils.

Bien que déjà un peu lassée de tous ces déplacements successifs, cette dernière partit avec ses enfants pour Bayonne où l'on trouva un convoi de fantassins, de cinq cents chevaux et de quatre canons, avec lequel on fit route.

Le trajet fut singulièrement long et périlleux. Le pays n'était rien moins que sûr. A tout instant c'étaient des surprises redoutées, des embuscades possibles, des dangers incessants. Souvent pour rien ou presque rien, chacun frémissait, s'éveillait, s'inquiétait.

« Un jour, raconte M. Gustave Simon (1), c'était dans la petite ville de Valvade. Mme Hugo, comme d'habitude, logeait chez l'alcade. Mais celui-ci avait une fort mauvaise réputation et était signalé comme un de nos violents ennemis. Mme Hugo commençait à s'endormir, lorsque, tout à coup, éclata une vive fusillade. On frappe. Elle ouvre : c'est le colonel Montfort qui l'avertit de se barricader : nul doute, en effet, que ce ne soit une attaque d'Espagnols à laquelle les soldats français viennent de riposter avec fureur. Bientôt on apprend à quoi se réduit l'affaire. Un trompette de hussards avait attaché son cheval dans une prairie où croissait de l'herbe fraiche; un paysan avait détaché l'animal, qui, ayant rué, était revenu au camp français.

« La sentinelle avait crié : Aux armes! Le poste sortit. De là la fusillade. »

Cette anecdote montre au milieu de quelles alertes incessantes vivaient alors les Français dans ce pays qui leur était hostile de toutes manières.

Enfin, par Ernani, Tolosa, Burgos et Valladolid, l'on parvint à Ségovie d'où l'on repartit au bout de quelques jours pour Madrid où l'on s'installa définitivement dans le palais Masserano.

Le général Hugo était en tournée d'inspection lorsque

(1) *L'Enfance de Victor Hugo*. Hachette, éditeur.

sa femme et ses enfants parvinrent dans la capitale de l'Espagne. Ce fut l'intendant du prince Masserano, vêtu de noir, épée au côté, qui vint recevoir les voyageurs. Depuis trois mois, bien des spectacles pittoresques ou lugubres avaient frappé les yeux des enfants, dans cette longue randonnée à travers un pays dévasté par la guerre, mais nulle vision ne leur parut plus splendide que ce palais espagnol.

On s'installa dans l'immense demeure; Victor voyait de son lit « une Vierge dont le cœur était percé de sept flèches, symbole des sept douleurs ». Et le père arriva de sa tournée d'inspection, apportant la joie, des cadeaux extraordinaires, mais, hélas! apportant aussi avec lui le souci des études à reprendre, des vacances à terminer. Abel, qui allait avoir douze ans dans quelques mois, entra dans les pages du roi, place fort sollicitée, et où il devait se trouver seul petit Français au milieu d'enfants espagnols, tous issus des plus grandes familles du royaume. Quant à Eugène et Victor, ils furent placés au Collège des Nobles tenu par des moines.

Les religieux furent étonnés des connaissances latines qu'avaient déjà les deux enfants, et stupéfaits de les voir lire Virgile à livre ouvert. On avait commencé à les mettre dans la septième en raison de leur âge. Au bout de la première semaine, ils étaient déjà en rhétorique, et ils arrivaient en tête de leur classe!

Ces dispositions brillantes leur attiraient, bien entendu, toutes les jalousies de leurs condisciples, jointes à la haine naturelle des petits Espagnols pour les fils de leurs oppresseurs. Il y eut souvent des batailles rangées terribles entre eux. Un jour, l'un d'eux porta à Eugène un coup de ciseau à la joue.

L'éducation qu'ils recevaient était cérémonieuse et compliquée. Chacun de ces enfants devait être affublé de son titre, et les religieux n'avaient garde de l'omettre en s'adressant à leurs élèves :

« Marquis, envoie-moi la balle.

— Comte, par ici!



Le général Hugo, par F.-Th. Lix. (Musée Victor-Hugo.)

— Attrape-le, duc, attrape-le!

— Comte, si tu parles, tu n'auras pas de dessert. »

C'étaient là des puérilités sans danger. Plus graves ·taient les sinistres impressions que ce collège autori-aire et fanatique faisait sur leur âme mobile d'enfant. \ussi fut-ce avec un immense soupir de joie qu'ils le [uittèrent au commencement de 1812, au moment de la ·etraite générale des Français. Le retour fut pénible, mais ;i heureux était chacun de retrouver la France qu'on

forçait les marches et doublait les étapes. Enfin on entra à Bordeaux, et, quelques jours plus tard, Mme Hugo et ses fils retrouvaient avec l'attendrissement que l'on devine leur chère maison et leur merveilleux parc des Feuillantines.

* * *

Ils n'y devaient cependant pas demeurer longtemps. Le 31 décembre 1813, chassés de ce charmant logis par la Ville de Paris, qui les expropriait pour prolonger la rue d'Ulm, ils allaient s'installer rue du Cherche-Midi, presque en face le vieil hôtel des Conseils de guerre où habitaient les amis Foucher.

C'est de ce calme coin d'un des plus calmes quartiers de Paris que Victor et ses frères assistèrent aux événements fabuleux qui se déroulèrent de 1813 à 1815. L'armée française battue, la France envahie, l'empereur tombé, le général Hugo, qui avait fait bravement son devoir en défendant Thionville, chargé à nouveau de commander cette place pendant les Cent Jours, félicité par la Restauration et, tout d'abord, confirmé par elle dans son grade. Puis, bientôt, mis en demi-solde, devenu inactif, sentant sa vie brisée, le général revenait à Paris où il avait avec sa femme de fréquentes discussions qui dégénéraient en querelles conjugales. Enfin il prenait le parti de s'installer à Blois, à la campagne, cessait désormais et pour plusieurs années presque toutes relations avec sa femme et ses fils. Toutefois, avant de partir, il avait décidé que ceux-ci iraient à l'École polytechnique et il les avait fait mettre à la pension Cordier et Decotte, rue Sainte-Marguerite, jusqu'à ce qu'ils eussent l'âge de suivre les cours de mathématique du collège Louis-le-Grand.

Un triste séjour, cette pension Decotte! « La rue Sainte-Marguerite, sombre et resserrée entre la prison de l'Abbaye et le passage du Dragon enfumé et martelé par ses forgerons, n'avait rien qui prévînt en faveur de la maison. La maison était un corps de logis à un seul étage entre deux cours dont la seconde servait aux récréations...

« Le maître de l'établissement, M. Cordier, était un ancien abbé qui avait jeté la soutane aux orties. C'était un vieillard d'aspect bizarre. Il était passionné de Jean-Jacques Rousseau, dont il avait adopté jusqu'au costume arménien. Il joignait à sa pelisse et à son bonnet une énorme tabatière de métal où il puisait perpétuellement et qu'il cognait sur la tête des élèves qui ne savaient pas leurs leçons ou qui lui « répondaient » (1).

Ce fut sous cette férule que Victor travailla jusqu'en 1818. Ses progrès étaient incessants. De jour en jour, le jeune élève devenait plus remarquable, mais c'est surtout dans les sciences qu'il se signalait à l'attention de ses maîtres.

Au concours général de 1818, il obtint le cinquième accessit de physique. Et, pourtant, les mathématiques n'étaient pas l'objet de ses préoccupations secrètes, mais bien déjà la poésie. Tant de spectacles magiques n'avaient pas défilé sous son regard depuis dix ans sans avoir déposé dans sa jeune âme de poète des images sans nombre et des souvenirs magnifiques. Résolument il s'était mis à la poésie, comme il voyait s'y mettre tout le monde autour de lui : son frère Eugène ne faisait-il pas des vers? ses condisciples n'en griffonnaient-ils point? le père Larivière n'en avait-il pas commis jadis? et ne disait-on pas que le sombre Decotte, qui partageait avec le père Cordier la direction de l'école, en écrivait à ses moments perdus? Tout le monde était poète dans ces premières années de la Restauration, et Victor faisait comme tout le monde.

De 1815 à 1818, il écrivit de tout, des satires, des odes, des poèmes, des épîtres, des élégies, des idylles, des traductions surtout, des traductions poétiques en masse : Virgile, Horace, Lucain, Martial, tous les Latins y passèrent. Puis ce furent des fables, des contes, des épigrammes, des énigmes, des impromptus. Il commença une tragédie qui s'appelait *Artamène*, puis une autre.

(1) *Victor Hugo raconté*, p. 220.

Athalie. Mais c'est particulièrement dans les traductions qu'il se distinguait. Quelques-unes d'entre elles parurent dans le *Conservateur littéraire*. Beaucoup sont charmantes et témoignent déjà d'une grande habileté de facture.

En 1817, il envoya au concours de poésie de l'Académie française une pièce de vers sur : *le Bonheur que procure l'Étude dans toutes les situations de la vie*. Il l'avait écrite du 18 mars au 7 avril et elle comprenait 334 vers. Elle se terminait ainsi :

> Moi qui, toujours fuyant les cités et les cours,
> De trois lustres à peine ai vu finir le cours.

C'était un moyen habile pour Victor de faire connaître à ses juges son jeune âge et d'attirer sur lui quelque sympathie. D'après Sainte-Beuve, cette petite pensée machiavélique n'aurait eu d'autre résultat que de courroucer l'assemblée contre lui : « La pièce parut si remarquable aux juges, dit l'auteur des *Lundis*, qu'ils ne purent croire à ces trois lustres, à ces quinze ans de l'auteur, et, pensant qu'il avait voulu surprendre la religion du respectable corps, ils ne lui accordèrent qu'une mention au lieu d'un prix. Tout ceci fut exposé dans le rapport prononcé en séance publique par M. Raynouard. Un des amis de Victor, qui assistait à la séance, courut à la pension Cordier avertir le *quasi-lauréat* qui était en train d'une partie de barres et ne songeait plus à sa pièce. Victor prit son extrait de naissance et l'alla porter à M. Raynouard qui fut tout stupéfait comme d'une merveille ; mais il était trop tard pour réparer la méprise (1). »

L'anecdote ainsi présentée ne paraît pas tout à fait exacte. En tout cas, il est faux — Edmond Biré l'a établi, — que cette affaire ait été exposée tout au long dans le rapport public. Ce dernier, après avoir donné la liste des prix, accordait une neuvième mention au n° 15 (celui de Victor Hugo), et le rapporteur ajoutait aimablement en

(1) Sainte-Beuve, *Biographie des Contemporains*, t. IV.

parlant du poète : « Si, véritablement, il n'a que cet âge, l'Académie a dû un encouragement au jeune poète. » Au reste, cette simple mention valut à Victor toutes sortes de compliments flatteurs, de la part de François de Neufchâteau qui lui dédia des vers, de la part de M. Campenon, qui, en vers également, le compara à Malfilâtre, mais non de la part de MM. Decotte et Cordier qui voyaient d'un très mauvais œil ces essais littéraires du futur académicien. Un jour, M. Decotte lui fit une scène pour des poésies trouvées sur un cahier, avec cette mention en haut d'une page : « Je veux être Chateaubriand ou rien. 10 juillet 1816. »



Portrait de la mère de Victor Hugo.
(Musée Victor-Hugo.)

Cependant, malgré les avertissements, les remontrances et les ironies, Victor — ainsi que son frère Eugène — n'en continuaient pas moins d'écrire des poésies. La dernière année qu'ils passèrent à la pension Cordier, Eugène eut même une récompense aux jeux floraux de Toulouse, mais Victor, qui avait à nouveau concouru à l'Académie pour un poème sur l'*Institution du jury*, n'obtenait rien du tout.

En août 1818, ils quittaient définitivement la pension Cordier pour aller habiter avec leur mère qui ne demeu-

rait plus rue du Cherche-Midi, mais avait pris un appartement plus modeste au troisième étage du n° 18 de la rue des Petits-Augustins. De leurs fenêtres, les deux frères apercevaient dans le jardin de l'immeuble voisin des fragments d'architecture qui étaient les tombes des rois à Saint-Denis enlevés par la Révolution et jetés là dans ce recoin. Louis XVIII les en fit tirer pour les rétablir à Saint-Denis. « Victor, nous raconte le témoin de sa vie, assista avec peine à ce déménagement mortuaire. »

Les trois frères paraissant avoir un goût impérieux pour les lettres, il avait été convenu tacitement que tous les projets d'avenir militaire ou scientifique seraient abandonnés, et que chacun d'eux pourrait s'adonner librement à la poésie.

Pendant l'hiver de 1819-1820, on prit l'habitude d'aller en famille passer la soirée chez les Foucher.

Ces soirées étaient quelque peu silencieuses et mélancoliques, semble-t-il. Les deux fils de Mme Hugo, habitués à conserver devant leur mère une attitude déférente, n'osaient point élever la voix trop fort; d'autre part, le maître de la maison avait une santé assez chancelante. et la jeune fille, presque toujours silencieuse, était d'une réserve charmante. « Mme Hugo interrompait de temps en temps sa couture pour regarder pétiller le bois ou pour ouvrir sa tabatière, car elle prisait comme M. Foucher. Elle présentait sa tabatière à son vieil ami en lui disant : « Monsieur Foucher, voulez-vous une prise? » M. Foucher répondait oui ou non, et c'étaient, d'ordinaire, avec le bonjour et le bonsoir, les seules paroles échangées de toute la soirée (1). »

Cependant si Victor se montrait en famille aussi soumis et aussi respectueux, sa pensée littéraire de plus en plus libre demandait chaque jour à s'exercer plus complètement. Il ne voulait pas s'en tenir à la simple mention qu'il avait obtenue à l'Académie Française. et en 1819 il résolut de concourir à l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse.

(1) *Victor Hugo raconté*, I, p. 360.

Il y obtint le lis d'or, à l'unanimité et, pourtant, Victor Hugo comptait parmi ses concurrents un jeune homme encore peu connu du nom de Lamartine.

L'année suivante, l'Académie de Toulouse mettait le comble à ses faveurs en proclamant le jeune poète *maître ès-jeux floraux*.

Une distinction de cette nature faisait alors grand bruit dans le monde des lettres. Le nom de Victor Hugo, de ce jeune prodige de dix-huit ans, commença de se répandre dans les salons de Paris. Une ode satirique à la fois très curieuse, très violente et très royaliste qu'il composa dans le même temps sur le *Télégraphe* acheva sa réputation, et M. de Chateaubriand couronnait et scellait définitivement cette jeune destinée en appelant « enfant sublime » celui qui, si naïvement, s'inscrivait son émule sur ses cahiers d'école.

D'autre part, Victor Hugo avait déjà noué quelques relations litéraires : son correspondant à Toulouse était Jules de Rességuier, qui le mit en rapports avec Alexandre Soumet, lequel se lia d'une amitié de plus en plus étroite avec le jeune poète. C'est que Soumet, comme le dit M. Léon Séché, avait été créé et mis au monde pour travailler au bonheur de ses amis. « Tout était poésie en lui, dit Mme Ancelot, et vous attirait par le charme de l'idéal. Non seulement on l'aimait dès qu'on lui parlait, mais on se sentait aimé de lui; il semblait que l'affection débordait de son cœur et allumait autour d'elle tous les foyers d'affection que chacun avait en soi. Il obtenait facilement la confiance et donnait la sienne avec enthousiasme. Il s'identifiait à vos peines, à vos plaisirs, à vos intérêts, à vos succès, et oubliait, en vous parlant, tout ce qui lui était personnel (1)... »

Nous retrouverons cet excellent ami de Victor Hugo lorsque nous les verrons fonder le cénacle de la *Muse française*. Pour l'instant, en 1819, nous ne voulons parler que du *Conservateur littéraire*, le journal que Victor et ses

(1) Mme Ancelot, *Salons de Paris*. Paris, Jules Tardieu, édit., 1858.

frères se décidèrent à créer. Ne fallait-il pas vivre? Et vivre, n'était-ce pas se produire? Mme Hugo qui, en mère bienveillante, avait autorisé ses fils à ne pas suivre la carrière scientifique et à embrasser celle des lettres, était peut-être bien un peu effrayée de cette décision, et pourtant ce fut elle-même qui poussa Abel, Eugène et Victor à fonder ce *Conservateur*, toujours sur le modèle du *Conservateur* de Chateaubriand, que l'on appela seulement *littéraire* pour le distinguer de son aîné.

Nous n'avons pas le loisir ici de rapporter par le menu ce que fut la collaboration de Victor à cette très intéressante entreprise, qui dura de décembre 1819 à mars 1821. On sait que c'est là véritablement qu'il fit ses premières armes, là qu'il montra les premiers indices de ce don de création universelle, en quelque sorte, qui s'affirmait non seulement par des poésies de tous genres et sur tous les mètres, mais encore par des articles critiques, par des articles satiriques, par des polémiques très osées, par des échos, par des filets, par des digressions politiques et des considérations religieuses, par tout ce qui, enfin, constitue du journalisme.

Tâche immense à laquelle Victor suffisait seul ou presque. Sous les signatures différentes de E., H.-V., U., M'', *Aristide*, *Publiola*, *Petissot*, etc..., etc..., il bourrait de sa prose chaque numéro du *Conservateur*.

Est-il besoin d'ajouter que la ligne politique du journal était nettement, clairement royaliste? En toutes circonstances, Victor Hugo marche à l'avant-garde du parti des plus purs d'entre les purs. Il consacre plus de neuf articles à la mort du duc de Berri, ne se lasse point de parler du duc de Bordeaux, affiche, avec la plus belle crânerie de sa jeunesse enthousiaste, la plus magnifique ardeur pour la cause bourbonienne.

Tant de zèle reçoit sa récompense : le *Conservateur littéraire* se répand de plus en plus dans les salons du Faubourg, et, le 25 mars 1820, M. de Richelieu, président du Conseil des ministres, ayant mis sous les yeux du roi l'*Ode sur la mort du duc de Berri*. Sa Majesté, charmée,



Chateaubriand.

daigne faire don d'une gratification de 500 francs à l'auteur, V.-M. Hugo. Enfin l'amitié précieuse de Chateaubriand fut désormais acquise au directeur du *Conservateur littéraire*. Chateaubriand lui écrivit de venir le voir. Victor fit le pèlerinage de la rue Saint-Dominique. L'auteur des *Martyrs* le reçut dans sa chambre : « Quand Victor entra, M. de Chateaubriand, en manches de chemise, un foulard noué sur la tête, assis à une table, tour-

nait le dos à la porte et faisait une revue de papiers... Le domestique apporta une immense cuvette remplie d'eau ; M. de Chateaubriand dénoua son madras et se mit à ôter ses pantoufles de maroquin vert ; Victor allait se retirer, mais il le retint ; il continua sans façon de se déshabiller, défit son pantalon de molleton gris, sa chemise, son gilet de flanelle, et entra dans la cuvette où le domestique le lava et le frictionna. Essuyé et rhabillé, il fit la toilette de ses dents qui étaient fort belles et pour lesquelles il avait une trousse de dentiste. Ragaillardi par son barbotage dans la cuvette, il causa avec entrain tout en se travaillant la mâchoire, et charma Victor (1). »

Ajoutons qu'il était, lui aussi, ravi d'avoir rencontré un jeune poète de cette envergure. Victor eut, depuis cette époque, bien des fois l'occasion de franchir le seuil de cette auguste demeure. Il eut un jour la joie d'apercevoir la maîtresse de céans, et, surtout, d'*être aperçu* par elle. Il a raconté lui-même, dans *Choses vues*, cette curieuse visite :

« Un jour j'entrais, pauvre petit diable, comme à l'ordinaire fort malheureux, avec ma mine de lycéen épouvanté, et je roulais mon chapeau dans mes mains. M. de Chateaubriand demeurait alors rue Saint-Dominique, n° 27. J'avais peur de tout chez lui, même de son domestique qui m'ouvrait la porte. J'entrai donc ; Mme de Chateaubriand était dans le salon qui précédait le cabinet de son mari. C'était le matin et c'était l'été. Il y avait un rayon de soleil sur le parquet, et, ce qui m'éblouit et m'émerveilla bien plus encore que le rayon de soleil, un sourire sur le visage de Mme de Chateaubriand. « C'est vous, M. Victor Hugo, » me dit-elle. Je me crus en plein rêve des *Mille et une Nuits* : Mme de Chateaubriand souriait ! Mme de Chateaubriand sachant mon nom, prononçant mon nom !... Je saluai jusqu'à terre. Elle reprit : « Je suis charmée de vous voir. » Je n'en croyais pas mes oreilles. Elle continua : « Je vous attendais ; il y avait longtemps

(1) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 12

que vous n'étiez venu... » Cependant elle me montrait du doigt une pile quelconque assez haute qu'elle avait sur une petite table, puis elle ajouta : « Je vous avais réservé ceci, j'ai pensé que cela vous ferait plaisir. Vous savez ce que c'est ? »

« C'était un chocolat religieux qu'elle protégeait et dont la vente était destinée à de bonnes œuvres. Je pris et je payai. C'était l'époque où je vivais quinze mois avec 800 francs. Le chocolat catholique et le sourire de Mme de Chateaubriand me coûtèrent quinze francs, c'est-à-dire vingt jours de nourriture. Quinze francs, c'était pour moi, alors, comme quinze cents aujourd'hui. C'est le sourire de femme le plus cher qui m'ait été vendu. »

N'exagérons point cependant : Chateaubriand, par l'autorité même de son nom, par sa situation politique et mondaine, rendit les plus grands services à Victor Hugo, et n'eût-il donné à son jeune protégé que le fameux qualificatif « d'enfant sublime », aurait aplani sa destinée.

A cette époque, du reste, Victor allait avoir besoin de plus de réconfort que jamais, car il allait passer par une des phases les plus douloureuses de sa vie.

Ce fut, d'abord, la mort de sa mère qui lui infligea une tristesse poignante. Mme Hugo ne s'était jamais bien remise de la fluxion de poitrine qu'elle avait eue quelques années auparavant. Elle s'ennuyait aussi dans cet étroit appartement de la rue des Petits-Augustins et était allée habiter rue de Mézières, n° 10, un rez-de-chaussée avec jardin. Ce fut là qu'elle tomba malade au printemps de 1821. Ses fils la soignèrent avec le même dévouement que la première fois, et il y eut vers le mois de juin comme un indice de prompte guérison.

« Le 27 juin, vers midi, ils étaient tous deux seuls avec leur mère.

« Regarde, dit Eugène à Victor, comme maman est bien ! elle ne s'est pas réveillée depuis minuit.

— Oui, dit Victor, elle sera bientôt guérie.

« Il s'approcha pour la regarder et l'embrassa au front. Le front était glacé. Elle était morte (1). »

Ce deuil fut une épreuve déchirante pour l'âme sensible du jeune poète. Sa douleur s'avérait d'autant plus profonde qu'elle se nuançait d'un chagrin de famille tout intime causé par la conduite de son père. Le général Hugo ne vivait plus, en effet, nous l'avons dit, en très bonne intelligence avec sa femme, et il l'avait abandonnée pour aller se retirer à Blois. Il ne se dérangea même pas pour l'enterrement, et, moins de trois mois après, ses enfants apprenaient avec stupeur qu'il s'était remarié.

Dans cette terrible crise de douleur qui s'aggravait pour lui et ses frères d'une crise financière effroyable, deux choses soutinrent Victor Hugo pendant les seize mois qui s'écoulèrent entre la mort de sa mère et son mariage : son travail, d'abord, son amour, ensuite, pour Adèle Foucher.

Son travail fut intense, s'exerçant dans toutes les branches du journalisme, de la critique, du roman (il écrivit *Bug-Jargal* en quinze jours) et aboutit à la parution des *Odes et Poésies diverses*, qui fut son vrai premier livre, au mois de juin 1822.

Quant à son amour pour Adèle Foucher, ce fut aux calmes et familiales soirées de la rue du Cherche-Midi que Victor l'éprouva. Mais n'étaient-ils pas fiancés l'un et l'autre depuis plus longtemps encore, depuis toujours, puisque le major Hugo avait promis, le soir de ses noces, de donner en mariage son fils à la fille de son ami ? Et le jeune poète ne l'avait-il pas vue et revue et rencontrée constamment, celle qui allait être sa femme, soit dans le jardin profond des Feuillantines, soit à son retour d'Espagne, soit dans les rues calmes du vieux Paris, soit aux soirées charmantes du Cherche-Midi ? Maintenant il savait qu'il l'aimait et il savait aussi qu'il était aimé. Avant sa mort, Mme Hugo avait deviné le secret délicieux qui faisait battre le cœur de son fils, et, dans une de ces minutes

(1) *Victor Hugo raconté*, II, p. 18.



Adèle Foucher, par Célestin Nanteuil. (Musée Victor-Hugo.)

d'expansion où l'on se dit tout, elle le lui avait arraché. Aussitôt elle s'était concertée avec M. et Mme Foucher. Les uns et les autres eussent été aussi désireux de marier ces deux enfants, mais qui eût voulu prendre une telle responsabilité, alors qu'Adèle était sans dot et Victor

sans situation ? Et n'était-ce pas aussi engager trop avant l'avenir de son fils que de le mettre en ménage alors que son jeune génie, impatient et enthousiaste, aspirait chaque jour à une liberté plus totale ?...

Toutes ces raisons et bien d'autres décidèrent la sage Mme Hugo et les Foucher à modérer un peu leurs visites respectives, dans l'espoir que l'absence refroidirait l'ardeur des deux jeunes gens. Il n'en fut rien, cependant, et, après la mort de sa mère, Victor était de plus en plus résolu à épouser Adèle. Mais les parents de Mlle Foucher ne se souciaient pas davantage alors d'unir leur fille à un poète de vingt ans, et, pour couper court à tout rapprochement entre les amoureux, ils partirent avec leur enfant passer quelques mois dans la petite ville de Dreux.

Le stratagème parut d'abord réussir ; cependant le jour que Victor apprit où se trouvait celle qu'il aimait, il résolut de la rejoindre à tout prix. Et encore à tout prix est-il une ironie, car il était totalement démuni d'argent ! Et Dreux est à quatre-vingts kilomètres de Paris. Le 16 juillet, Victor se mit en route, et, en trois étapes, arriva à Dreux le 19.

« Je suis à Dreux, écrit-il à Alfred de Vigny... J'ai fait tout le voyage à pied par un soleil ardent, et des chemins sans ombre d'ombre. Je suis harassé, mais tout glorieux d'avoir fait vingt lieues sur mes jambes. Je regarde toutes les voitures en pitié... » Cependant, la présence d'un étranger à Dreux ne tarda pas à être signalée : « Ses allées et venues, raconte la *Gazette Anecdotique*, son air affairé, sa barbe longue, sa cravate lâche, ses cheveux en désordre et ses habits poudreux attirèrent bientôt sur lui l'attention du commissaire de police. Celui-ci l'aborda tout à coup en pleine rue et lui demanda ses papiers d'un ton très impératif. »

Naturellement, Victor Hugo n'en avait pas. En vain allégua-t-il qu'il était étudiant en droit, fils d'un général, qu'il se promenait pour visiter le pays, toutes ces raisons parurent de mauvaises raisons au commissaire de police qui l'arrêta. Déjà il emmenait son prisonnier à la maison

'arrêt lorsque, par bonheur, Victor se souvint d'une isite qu'il avait faite quelques heures auparavant à Ime Le Brun, une dame de ses amies, qui l'avait invité dîner pour le soir même. On se transporta aussitôt chez Ime Le Brun qui répondit naturellement du jeune omme, et le commissaire se retira après force excuses.

Le lendemain, ce qui devait se produire arriva : au dé-our d'une rue, Victor Hugo se rencontra nez à nez avec es Foucher. Ceux-ci firent semblant de ne pas le recon-aître, mais Victor écrivit à M. Foucher une lettre char-nante et spirituelle qui était une sorte de lettre d'excuse, t le jeune homme fut reçu à nouveau chez eux. Quinze ours plus tard, il demandait la main d'Adèle. Vaincu par ant de constance, le père cédait. Victor Hugo était fiancé.

Le vœu le plus cher du jeune poète allait donc se réali-er. Hélas! Les fiançailles n'apportaient au pauvre étudiant u'un surcroît de charge, et ses revenus ne s'en augmen-aient point, — bien au contraire.

A ce moment, en effet, c'est pour Victor Hugo presque a misère : « Il habitait alors, raconte Gustave Simon, rue u Dragon, n° 30, avec un jeune cousin, Trébuchet, menant oujours une existence austère et maussade. Leur man-arde était divisée en deux cases. Dans l'une, on avait ogé péniblement les deux lits, des couchettes en bois; autre avait été transformée en salon. Un salon sous les oits! Victor avait trois chemises : l'une qu'il portait, autre qu'il avait dans sa commode, et la troisième qui tait au blanchissage. Mais il avait fait des économies our s'acheter un habit bleu barbeau à boutons d'or. Ce 'était pas par coquetterie et par élégance, mais il met-ait quelque amour-propre à cacher sa pauvreté, et il ouvait ainsi faire figure quand il allait dîner en ville. »

Il avait l'autorisation de voir sa fiancée au Luxem-ourg, devant témoin, et il lui écrivait les nombreuses et dmirables lettres qui ont été réunies sous le titre de *ettres à la Fiancée.*

Pendant l'été de 1822, M. et Mme Foucher louèrent à entilly une maison de campagne. Le poète put alors

habiter près de sa bien-aimée « une vieille tourelle de l'ancienne construction, où il y avait une chambre, vrai nid d'oiseau ou de poète ». Il prenait là ses repas et avait l'autorisation de faire sa cour, à condition de ne jamais demeurer seul auprès d'elle. Aussi lui écrivait-il volontiers ce qu'il ne pouvait lui dire, et, pendant ces deux mois qu'ils vécurent côte à côte, les lettres ne chômèrent-elles point.

Cependant, si profonde était-elle, la passion n'empêchait pas Victor de travailler sans cesse. Au mois de juin de cette même année, il put donner les *Odes et Poésies diverses* qu'il avait commencées depuis longtemps. Le succès de ce livre fut considérable, si considérable qu'il porta presque d'un seul coup son auteur à la grande notoriété et lui valut une pension de 1 000 francs sur la cassette royale.

Cette pension venait à point pour décider enfin le mariage de Victor. Aucun des parents ne faisant d'opposition, il put être célébré le 12 octobre 1822, à Saint-Sulpice, dans la chapelle de la Vierge. Le général avait envoyé son consentement, mais il ne parut pas plus à la noce du fils qu'il n'était venu à l'enterrement de la mère. Les témoins de Victor furent Jean-Baptiste Biscarrat, l'ancien maître d'étude d'Eugène et de Victor à la pension Cordier, et le comte Alfred de Vigny.

La noce eut lieu chez M. Foucher. La salle à manger était trop étroite et l'on dîna dans la salle du Conseil de guerre. Tous les convives paraissaient joyeux, Victor et Adèle étaient ivres de bonheur. Cependant, au dessert, Eugène, qui semblait un peu exalté depuis déjà plusieurs mois, donna de tels signes de déséquilibre qu'il fallut l'emmener au sortir de table. Le surlendemain, les jeunes mariés apprirent avec une stupéfaction mêlée d'effroi qu'il était fou.

II

L'Aube de la Gloire

LE jeune ménage était plus riche d'espérances que d'argent. La pension de Louis XVIII formait, en somme, la quasi-totalité de ses revenus. Aussi, dans l'impossibilité e se créer tout de suite un foyer indépendant, Victor Hugo dut-il accepter provisoirement l'offre que lui fit on beau-père de le recevoir à l'Hôtel des Conseils de uerre. Le mariage ne modifia en rien, du reste, les abitudes de travail intense du poète qui se remit à a besogne avec d'autant plus d'ardeur qu'il avait mainenant à ses côtés un autre être à protéger, à nourrir et aimer.

Dans le temps où paraissaient les *Odes*, il avait commencé un roman, *Han d'Islande*, écrit sous l'influence isible de Walter Scott, de Maturin et de Charles Nodier. Il le continua avec acharnement et bientôt il vait la satisfaction de le vendre à un éditeur du nom de Persan, ancien gentilhomme ruiné, qui ne paraît pas voir eu beaucoup de confiance dans cette œuvre, mais a prit uniquement dans le but de donner aussi une euxième édition des *Odes* qui s'étaient fort bien vendues.

Le fait est que *Han d'Islande* ne fut pas une affaire 'or pour Victor Hugo. Cependant cette œuvre grandiloquente, barbare et sinistre, tout à fait au goût du jour, ut pour lui deux conséquences très importantes : elle ut l'occasion d'un nouvel acte de générosité de la part le Louis XVIII qui, au mois de février 1823, lui accorda ine seconde pension de 2 000 francs sur les fonds littéaires du ministère de l'Intérieur, et elle le mit en rela-

tion d'amitié avec Charles Nodier, dont l'hospitalière demeure allait bientôt devenir le centre de tous les écrivains de la jeune école.

Dès la parution de *Han d'Islande*, Victor Hugo fut, en effet, attaqué avec violence par la presse bonapartiste et libérale. Seul ou à peu près, Charles Nodier, qui ne l'avait jamais vu, consacra à son livre un article enthousiaste dans *La Quotidienne* : il en louait l'érudition, l'expérience, l'esprit, le style, le pittoresque surtout qui l'avait ravi. Et il concluait en proclamant qu'une œuvre de cette sorte ne tarderait pas à se vendre à douze mille exemplaires et plus !

Le bon Charles Nodier exagérait visiblement, mais Victor, ravi d'une telle page et d'une prophétie aussi amicale, courut remercier l'auteur de *Jean Sbogar*, et, à partir de ce jour, devint l'un des familiers de la maison de Nodier.

Charles Nodier a joué un trop grand rôle dans l'histoire du romantisme pour que nous ne nous arrêtions pas quelques instants à considérer cette charmante figure.

D'origine franc-comtoise comme Victor Hugo, Nodier avait alors quarante-quatre ans. Il était donc — et de beaucoup — l'aîné de tous ces jeunes qui allaient se presser dans sa demeure, mais par sa verve, par son esprit, par la vie intense qui se dégageait de sa personne, il était bien leur vrai camarade.

En tous cas, il s'était montré leur précurseur en toutes matières : il avait fait représenter avant eux des drames tirés du théâtre anglais ou du théâtre allemand, il s'était proclamé avant eux disciple de Gœthe et de Shakespeare, il avait défendu avant eux l'architecture gothique, il avait prévu et préconisé la révolution littéraire qu'allait accomplir le romantisme. C'était un novateur, mais c'était aussi un modeste, et peut-être fût-il resté à jamais au second et au troisième rang, si, un beau soir, la fortune n'était venue le chercher par la main et ne l'avait fait nommer bibliothécaire de l'Arsenal. Bibliothécaire ! Sa vie avait désormais un but : conserver les vieux livres

u'il adorait. On pouvait ajouter aussi : et inviter des nis très chers à le venir visiter dans sa « librairie », omme on disait au siècle jadis.

Cette « librairie » donnait d'un côté sur la rue de Sully, e l'autre sur le quai et sur l'île Louviers (aujourd'hui isparue) dont la verdure fraîche charmait la vue par les haleurs lourdes de l'été. Amaury-Duval, dans ses *Sou- enirs* si intéressants, nous en a laissé une description omplète :

« Un ancien escalier large, mais peu luxueux, con- uisait à cet appartement situé au premier. Après avoir aversé une antichambre assez étroite, on entrait dans vaste salle à manger qu'éclairait une petite lampe lacée sur un poêle. C'est là que, sur la table repoussée rès du mur, les invités déposaient leurs manteaux ou urs pardessus, les femmes leurs chapeaux, et, à côté, s socques et les parapluies, car bien peu de nous pou- aient se donner le luxe d'un fiacre, et ni la pluie, ni la eige, ni rien n'aurait pu arrêter ces jeunes et charmantes unes filles et leurs intrépides danseurs...

« Une fois débarrassé de son manteau, après avoir jeté n dernier regard sur sa toilette, l'invité prenait un petit ouloir qui séparait la salle à manger du salon, tournait bouton comme s'il eût été chez lui, sans avoir la peine i la possibilité de se faire annoncer, et, la porte ouverte, jouissait alors du ravissant spectacle d'un bal dont la unesse et l'entrain faisaient seuls tous les frais.

« A droite, dans le salon, sur le panneau qui faisait ce aux fenêtres, était placé, au-dessus d'un canapé, le ortrait de Nodier par Pauline Guérin. Dans l'encoignure, statue de Henri IV enfant ; de chaque côté de la che- inée, les fauteuils de Taylor et de Cailleux, habitués en tre... L'éclairage était aussi simple que le reste : deux mpes sur la cheminée, et deux quinquets de chaque ôté du portrait de Nodier. Je dois même ajouter que ces eux quinquets donnaient souvent l'occasion à la char- ante Marie Nodier de monter lestement sur une chaise, u risque de laisser voir quelque peu son joli pied, pour

tâcher de ranimer un moment leur flamme capricieuse (1). »

En temps ordinaire, c'était dans la chambre de sa femme que Nodier recevait ses amis. Ils entraient comme chez eux sans qu'il se levât de son fauteuil. « Son corps qui, de bonne heure, fut las et courbé, nous dit M. Léon Séché, se repliait à moitié sur lui-même. Ses grandes jambes croisées semblaient ne pas oser se développer. Son pantalon avait peine à rattraper ses pieds; ses bras, démesurément longs, abandonnaient ses mains effilées, pâles et décolorées. Et, de ce corps efflanqué, de cette gaucherie, de cette nonchalance se dégageait un charme inexprimable. Joubert Gallois disait qu'il y avait *de l'humectant dans sa personne* (2). »

En face du maître de la maison, Mme Nodier, douce et charmante, paraissait très effacée. Son intelligence était vive, cependant, mais, d'une simplicité discrète, elle laissait briller son mari.

A six heures, la table était mise. Il y avait des dîneurs de fondation dont le baron Taylor, Cailleux, Francis Wey, mais tous les nouveaux venus étaient les bienvenus et la table s'allongeait sans cesse. En temps ordinaire, on prolongeait le repas par une vive causerie, mais le dimanche, à peine s'était-on levé de table, vite on desservait : Alexandre Dumas qui, lui aussi, était de fondation, aidait à cette opération délicate. Et le salon s'illuminait! Aussitôt les invités affluaient.

La soirée était coupée en deux parties inégales. De huit à dix heures, on causait. Ordinairement c'était Nodier qui menait le train. Il était extraordinaire de mémoire, de verve et de science. Adossé à la cheminée, les bras ballants ou les mains dans ses poches, il bavardait, passant d'un sujet à l'autre avec la même témérité et la même assurance. Il parlait de tout, de littérature et

---

(1) Amaury-Duval, *Souvenirs* Plon, éditeur.

(2) Léon Séché, *le Cénacle de la Muse française.* (*Mercure de France*, éditeur.)



Victor Hugo, par Devéria.

d'histoire, de voyages et de peinture des mœurs, et il contait avec un art surprenant. Mais c'étaient surtout les contes de fées, les histoires de lutins qui l'enthousiasmaient. Là il était dans son élément. Quand il disait, par exemple, la légende de la « morte mariée », il faisait passer un frisson dans le cœur de toutes les femmes. Aussi comme elles l'écoutaient, comme elles l'admiraient, comme elles l'applaudissaient!

D'autres fois, un peu fatigué de tenir tout seul le dé de la conversation, Charles Nodier se rasseyait dans son grand fauteuil, et la discussion devenait générale. Presque toujours elle était littéraire et portait sur les multiples incidents de la grande, de la seule question à l'ordre du jour : la lutte entre les romantiques et les classiques. Chacun y pouvait prendre part, et les arguments se succédaient, les épithètes pleuvaient, les sarcasmes surgissaient, tombant dru comme grêle sur le dos infortuné des classiques et des perruques.

Cependant, à dix heures sonnantes, si éblouissante que fût la conversation, Marie Nodier se mettait au piano, et, aussitôt, une brillante fusée de notes échappée de ses doigts marquait la trêve des discusions. On se levait, on rangeait les chaises et les fauteuils, et la danse commençait. Les causeurs invétérés n'avaient plus alors que la ressource de se glisser dans l'alcôve où ils tenaient des palabres sans fin. Seul le bon Nodier se retirait dans un angle de la pièce avec un ou deux vieux amis et commençait une partie de cartes. C'est que l'auteur de la *Fée aux miettes* était un joueur enragé. « En voyage, nous dit M. Léon Séché, il avait l'habitude pour tuer le temps de disposer entre ses jambes son chapeau retourné en guise de table de jeu. Il avait hérité ce défaut, on pourrait dire ce vice, de son père qui vantait sa force au boston. Pendant longtemps il n'avait voulu jouer qu'à la bataille, mais Taylor qui s'y connaissait lui avait persuadé que c'était vieux jeu et l'avait converti à l'écarté. Il n'y était pas plus heureux d'ailleurs, la guigne l'accompagnant partout. Ses adversaires habituels étaient Taylor et Saché, son collègue de l'Arsenal. Quand il était lassé d'être battu par l'un, il portait un défi à l'autre, et, ce qui achevait de le mettre en rage, c'est qu'on le narguait par-dessus le marché (1). »

Tel était le milieu, à la fois mondain et très familial, très bourgeois et très artiste, dans lequel Victor Hugo et

(1) Léon Séché, *op. cit.*, p. 247.

sa charmante femme furent introduits. Adèle s'y lia d'une bonne amitié avec Mme Nodier et aussi avec la délicieuse fille de la maison, et quant au jeune poète, il y retrouva la plupart de ses amis du *Conservateur littéraire* accrus de quelques autres. Au milieu de cette jeunesse enthousiaste et un peu turbulente, il semble, du reste, que les traits de Victor Hugo se détachèrent tout de suite par un je ne sais quoi de plus mâle, de plus hautain, de plus grave, qui frappa chacun et qui imposait déjà à tous une sorte d'admiration respectueuse.

Les publications successives de *Han d'Islande* et de la deuxième édition des *Odes* forçaient décidément l'attention du public. Les derniers morceaux composés par le jeune poète étaient des plus brillants et des plus originaux. Aussi fut-ce avec un plaisir évident que l'on accueillit le nouveau venu et dans le cercle de l'Arsenal et dans celui de la *Muse française*, une jeune revue que les amis du bon Nodier songeaient à fonder depuis quelques mois et qu'ils lancèrent à cette époque.

Alexandre Soumet, Guiraud, Émile Deschamps et Adolphe de Saint-Valry, Alfred de Vigny et Victor Hugo, furent les vrais fondateurs de ce nouveau recueil. A ces premiers noms, il faut joindre ceux de Ancelot, de Baour-Lormian, de Belmontet, de Brifaut, de Victor Chauvet, de Chênedollé, de Guttinguer, de Gaspard de Pons et de Jules de Rességuier qui en furent les principaux collaborateurs. Elle dura de juillet 1823 à juin 1824 seulement, mais, pendant cette courte période, elle eut le temps de lancer dans le public un grand nombre de noms qui, tôt ou tard, allaient s'imposer. Victor Hugo y publia deux de ses plus belles odes : l'*Ode à mon père* et la *Bande noire*, et quelques articles critiques sur Walter Scott, sur Lamennais, sur lord Byron, etc... Chacun de ses essais ajoutait encore à la gloire de son nom qui commença alors à briller d'un éclat incomparable.

Désormais, chacune des soirées de Charles Nodier comporta des vers dits par l'auteur des *Odes*, vers qui étaient accueillis par l'assemblée avec les transports es

plus frénétiques d'admiration. C'est que l'on n'était pas ménager des louanges, à l'Arsenal, si nous en croyons les témoins de ce temps, et, en particulier, Mme Ancelot qui nous a laissé des lignes piquantes à ce sujet.

« Les épithètes les plus laudatives, a-t-elle raconté dans les *Salons de Paris* (1), étaient prodiguées à des choses faibles, mauvaises, parfois ridicules; il ne fut plus possible de s'en servir pour les gens d'un talent réel, et même quelquefois supérieurs qui se réunissaient chez Nodier. Alors ils passèrent à l'état de *dieux*, et l'on inventa une espèce de langue, je ne voudrais pas dire d'*argot*, qui ne se parlait qu'entre initiés, et qui employait les mots d'une façon inusitée...

« Ainsi, quand Hugo, la tête inclinée et le regard sombre et soucieux, disait, de sa voix puissante dans sa monotonie, quelques strophes d'une belle ode nouvellement sortie de sa pensée, pouvait-on employer ces mots d'admirable! superbe! prodigieux! qu'on venait d'user devant lui en l'honneur de quelque médiocrité?

« Impossible.

« Alors il se faisait un silence de quelques instants; puis on se levait, on s'approchait avec une émotion visible, on lui prenait la main, et on levait les yeux au ciel.

« La foule écoutait.

« Un seul mot se faisait entendre, à la grande surprise de ceux qui n'étaient pas initiés, et ce mot, retentissant dans tous les coins du salons, c'était :

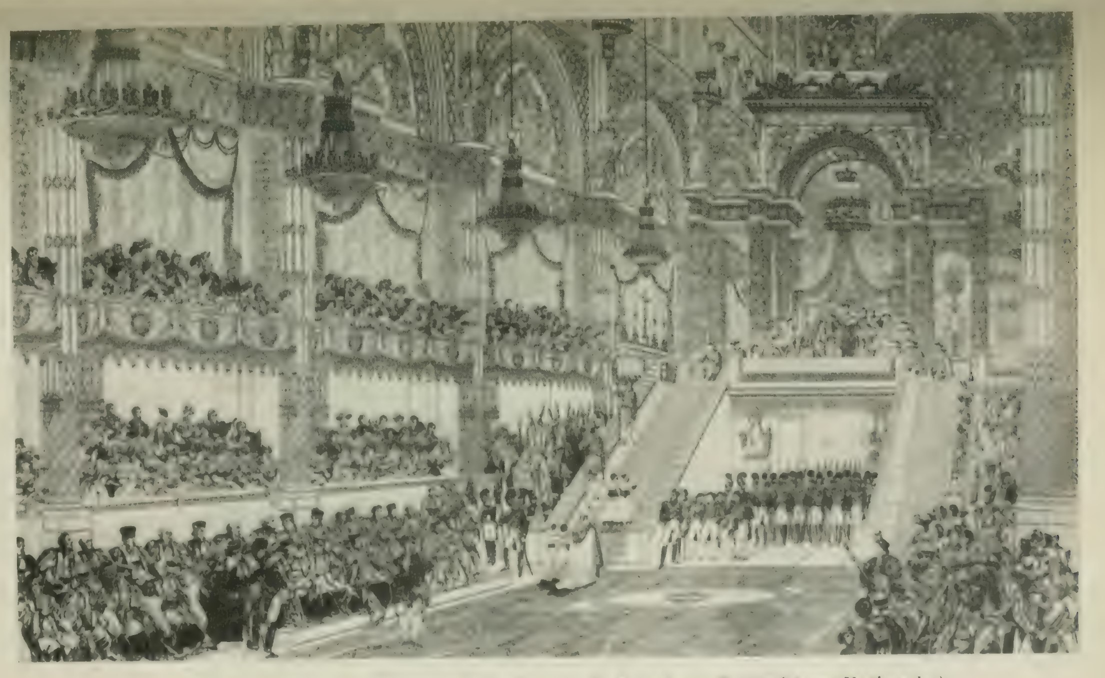
« Cathédrale! »

« Puis l'orateur retournait à sa place; un autre se levait et s'écriait :

« Pyramide d'Égypte! »

« Alors l'assemblée applaudissait et se tenait ensuite dans un profond recueillement; mais il ne faisait que précéder une explosion de voix qui, toutes, répétaient en chœur les mots sacramentels qui venaient d'être prononcés séparément. »

(1) *Op. cit.*



Sacre de Charles X. (Ouvrage de **M.** Turpin de Crissé. — Bibliothèque Nationale.)

***

Une des plus grandes préoccupations de Victor Hugo à cette époque était le rappel à l'activité de son père. Nous avons dit que, au retour des Bourbons, le général comte Hugo, mis en demi-solde, avait pris le parti d'aller habiter Blois et que là il s'était remarié trois mois après la mort de sa femme. Victor, en froid avec lui, après cette aventure conjugale, n'avait pas tardé à renouer des relations par correspondance. Adèle et lui-même écrivaient régulièrement, tenant leur père au courant des travaux littéraires et des événements politiques, l'informant des relations nouvelles contractées par le jeune ménage et des espoirs que l'on fondait sur telle ou telle intervention pour rappeler le général aux honneurs. Victor rêve surtout d'une inspection générale qui lui paraît le seul poste convenable pour l'ancien officier de l'Empereur. Il en a parlé à Chateaubriand, l'affaire semble en bonne voie dix fois de suite. Dix fois de suite elle échoue. Enfin Chateaubriand tombe du pouvoir. Tout espoir paraît perdu pour quelque temps.

Sur ces entrefaites, le général Hugo vient à Paris passer quelques semaines avec sa femme. Des relations se renouent. La belle-mère cesse aux yeux de Victor et d'Adèle, d'être la marâtre, pour devenir la « maman ». Lorsque le petit Léopold naîtra, souffreteux, chétif, venu au monde presque mourant, c'est à la campagne, à Blois, que sa mère inquiète songera à l'envoyer, et c'est de là, hélas! qu'on lui fera connaître la triste fin du « cher petit ange » mort le 10 octobre 1823.

Ce sera une douleur profonde pour le jeune ménage, mais, bientôt, une fille naitra, Léopoldine, dont le berceau viendra remplacer celui de l'enfant mort.

Quelques mois plus tard, sur les instances réitérées du général et de sa femme, Adèle et Victor se décident à aller passer quelques jours à Blois. Ils partent avec leur fille, leur chère Didine que nourrit Adèle, et débarquent un beau matin de la malle-poste. Dans une lettre datée

.e quarante ans plus tard, Victor Hugo, écrivant au des-inateur Queyroy, a évoqué cette image de leur arrivée ur les bords de la Loire. C'était, sans doute, le premier oyage du jeune ménage, et le souvenir en était demeuré .ussi vivant dans son esprit que le premier jour (1) :

« J'avais passé la nuit en malle-poste, raconte le poète, t que faire en malle-poste? J'avais fait la ballade des *)eux Archers*, puis, les derniers vers achevés, comme e jour ne paraissait pas encore, tout en regardant à la ueur de la lanterne passer à chaque instant des deux :ôtés de la voiture des troupeaux de bœufs de l'Orléanais lescendant vers Paris, je m'étais endormi. La voix du onducteur me réveilla : « Voilà Blois! » me cria-t-il.

« J'ouvris les yeux et je vis mille fenêtres à la fois, un ntassement irrégulier et confus de maisons, des clo-:hers, un château, et sur la colline un couronnement de ;randes ombres, toute une vieille ville en amphithéâtre :apricieusement répandue... Le soleil se levait sur 3lois.

« Un quart d'heure après, j'étais rue de Foix, n° 73. Je rappais à une petite porte donnant sur un jardin; un ıomme qui travaillait au jardin venait m'ouvrir. C'était non père. »

La vieille cité de Blois était trop romantique d'aspect ɔour ne pas enthousiasmer Hugo :

« Je suis ici, écrivait-il quelques jours plus tard à \lfred de Vigny, dans la plus délicieuse ville qu'on puisse /oir. Les rues et les maisons sont noires et laides, mais :out cela est jeté pour le plaisir des yeux sur les deux ·ives de cette belle Loire; d'un côté, un amphithéâtre de ardins et de ruines, de l'autre une plaine inondée de /erdure. A chaque pas un souvenir.

« La maison de mon père est de pierres de taille blan-:hes, avec des contrevents verts comme ceux que rêvait

(1) Lettre publiée pour la première fois dans la *Gazette des Beaux-Arts* de 1864 et reproduite dans l'intéressant ouvrage de M. Pierre Dufay, *Victor Hugo à vingt ans* (*Mercure de France*, éditeur).

J.-J. Rousseau ; elle est entre deux jardins charmants, au pied d'un coteau... »

Dans cette demeure agreste où Victor retrouvait avec joie l'affection paternelle, un grand bonheur l'attendait : le 29 avril, en dépliant le *Moniteur*, il pouvait lire les lignes suivantes : « Le Roi vient de nommer MM. Alphonse de Lamartine et Victor Hugo chevaliers de la Légion d'honneur. »

Ce roi n'était plus Louis XVIII, mais Charles X, qui tenait décidément à honorer les lettres au début de son règne puisque, non content d'octroyer au jeune poète la plus flatteuse des distinctions, il l'invitait à son sacre, le 29 mai suivant.

Aussitôt grande joie et grands préparatifs dans la petite maison aux contrevents verts. Le vieux général a détaché sa croix de sa poitrine pour l'épingler sur le vêtement de son fils ; Victor reçoit des quatre coins de Paris de multiples lettres de félicitations, toute la presse vante sa gloire et célèbre sa jeunesse, sa femme ravie est « étourdie de plaisir », le vieux soldat triomphant promène son jeune légionnaire sous les yeux des provinciaux stupéfaits.

Mais Victor s'inquiète déjà : son brevet officiel ne lui est point encore parvenu, il craint de « ne pouvoir porter la décoration au sacre, ce qui serait inconvenant, » il prie son beau-père de passer à la chancellerie pour stimuler les bureaux. Enfin les bienheureux papiers arrivent, il repart pour Paris y faire ses derniers préparatifs pour la grande cérémonie. Là il reçoit la visite de Charles Nodier qui allait aussi à Reims en compagnie de deux amis, dont le peintre Alaux, et cherchait les moyens de s'y rendre, toutes les places étant retenues dans les diligences depuis trois mois. Enfin on découvrit un voiturier qui offrait une sorte de grand fiacre pour cent francs par jour, et l'on partit.

Le voyage fut délicieux : le poète ne s'occupait que des « masures », comme il disait, c'est-à-dire des châteaux, des vieilles maisons et des cathédrales, le bibliothécaire n'avait en tête que les livres. A Soissons, pendant que

Hugo explorait Saint-Jean-des-Vignes, Nodier faisait, dans un taudis de chiffonniers, une découverte sensationnelle : une édition du *Romancero* complet qu'il payait cinq francs. L'ouvrage en valait dix mille !



Sainte-Beuve.

A Reims, ils ne trouvèrent, bien entendu, aucune place dans les hôtels. Ils durent se réfugier, grâce à un directeur de théâtre de leurs amis qu'ils rencontrèrent, chez une actrice en tournée, Mlle Florville, qui mit son salon à leur disposition.

Le lendemain matin, les hôtes de l'actrice, en habit à la française, l'épée au côté, un peu gênés dans leur costume de marquis, se présentèrent à la porte de la cathédrale. Un contrôleur les guida vers leur loge.

« Ce fut, a écrit Victor Hugo dans *Choses vues*, une journée radieuse. Dieu semblait avoir consenti à cette fête. Les longues fenêtres claires, car il n'y a plus de vitraux à Reims, laissaient entrer dans la cathédrale un jour éblouissant, toute la lumière de mai était dans l'église. L'archevêque était couvert de dorures et l'autel de rayons... Il y eut un moment où Charles X, habillé d'une simarre de satin cerise galonnée d'or, se coucha tout de son long aux pieds de l'archevêque. Les pairs de France, à droite, brodés d'or, empanachés à la Henri IV et vêtus de grands manteaux de velours et d'hermine, les députés, à gauche, en frac de drap bleu fleurdelysé d'argent au collet, le regardaient faire.

« Toutes les formes du hasard étaient un peu représentées là, la bénédiction papale par les cardinaux, dont quelques-uns avaient vu le sacre de Napoléon, la victoire par les maréchaux, l'hérédité par M. le duc d'Angoulême, dauphin, le bonheur par M. de Talleyrand, boîteux et debout, la hausse et la baisse par M. de Villèle, la joie par des oiseaux qu'on lâcha et qui s'envolèrent, les valets du jeu de cartes par les quatre hérauts d'armes...

« Le compartiment où nous étions, Charles Nodier et moi, touchait au banc des députés. Au milieu de la cérémonie, vers l'instant où le roi s'étendit à terre, un député du Doubs, nommé M. Hémonin, se tourna vers Nodier dont il était tout proche et lui mit quelque chose dans la main. Ce quelque chose était un livre. Nodier prit le livre et l'entr'ouvrit.

« Qu'est-ce? lui demandai-je tout bas.

— Rien de bien précieux, me dit-il. Un volume dépareillé du Shakespeare, édition de Glascow. »

Le soir, lorsque tout fut fini, les deux amis rentrèrent dans leur chambre, Nodier, qui lisait admirablement l'anglais, lut tout haut du Shakespeare en le traduisant, et, après chaque acte, Victor Hugo lisait le *Romancero*. L'auteur des *Odes* n'avait jamais lu une ligne du grand Will, et Nodier ignorait le poème espagnol : pour l'un et pour l'autre, ce fut une révélation.

Avant de quitter Reims, à l'ombre même de la magnifique cathédrale qui venait d'abriter l'auguste cérémonie, 'ictor Hugo écrivit l'*Ode sur le Sacre*.

A peine avait-elle paru, qu'elle obtenait un succès imıense. La même semaine, sept ou huit journaux la reroduisaient. Charles X en remerciait aussitôt l'auteur e la façon la plus délicate en expédiant enfin au général omte Hugo le brevet tant attendu de « lieutenant génénal des armées. »

Désireux d'apporter lui-même au roi ses remerciements, insi que ceux de son père, Victor demanda une audience Charles X. Elle lui fut accordée, mais le jeune poète 'en reçut avis que la veille au soir du jour marqué par ; roi pour le recevoir. D'où un grand embarras, nous it Edmond Biré : la culotte courte était de rigueur pour ›s audiences du château et il n'en avait point. Heureuement il se souvint qu'un ancien collaborateur de la *Iuse française*, M. Charles Brifaut, était homme de cour ar excellence et devait, par suite, posséder les fameuses ulottes indispensables. Il y courut en hâte et revint, riomphalement, avec le précieux objet.

L'entrevue avec Charles X fut courte, mais empreinte e la plus charmante cordialité de la part du roi. Celui-ci nnonça à Victor qu'il avait donné des instructions pour ue son *Ode sur le Sacre* fût réimprimée avec tout le luxe ypographique par les presses de l'Imprimerie Royale.

Une telle faveur produisit son effet habituel sur les édiıeurs. L'un d'eux donna 2 500 francs pour quatre odes, et Irbain Canel offrit des avances pécuniaires à Victor Hugo our un projet de livre dont celui-ci lui avait parlé, en ollaboration avec Nodier. Il s'agissait d'écrire une *Proıenade de Paris aux montagnes de Suisse*, relation d'un oyage que l'on ferait en commun.

Les deux amis, accompagnés chacun de leur femme, de Iarie Nodier et de la petite Léopoldine, âgée de dix mois, artirent dans deux grandes berlines, au commencement 'août de cette année 1825. Sortant par la barrière de 'ontainebleau, la joyeuse bande ne tarda pas à arriver au

château de Saint-Point où l'on avait promis une visite à Lamartine. Les voyageurs entrèrent dans cette charmante demeure campagnarde dont le maître du logis leur fit les honneurs avec sa grâce accoutumée.

« On entra, dit le témoin de la vie de Victor Hugo, dans un vaste salon à embrasures profondes où étaient les deux sœurs de M. de Lamartine, sveltes, blondes, souriantes, élégantes, et sa mère, vénérable et aimable femme. On déjeuna, on se promena, on rentra, et M. de Lamartine dit des vers admirables. Au dîner, on entrevit la fille du poète, enfant blonde et rose, inondée de cheveux d'or, un de ces anges que Dieu prête aux mères pour leur faire un instant de bonheur et une vie de deuil. Mme de Lamartine, qui était Anglaise, dîna, selon la mode de son pays, en grande toilette. Elle et ses belles-sœurs étaient décolletées et enrubannées; les pauvres robes de soie montantes se trouvèrent un peu dépaysées dans cet apparat (1). »

Le lendemain, les voyageurs quittèrent l'hospitalière demeure pour la ville de Lyon, puis pour Genève, enfin pour Chamonix où ils purent admirer les paysages alpestres dans toute leur magnificence. Le bon Nodier était ravi et Victor Hugo dans l'enthousiasme. A chaque instant, ils parlaient des superbes pages qu'ils allaient écrire, dans lesquelles ils relateraient leurs sensations :

« Quel beau livre ce sera! disait Mme Nodier.

— S'il se fait, » ajoutait timidement Adèle Hugo.

Elle ne croyait pas être si bon prophète : le livre ne fut jamais écrit. Lorsque la petite caravane, de retour à Paris, se fut dispersée, chacun alla à ses occupations, et, peu à peu, tout le monde, même l'éditeur qui avait fait des avances, oublia la promesse!

Aussi bien d'autres soucis attendaient le poète : on se souvient qu'il avait donné dans le *Conservateur littéraire* un roman, *Bug-Jargal*, écrit en quinze jours, sur un pari. Victor Hugo reprit son roman, le refit à peu près

(1) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 101.

ntièrement et le lança en librairie au début de 1828. Puis ›ut en continuant sans relâche à fournir des articles çà t là, il composa de nouvelles pièces de poésies durant ›ute cette année et fit paraître, à la fin de décembre, son olume des *Odes et Ballades*. L'année 1827 vit de lui deux hoses considérables : la préface de *Cromwell* et l'*Ode à ı Colonne*.

On sait ce que fut la préface de *Cromwell* pour la jeune cole romantique : un coup de tonnerre formidable dans ›ciel classique, un éclair aveuglant.

L'*Ode à la Colonne* eut, pour d'autres motifs et dans 'autres milieux, un retentissement au moins aussi pro- ›nd.

Ainsi, soit par ses œuvres, soit par ses actes, Victor Iugo venait de se pousser définitivement au premier plan es jeunes écrivains. Chevalier de la Légion d'honneur, ensionné du roi, accueilli dans les plus purs salons ›gitimistes, admiré de ses amis, ne comptant point ncore d'ennemis déclarés, il pouvait voir sa jeune gloire e lever, déjà éblouissante, au-dessus de l'horizon. La ıort de son père, survenu très peu de temps après, en- uagea pour un instant cette magnifique aurore, mais e parvint pas à l'assombrir. La naissance d'un fils, 'harles-Victor, né le 3 novembre 1829, enorgueillit en- ore la vie du poète. C'est l'époque superbe que David 'Angers a immortalisée dans le médaillon admirable u'il a fait du poète à cette époque. « Ce qui frappait alors ans Hugo, a dit Théophile Gautier (1), c'était le front vrai- ıent monumental qui couronnait comme un fronton de ıarbre blanc son visage d'une placidité sérieuse... Il tait vraiment d'une beauté et d'une ampleur surhu- ıaines; les plus vastes pensées pouvaient s'y écrire; les ouronnes d'or et de laurier s'y poser comme sur un ront de dieu ou de césar. Le signe de la puissance y tait. Des cheveux châtain clair l'encadraient et retom- ›aient un peu longs. Du reste, ni barbe, ni moustache,

(1) ***Histoire du romantisme*. Fasquelle, éditeur.**

ni favoris, ni royale, une face soigneusemsnt rasée, d'une pâleur particulière, trouée et illuminée de deux yeux fauves pareils à des prunelles d'aigle, et une bouche à lèvres sinueuses, à coins surbaissés, d'un dessin ferme et volontaire qui, en s'entr'ouvrant pour sourire, découvraient des dents d'une blancheur étincelante. » Ces traits vont se dessiner, cette physionomie mobile comme celle d'une femme, va se viriliser. Pour l'instant, c'est le magnifique spectacle d'une jeunesse éclatante qui se dore d'une gloire lumineuse.

III

Le Théâtre romantique

AVEC les premiers essais de Victor Hugo au théâtre, nous commençons d'aborder la phase vraiment com-ative de la vie du poète. Le grand public n'a pas pris ontact avec son génie. Le théâtre avec son immense etentissement, avec la hardiesse des idées que va y pporter l'auteur de *Hernani*, avec le bruit qui va se faire utour de cette révolution littéraire, sera le vrai point le départ de la gloire populaire de Victor Hugo.

Le théâtre sera pour la première partie de sa vie ce que a politique sera pour la seconde : le pavois qui érige artiste au-dessus de la foule des écrivains, au-dessus de 'élite même de ses égaux en talent, dans une sorte de-esplendissement et de consécration universels. Aussi vons-nous tenu à consacrer un chapitre entier à toutes es tentatives théâtrales de Victor Hugo qui vont de 1829 1843 environ.

Nous avons eu l'occasion dans les pages précédentes de arler de *Cromwell* qui fut, somme toute, la première entative théâtrale plus ou moins avortée du poète. Nous allons rencontrer au mois de juin 1829 la date les véritables débuts dramatiques de l'auteur de *Marion Delorme.*

A cette époque, il n'était bruit dans tous les cénacles eune-France que de la pièce que préparait le poète des *Odes et Ballades*.

On rappelait que, le soir triomphal de *Henri III et sa Cour,* Victor Hugo, en félicitant Alexandre Dumas, lui avait crié : « Et maintenant à mon tour ! » Et chacun attendait

avec impatience l'œuvre — magistrale à coup sûr — qu'allait enfanter le père de *Cromwell*. On sut bientôt que le titre provisoire de la pièce était *Un duel sous Richelieu*, que Victor Hugo avait choisi son sujet le 1er juin, terminé le premier acte le 9, terminé le troisième le 18, que le 20, au point du jour, il écrivait le premier vers de son quatrième acte, et que le lendemain, il en écrivait le dernier vers. « Ainsi, pendant vingt-quatre heures, contait Dumas qui donnait tous ces détails, il n'a ni bu, ni mangé, ni dormi, et il a écrit près de six cents vers ! » Et la curiosité de tous de s'aviver encore à ces paroles.

Ce fut le vendredi 10 juillet 1829 que Victor Hugo convoqua ses amis dans son salon de la rue Notre-Dame-des-Champs pour entendre la lecture de son nouveau drame.

Vers huit heures du soir, on vit arriver successivement la silhouette immense d'Alexandre Dumas, celle replète et grassouillette de Sainte-Beuve, celle toute ronde de Balzac, celle très osseuse de Villemain, celle très élégante d'Alfred de Musset sautant d'un cabriolet en compagnie de Edouard Bertin ; celle d'Alfred de Vigny, celle du baron Taylor, celles des frères Devéria, de Mérimée, de Louis Boulanger et de vingt autres moins notoires. Le ban et l'arrière-ban des Jeune-France étaient accourus en masse, amenant avec eux des amis et des inconnus, tous plus enthousiastes, plus chevelus, plus tonitruants et plus exaltés les uns que les autres.

Bientôt le petit salon rouge en fut plein à craquer, et leur foule pittoresque dut s'épandre jusque dans la salle à manger et l'antichambre.

Empressés autour de Mme Victor Hugo, Alfred de Musset et Eugène Devéria, élégants et sveltes, risquaient des outrances de gilets et de cravates. Les cheveux coupés en brosse, les moustaches retroussées en croc, Eugène Devéria, avec son frac évasé, rejeté sur les épaules, faisait miroiter ses longs revers de soie et bombait sa poitrine sous le gilet en forme de pourpoint. Le chapeau qu'il tenait à la main rappelait le feutre de Rubens. Il y avait dans toute sa personne un peu de ces



Le grand chemin de la Postérité, par Benjamin Roubaud (Fragment).

fastueux Vénitiens du XVe siècle. Il faisait une vivante opposition à Alfred de Vigny, discret et taciturne, qui, à l'instar de Mérimée, froid et glabre, se tenait silencieux en un coin comme perdu dans une rêverie sans fin. Sainte-Beuve, replet et trottinant, tournait autour de chacun avec son éternel sourire.

Cependant, sur un signal de Mme Victor Hugo, les conversations particulières s'apaisèrent peu à peu et l'on forma le cercle autour du maître de céans. Victor Hugo, le dos tourné à la cheminée, appuyé sur un petit guéridon de marbre, commença alors la lecture de son drame.

Sa tête puissante et glabre portait les longs cheveux rejetés en arrière. Ses yeux d'une ardeur redoublée illuminaient chaque partie de son visage. Il semblait, dit un témoin, qu'un rayon intérieur se projetât par ses prunelles. Cravate noir, gilet noir, col lâche, habit aux longs revers sur lequel éclatait l'étoffe rouge de la Légion d'honneur. Tête inclinée tout d'abord, regard sombre et soucieux, voix puissante mais monotone, son débit s'anima peu à peu, les éclats de sa voix vibrèrent au cœur de chacun.

Lorsque les deux premiers actes furent achevés, un tonnerre d'applaudissements éclata de partout. Au troisième, l'enthousiasme ne fit que croître et le quatrième fut un triomphe. « Admirable ! » clamait Dumas. « Sublime ! » ripostait Deschamps. « Merveilleux ! » criait Delacroix. « Prodigieux ! » hurlaient les Jeune-France. Et, de sa voix de fausset, Charles Magnin renchérissait sur le tout : « Enfoncées les perruques ! »

L'enthousiasme de tous déborda dans Paris. Le lendemain, tout ce qui, dans la capitale, s'intéressait plus ou moins aux lettres et aux arts, apprenait que la nouvelle école venait d'accoucher d'un nouveau chef-d'œuvre. Ce même jour, Victor Hugo recevait trois visites émanant de trois directeurs de théâtre venant lui demander sa pièce. Le premier était le baron Taylor, commissaire royal près le Théâtre-Français, qui se trouvait la veille au nombre

des auditeurs et réclamait l'œuvre pour la Comédie, avec Mlle Mars dans *Marion Delorme*. Victor Hugo lui donnait sa parole. Le second était Harel, directeur de l'Odéon, que le poète éconduisit. Le troisième, enfin, était un M. Crosnier qui commença ainsi :

« Monsieur, j'étais venu pour avoir l'honneur de parler à Monsieur votre père.

— Hélas ! monsieur, répondit Hugo, mon père est mort depuis un an.

— Monsieur, vous vous moquez de moi, repartit M. Crosnier. Je viens de la part de M. Jouslin de Lasalle, directeur de la Porte Saint-Martin, et je veux parler à M. Victor Hugo.

— C'est moi, monsieur. »

Effaré de voir tant de jeunesse accablée de tant de gloire, M. Crosnier s'en fut.

Quelques jours plus tard, Victor Hugo lisait son œuvre devant le comité du Théâtre-Français, qui la recevait à l'unanimité. Mais le poète avait changé le titre de sa pièce, qui s'appelait *Marion Delorme*.

Cependant il restait à régler une grosse question, la plus épineuse de toutes : celle de la censure. Or, malgré les précautions prises par le baron Taylor, malgré l'amabilité de M. de Martignac, le résultat ne se fit pas attendre. La pièce fut refusée en raison du « caractère dangereux du quatrième acte ».

Victor Hugo résolut de faire lui-même une démarche auprès du roi. Il rédigea une demande d'audience, et, le 7 août 1829, il se rendait à Saint-Cloud où il devait être reçu par Charles X. L'attente fut de quelque longueur dans les antichambres du palais. Victor Hugo y était depuis quelques instants lorsqu'il se sentit touché au bras :

« Monsieur Hugo ? »

Surpris, il se retourna : c'était une femme charmante, Mme du Cayla, qu'il avait connue au mariage de son frère, et qu'il retrouvait là, venue, elle aussi, pour l'audience royale. L'excellente Mme du Cayla commença par féliciter

le poète et de l'entretenir de ses derniers succès, parlant avec une volubilité bien féminine et sautant d'un sujet de conversation à l'autre avec un « bagout » intarissable. Un peu surpris par ce flux de paroles, et aussi, ému malgré lui à la pensée de l'audience prochaine qui allait décider du sort de sa pièce, Victor Hugo supporta, cependant, sans sourciller tous les éloges, tous les espoirs et tous les regrets de Mme du Cayla, jusqu'à ce que, enfin, l'entrée du duc d'Angoulême, qui traversa l'antichambre, tête baissée, jetant à droite et à gauche un regard furtif, vint les arracher à leur conversation.

Un huissier s'approcha de Mme du Cayla :

« Madame, Sa Majesté est revenue de la messe. L'audience va commencer. »

La charmante femme glissa derrière la lourde porte dorée, et, encore une fois, Victor Hugo demeura seul. De plus en plus nerveux, il s'approcha de la fenêtre et contemplait le paysage lorsqu'on vint le chercher pour l'introduire auprès du roi.

Tout de suite, Charles X se montra d'une amabilité charmante :

« Je vous admire fort, Monsieur Hugo. Vous et Désaugiers sont les deux seuls poètes actuels auxquels je reconnaisse du talent. »

Victor Hugo s'inclina et parla du sujet qui l'amenait devant le roi.

« Je sais, dit Charles X. Il paraît que vous n'avez pas été tendre pour mon pauvre aïeul Louis XIII.

— Votre Majesté en jugera elle-même, répondit le poète, car je lui ai apporté le quatrième acte de ma pièce.

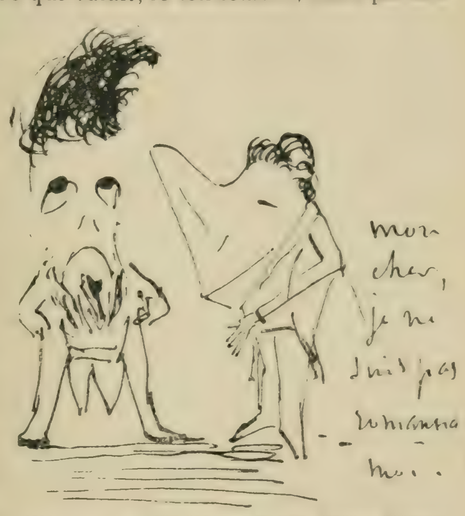
— Le quatrième seulement ? repartit le roi. C'est dommage ! J'aurais aimé à lire l'œuvre entière. En tout cas, je vous promets une prompte réponse. »

Quelques jours plus tard, Victor Hugo fut prié de passer au ministère de l'Intérieur où le nouveau ministre en personne, M. de la Bourdonnaie, lui confirma que sa pièce était définitivement rejetée par la censure. Pour

pallier un peu cette fâcheuse nouvelle, M. de la Bourdonnaie ajoutait que le Gouvernement ferait tout afin de dédommager le poète. Et, en effet, le lendemain, Victor Hugo recevait l'annonce qu'une nouvelle pension de deux mille francs lui était octroyée par le roi. Purement et simplement, le poète refusait ce supplément, dans une lettre très digne, ce qui valait, le lendemain, cette phrase émue du *Constitutionel* : « La jeunesse n'est pas aussi facile à corrompre que l'espèrent MM. les ministres. »

*
* *

Telle fut la première passe d'armes entre Victor Hugo et les gardiens du Minotaure dramatique. La seconde fut plus brillante et aussi plus mouvementée.



Charge de Victor Hugo. (Musée Victor-Hugo.)

Deux mois après l'échec de *Marion Delorme*, le 1er octobre, le poète lisait *Hernani* au comité du Théâtre-Français qui acceptait la pièce par acclamations. Les rôles étaient aussitôt distribués : Mlle Mars avait celui de doña Sol, Firmin celui de Hernani, Joanny, celui de don Ruy Gomez, Michelot celui de don Carlos.

Chacun de ces acteurs était célèbre, quelques-uns, comme Mlle Mars, étaient dans tout l'éclat de leur gloire. Victor Hugo pouvait donc espérer que sa pièce serait magnifiquement interprétée par cette troupe d'élite. Mais, justement parce qu'il était glorieux, chacun de ces

acteurs se défiait des nouveautés, hostile d'avance à tout ce qui brisait les vieux cadres et les respectables traditions. Victor Hugo ne tarda pas à le comprendre. Hippolyte Lucas, dans ses *Portraits et Souvenirs* (1), raconte qu'un jour il rencontra le poète au moment où celui-ci se rendait à une répétition :

« Je le trouvai, dit-il, sur le point de sortir de chez lui, et je l'accompagnai jusqu'au Théâtre-Français. Chemin faisant, je lui demandai s'il était satisfait de la distribution de ses rôles.

— Mon Dieu, me répondit-il, je suis dans la position d'un homme qui a mis son vin en bouteilles ayant déjà servi et imprégnées du goût de certains crus. Je ne reconnais pas toujours le vin de mon tonneau. »

« Je voulus parler par images, comme le poète, et continuant la sienne, je lui dis :

— Vous avez, du moins, dans Mlle Mars un flacon de cristal et d'or.

— Oui, mais dans lequel il y a eu de l'essence de rose, répliqua-t-il en riant. »

Au bout de quelques répétitions, il fut facile de s'apercevoir, en effet, que Mlle Mars goûtait fort peu le rôle de doña Sol. De temps en temps, elle s'arrêtait de répéter, et, s'adressant tantôt à l'un, tantôt à l'autre des protagonistes :

« Pardon, mon cher, faisait-elle, j'ai un mot à dire à l'auteur. »

Et s'avançant vers Victor Hugo :

« M. Hugo ?

— Mademoiselle ?

— Est-il bien nécessaire que je dise ce vers-là :

Vous êtes mon lion superbe et généreux !

— Comment, s'il est nécessaire ! s'exclamait le poète.

— Oui, parce que, à mon avis, c'est un vers... un peu... comment dirai-je ? un peu bizarre. « Mon lion superbe et

(1) *Portraits et Souvenirs*. Plon, éditeur.

généreux. » L'image est hardie, certes. Mais ne la trouvez-vous pas vous-même trop hardie ?

— Mais, mademoiselle, c'est justement parce qu'elle est hardie que j'y tiens.

— Ah ! vous y tenez ? Bon... Du moment que Monsieur Hugo y tient, faisait-elle à ses camarades, je n'ai plus rien à dire. »

Et la répétition continuait.

Au bout de cinq minutes, Mlle Mars s'interrompait à nouveau :

« Monsieur Hugo ?

— Mademoiselle ? etc... »

La scène recommençait comme ci-dessus, à propos d'un vers, à propos d'un autre, à propos de n'importe quoi.

Bref, au bout de trois semaines de ce petit exercice quotidien, il apparut à l'auteur que Mlle Mars ne comprenait rien à son rôle et l'avait en exécration. Aussi, un jour que l'actrice s'était montrée plus insupportable encore que de coutume, la prit-il à part et lui dit-il à brûle-pourpoint :

« Mademoiselle, je vous prie de me rendre votre rôle. »

« Mlle Mars pâlit, dit *Victor Hugo raconté*. C'était la première fois de sa vie qu'on lui retirait un rôle. Jusque-là, on la suppliait de les accepter, et c'était elle qui les refusait. Elle sentit la perte de prestige qui pourrait résulter pour elle d'un fait pareil. Elle reconnut son tort et promit de ne plus recommencer.

« Elle ne fut plus impertinente, en effet, mais elle fut muette. Elle protesta par une attitude glaciale. Son exemple refroidit les autres (1). »

Ces sentiments de sourde résistance au poète devinrent même de l'hostilité véritable à son égard, le jour où il leur annonça qu'il avait décidé de supprimer la claque le soir de la première.

---

(1) *Op. cit*, II, p. 258.

« Supprimer la claque! Mais vous n'y pensez pas, monsieur Hugo.

— J'y pense si bien, repartit l'auteur de *Hernani*, que c'est chose faite.

— Mais...

— Mais j'en ai décidé ainsi. »

L'on se regarda consterné. Chacun, à part soi, crut sincèrement que le poète était devenu fou.

La vérité, c'était que Victor Hugo, beaucoup plus habile que ne l'imaginait son entourage, allait remplacer la claque payée par un élément plus enthousiaste, autrement ardent et intelligent, par le bataillon sacré des Jeune-France et de toute l'école romantique qui allait marcher comme un seul homme.

Tous les jeunes gens disséminés dans les ateliers et dans les cénacles littéraires avaient été convoqués, groupés et répartis en phalanges par les soins des amis intimes du poète.

Armand de Pontmartin, dans ses *Mémoires* (1), nous a laissé un récit-type de ce que fut cet embauchage.

Il rencontra, un jour, son oncle, Paul Huet, le paysagiste :

« Veux-tu aller à la première de *Hernani?* lui demanda celui-ci.

— Si je le veux! s'écria le jeune homme. Enfer et damnation! Je préférerais tenir le rôle du dernier figurant que de manquer cette occasion unique.

— Eh bien, c'est entendu, mais je te préviens que la corvée sera terrible; il faudra être au théâtre à deux heures de l'après-midi, et le rideau ne se lèvera pas avant huit heures au moins.

— Qu'importe! Je suis ton homme. »

Donc, quelques jours après, le jeune et fougueux romantique était conduit par son oncle dans la rue Notre-Dame-des-Champs où se signaient les cartes d'entrée.

(1) A. de Pontmartin, *Mes Mémoires*, p. 135. Paris, Dentu, éditeur.

« J'y allai, raconte A. de Pontmartin, conduit par Paul Huet, avec Emmanuel Richome, Henri de Cambis, Jules Renouvier, Poterlet, Charles de Montalivet, et deux ou trois autres de nos camarades. Le poète, bien entendu, ne s'aperçut pas de ma présence. Nous étions bien trois ou quatre cents, divisés par groupes, dont chacun avait son chef. Il y avait le groupe de Louis Boulanger, le



Une tragédienne jouant une scène de haute comédie, par Ch. Jacque.

groupe d'Émile Deschamps, celui de Charles Nodier, celui d'Achille Devéria, ainsi de suite. »

Il y avait aussi Gérard de Nerval, un intime du poète, qui s'était chargé de recruter des jeunes gens. Il avait suggéré à Victor Hugo l'idée — bien romantique — de distribuer à chacun des conjurés un petit carré de papier rouge sur lequel était imprimé avec une griffe le mot espagnol *hierro* (fer). Et le bon Gérard avait ses poches remplies de cette profusion de petits papiers rouges. Dans l'atelier de Rioult où il fit une tournée, il distribua

six de ces emblèmes sacrés à un jeune romantique ardent, aux cheveux démesurés et aux gilets truculents qui était Théophile Gautier en personne, en lui recommandant de n'amener que des hommes sûrs. Mais la recommandation était parfaitement superflue! Pas un de ces jeunes artistes qui ne fût un défenseur acharné de la pièce avant même que de l'avoir entendue, pas un d'eux qui ne fût prêt à se laisser couper en morceaux pour le triomphe de la jeune école et la débâcle des perruques. Les plus enragés étaient les Devéria, Auguste de Châtillon, François, Célestin Nanteuil, Édouard Thierry, Pétrus Borel, Achille Roche, Preault, Jehan du Seigneur, Augustus Mac-Keat, (Auguste Maquet) Joseph Bouchardy, Amédée Pommier, Gautier, Gérard, et vingt autres.

Tous ces *brigands de la pensée*, comme les appelait Philotée O'Neddy, n'avaient rien de plus empressé que de proclamer à travers Paris leur joie débordante d'assister à un tel spectacle, et d'aviver ainsi la curiosité déjà si fortement surexcitée de toute la société parisienne.

Aussi, de toutes part, peut-on le dire, les demandes de places affluaient-elles à Victor Hugo pour cette soirée unique du 25 février 1830. Benjamin Constant le priait de lui accorder une loge « ou, au moins, deux places disponibles, ou, si cela était impossible, pourrions-nous assister à une répétition? » M. de Fitz-James suppliait le jeune poète de lui faire la même faveur. Thiers lui écrivait : « Monsieur, j'ai fait de vains efforts pour me procurer une loge. » Mérimée disait : « L'univers s'adresse à moi pour avoir des loges et des stalles... J'ai dit à Mme Récamier qu'il était impossible d'avoir une loge. Alors elle m'a demandé s'il était possible d'avoir deux bonnets d'évêque. Où la vertu va-t-elle se mêler?... »

Accablé déjà par le travail des répétitions, Victor Hugo trouvait à peine le temps de répondre à ces demandes. Il venait de passer deux mois terribles de lutte avec les comédiens, lutte qui s'aggravait de la santé un peu chancelante de l'auteur pendant ce terrible hiver 1829-1830 où la Seine fut prise de la fin de décembre à la fin de février.

haque jour, il était venu au théâtre en chaussons, et, ès qu'il arrivait, on lui apportait une chaufferette. Mais es acteurs étaient gelés, et leur mauvaise humeur s'ag- ravait des bronchites en perspective qu'ils redoutaient. ussi chacun était-il arrivé au comble de l'énervement à a veille de cette mémorable soirée.

Cependant, malgré sa fatigue, les qualités combatives e jeune stratégiste ne firent pas défaut au poète; il dé- ida que cette cohorte de jeunes gens occuperait tout le arterre et une partie des fauteuils d'orchestre, que l'en- rée au théâtre leur serait réservée dès le milieu de la ournée, qu'ainsi ils pourraient être tous casés avant arrivée du public payant et élégant. Ces dispositions taient excellentes. Malheureusement on n'avait pas ré- léchi qu'il était fort imprudent de laisser à la discrétion 'une poignée de Jeune-France une salle de spectacle ide pendant plusieurs heures, et que le respect n'était as plus leur fait que celui des rapins qui les accompa- naient.

Du reste, dès une heure de l'après-midi, craignant de e plus pouvoir entrer, ils arrivèrent en foule et ils com- nencèrent à faire queue à la porte de la rue de Valois.

« Les passants, dit A. de Pontmartin, les badauds, les ommères du quartier regardaient avec surprise cette ueue gigantesque qui ne ressemblait pas aux claques rdinaires. »

A tout instant, c'était des lazzi :

« Oh! Celui-là, voyez-le, avec son chapeau pointu.

— Et celui-ci. Non, mais sont-ils drôles! »

Le fait est qu'il n'étaient pas ordinaires : la qualité de eune-France comportait avant tout l'extravagance de la nise, et chacun des artistes avait revêtu l'accoutrement e plus étonnant qu'il avait pu trouver. Il y avait là les feutres mous à la Velasquez que portaient des eunes gens drapés dans d'immenses capes espagnoles, les gilets fantastiques, des pourpoints éclatants, des ostumes inénarrables portés par des êtres farouches et izarres, chevelus et la figure glabre, qui parlaient une

sorte de langage à eux, inintelligible pour les bourgeois. Il y avait Gautier, il y avait Gérard, il y avait Pétrus Borel, et Balzac et Berlioz et Cabat et tout l'atelier de Gournaud et celui de Labrousse et celui de Duban et tous ceux qu'on avait pu recruter au hasard des relations.

Introduite à trois heures, la bande joyeuse se répandit dans le théâtre presque entièrement obscur où filtraient seulement des lueurs vagues venues des combles ou de quelque ouverture de loge.

Bientôt le parterre fut plein à déborder, mais l'on pense bien que ces jeunes exaltés n'allaient pas avoir la sagesse de s'asseoir convenablement à leur place et d'attendre le lever du rideau.

Déjà ils s'escrimaient par des apostrophes, par des chansons, par des quolibets, par des cris d'animaux et des refrains populaires à ce qu'allait être leur protestation de tout à l'heure. Bientôt l'heure du dîner arriva, les provisions sortirent des poches, les cervelas à l'ail alternèrent avec les tranches de gigot froid, et l'on se passa de main en main quelques litres de vin rouge dont s'étaient munis les rapins d'un atelier.

« Cependant, raconte Gautier, le lustre descendait lentement du plafond avec sa triple couronne de gaz et son scintillement prismatique; les candélabres s'allumaient aux avant-scènes et la salle s'emplissait peu à peu (1). »

Les invités étaient désagréablement surpris des odeurs d'ail et de saucisson, et les occupants des baignoires trouvaient dans les coins sombres de leurs loges des objets extraordinairement disparates, tels que bouteilles, morceaux de pain, papiers graisseux, etc... Effarouchées, plusieurs femmes du monde firent entendre leurs protestations qui retentirent jusque dans les coulisses.

Un fait curieux à noter, c'est l'état d'esprit de ces jeunes gens du parterre. Au fond, les artistes n'en constituaient que l'exception. La plupart étaient déjà des *bousingots* en

(1) Theophile Gautier, *Histoire du romantisme*, p. 106. Fasquelle, éditeur.

ɔrbe qui venaient beaucoup plus volontiers pour siffler ministère, l'Académie et la royauté que pour applaudir ı drame de la nouvelle école.

C'est ainsi qu'un voisin du jeune A. de Pontmartin, se ɔnchant vers lui, lui confia :

« Ce que nous voulons, c'est conquérir Victor Hugo à ɔtre cause. La ɔsogne est faite ıx trois quarts. y penche, il ıut qu'il y ɔmbe. Déjà l'in-ɔrdiction de *Ma-'on Delorme* l'a xaspéré. Il a ɔudroyé en ɔaux vers l'é-'ange préten-on du comte Appony, refu-ınt à nos maré-haux leurs ti-'es cueillis sur ɔ champ de ba-ıille. Son roya-smc est factice; ne lubie de jeu-esse, rien de lus !... Le minis-ɔre Polignac est d'ailleurs arrivé à point pour nous le vrer tout entier. Hier, il était royaliste; aujourd'hui, il st neutre. Demain, il sera révolutionnaire (1)! »



Charge de Victor Hugo. (Musée Victor-Hugo).

Lorsque Victor Hugo arriva au théâtre et entra dans la ɔge de Mlle Mars, il trouva celle-ci au comble de la fureur.

« J'ai joué devant bien des publics, lui dit-elle, mais je ous devrai d'avoir joué devant celui-là! »

(1) A. de Pontmartin, *op. cit.*, p. 138.

En vain, le poète essayait-il d'encourager ses interprètes, tous étaient comme Mlle Mars au comble de l'étonnement et de l'indignation. Ainsi, de ce côté, la soirée s'annonçait très mal.

Cependant la salle s'était remplie. Du haut en bas, ce n'étaient maintenant que soies, bijoux, fleurs et épaules nues. Tout ce que Paris comptait d'élégances s'était donné rendez-vous ce jour-là.

Au premier rang se trouvait l'un des plus chauds partisans de Victor Hugo, Ernest de Saxe-Cobourg. Fils d'une Grecque à la beauté sculpturale, il avait, cependant, un reste de type saxon dans ses cheveux blonds et ses yeux bleus. C'était jadis un assidu du petit salon rouge, rue Notre-Dame-des-Champs. Lorsque l'auteur des *Odes* avait déménagé, Ernest de Saxe-Cobourg n'avait point voulu être séparé de son idole par la Seine; il avait passé les ponts et était venu demeurer, lui aussi, rue Jean-Goujon, tout près de la maison du poète. Il était au premier rang du balcon, enthousiaste et fiévreux, prêt à admirer et à applaudir, avant même que les chandelles fussent allumées.

Non loin de lui, Joseph Bouchardy, avec un habit bleu à boutons dorés, un gilet et un pantalon quadrillés de gris et de noir, l'air farouche et turbulent, « l'air oriental », comme disait Gautier qui le comparait souvent à l'un de ces princes dépossédés de l'Inde anglaise « qu'on voit errer sur le pavé de Londres d'un air mélancolique. »

Un peu plus loin, Célestin Nanteuil, celui qui, de tous, réalisait le plus le type Jeune-France. Avec le faible duvet blanchâtre qui lui servait de barbe, avec ses longs cheveux d'un blond de lin, il avait un air insexué, un aspect indécis qui tenait de l'éphèbe et de la jeune fille. « Il avait, du reste, disait encore Gautier, l'émotion comme la pudeur faciles, et rougissait volontiers. Une longue redingote bleue boutonnée à la poitrine, ayant une coupe de soutane, faisait ressortir sa grâce un peu gauche, mais qui n'était pas sans élégance. » Il était placé à côté de Jehan du Seigneur, toujours désolé d'avoir

e teint adorablement rose, alors qu'il fallait être pâle, ivide, verdâtre, cadavéreux!

Dans une loge, une jeune femme d'une adorable beauté blonde attirait tous les yeux : c'était Delphine Gay. « Elle prenait naturellement la pose et le costume que lui donne le portrait si connu d'Hersent, robe blanche, écharpe bleue, longues spirales de cheveux d'or, bras replié et bout du doigt appuyé sur la joue dans l'attitude de l'attention admirative (1). »

Enfin la toile se leva. « Mlle Mars, dit *Victor Hugo raconté*, parut d'abord déconcertée qu'on ne lui fit pas sa réception accoutumée, mais, bientôt, elle se reprit, et l'acte fut joué convenablement. Il s'acheva par des bravos unanimes partis des deux camps. »

Au « deux », quelques protestations commencèrent de surgir çà et là, dans les loges et aux fauteuils d'orchestre. Rudement le parterre imposa le silence.

A la scène des portraits, la tempête éclata tout à coup : des exclamations, des injures s'échangeaient, on s'interpellait du parterre aux loges, quelques-uns hurlaient. Ce fut, pendant une dizaine de minutes, un chahut étourdissant. Enfin l'acte put s'achever au milieu de nombreux applaudissements.

Cependant des vers sifflés avait été retenus dans les deux camps : on se les jetait à la tête par une sorte de défi.

« Quelle heure est-il?

— Minuit. »

Cette question et cette réponse avaient excité le fou rire du parti académique. On s'en gaussait dans les loges, ainsi que du vers :

Oui, de ta suite, ô roi, de ta suite j'en suis!

« De ta suite, j'en suis! » était répété dans les couloirs par tous les adversaires de la pièce et devait devenir pendant longtemps une scie bien parisienne.

(1) Théophile Gautier, *Histoire du romantisme*, *op. cit.*, p. 114.

Cependant. Mlle Mars fit un effet extraordinaire de jeunesse et de beauté dans les derniers actes. Le décor était charmant, et le succès fut acquis à partir de cet instant.

Somme toute, malgré les violences avec lesquelles fut accueilli le deuxième acte, cette première représentation fut beaucoup moins pleine de péripéties que les soirées qui suivirent. On peut même dire qu'elle s'acheva dans un triomphe, tout au moins pour les interprètes.

Au contraire, à partir de la troisième soirée, Victor Hugo ne disposait plus que de cent places pour ses amis. — et encore par faveur spéciale du commissaire royal. Ces cent places étaient occupées, chaque fois, par des Jeune-France brûlant d'enthousiasme, mais que faire à cent contre une salle déchaînée ?

Tout le parti des classiques envoyait des émissaires qui brûlaient, eux aussi, de se distinguer, et, ayant apporté des sifflets à roulettes, s'en donnaient à cœur joie. Les autres spectateurs ripostaient. Bref, la mêlée était générale.

Tous ces événements n'étaient point faits pour dissiper la mauvaise humeur des protagonistes. Actrices et acteurs ne savaient jamais, en entrant en scène, s'ils pourraient aller jusqu'à la fin de leurs rôles.

« Dans un entr'acte de la trentième représentation, dit *Victor Hugo raconté*, l'auteur et Mlle Mars, gracieuse par exception ce soir-là, s'amusèrent à chercher les vers qui n'avaient pas été sifflés ; ils n'en trouvèrent pas. »

A la quarante-cinquième représentation, la pièce fut interrompue. Les recettes n'avaient pas été mauvaises jusqu'au bout, tant la curiosité du public avait été fortement excitée, mais peut-être ne les jugeait-on pas suffisantes pour maintenir l'œuvre sur l'affiche.

*
* *

Survint la Révolution de 1830. Les révolutions ne sont, en général, pas très favorables aux lettres. Celle de 1830 fut désastreuse, au point de vue pécuniaire, pour le Théâtre-Français. Les recettes étaient exécrables, des-

cendant au-dessous de trois cents francs. On était loin des chiffres de *Hernani*! Aussi les comédiens, jugeant qu'ils avaient peut-être un peu bien vite retiré la pièce de Victor Hugo, profitèrent de l'installation du nouveau régime pour lui demander de leur donner *Marion Delorme* qui avait été si brutalement censurée par Charles X et son gouvernement.

C'était bien mal connaître le sens pratique du poète que de lui proposer une affaire de cette sorte dans ce moment-là. D'une part, nous l'avons dit, la situation financière de la Comédie-Française était très mauvaise; d'autre part, la révolution avait désagrégé momentanément les bandes des Jeune-France. Parmi ceux-ci, les uns dénigraient Victor Hugo qui avait arboré la cocarde tricolore, les autres lui en voulaient de ne pas avoir poussé plus loin la lutte politique. Victor Hugo fit donc savoir à Mlle Mars et à ses camarades qu'il avait résolu d'attendre des jours meilleurs. Et l'on attendit, et le bruit commença de courir sur



Première charge sur Victor Hugo, par H. Daumier.

les boulevards que Hugo allait retirer sa pièce des Français pour la donner... à la Porte-Saint-Martin!

C'est qu'il se produisait alors chaque soir dans ce dernier théâtre un phénomène étrange. Tandis que, partout ailleurs, les recettes baissaient, à la Porte-Saint-Martin elles remontaient. Le fort habile Crosnier, qui était devenu le directeur de cette grande scène, avait eu l'idée d'adapter ses spectacles au goût du jour. On était tout à la révolution, au chambardement, aux fleurs de lis souillées, au triomphe du parterre et des barricades. Eh bien, il en donnerait au public pour son argent, et, fouillant dans le vieux fonds des pièces de la Révolution, il ressortait toutes les *Victimes cloîtrées* et tous les *Incendiaires de l'Archevêché* pour les faire applaudir frénétiquement. Chaque soir, l'assistance délirait aux plus gros mélos, et la queue s'allongeait, plus fournie, à la porte du théâtre, au grand dam et à la grande mortification de toutes les scènes rivales.

Un mouvement de cette sorte ne pouvait passer inaperçu aux yeux observateurs de Victor Hugo. Déjà Alexandre Dumas, plus habile encore, avait retiré son *Antony* du Théâtre-Français pour le porter à M. Crosnier. Il faisait salle comble. L'auteur de *Hernani* opéra de même, il apporta son drame de *Marion Delorme* à la Porte-Saint-Martin qui fut ravie de l'aubaine.

Le fait est que nulle part elle ne pouvait recevoir une distribution supérieure à celle qu'elle eut là, avec Bocage et Marie Dorval.

Amoureux sombre, mélancolique, mystérieux, féroce dans la passion, sublime dans le dévouement, tour à tour grave, lyrique et sévère, Bocage épouvantait les hommes et faisait pâmer les femmes. Il venait d'atteindre à un triomphe colossal dans *Antony* où tout Paris se portait pour l'applaudir.

Marie Dorval ne resplendissait pas moins. Ame infatigable, larmes inépuisables, cœur déchiré, passions sans limites, elle formait une admirable réplique au sombre Bocage.

C'est sur ces deux protagonistes hors pair que comptait Victor Hugo pour électriser la salle et réveiller les enthousiasmes romantiques assez abattus déjà.

La situation avait bien changé, en effet, depuis *Hernani* : le parti de gauche était désorganisé et celui de droite trop affaibli pour risquer de grandes protestations. Tout annonçait qu'il n'y aurait pas bataille. Aussi fallait-il réchauffer le zèle des uns, raviver l'ardeur combative des autres, et c'est à quoi s'employa Victor Hugo par la voie de la presse et avec l'appui des petits journaux. Les ateliers de peintres fournirent un contingent moins nombreux que pour *Hernani*. En revanche, les salons « donnèrent » davantage. Aussi laissa-t-on le parterre aux claqueurs et répartit-on les amis dans la salle.

Comme au soir de *Hernani*, celle-ci était superbe et l'on pouvait dire encore que tout ce que Paris comptait d'illustrations se trouvait réuni là, mais les applaudissements étaient tout de même moins nourris, l'enthousiasme moins extravagant, le délire moins romantique. Le fait est que les premiers actes furent accueillis avec une politesse assez froide. Il fallut l'apparition de Marie Dorval, de l'actrice incomparable qui se révélait à Paris ce soir-là, pour électriser le public.

Chacun la sentait frémir d'une ardeur si merveilleuse, aussi prête à l'espérance que vive au découragement, si délicate à la fois et si passionnée, que des acclamations unanimes saluèrent toutes les scènes où elle parut. Par contre, le reste de l'interprétation fut jugé froid : quelques sifflets partirent, de-ci, de-là, et pas mal de vers furent « emboîtés ».

Dans la pittoresque cohue des entr'actes, les discussions allèrent leur train. Les groupes de longs cheveux, de chapeaux pointus, de pourpoints, de bérets, de casquettes rouges et d'habits noirs critiquèrent avec vivacité et l'affabulation de la pièce et le style. Seuls quelques enthousiastes se mirent à la recherche du Maître.

Celui-ci, très froid, très calme, recevait avec la même grâce compliments et critiques. Son instinct l'avertissait

de l'insuccès probable de la soirée, mais il ne voulait pas hâter la débâcle en paraissant douter de lui-même.

Le drame se releva, du reste, au quatrième acte, grâce à Mme Dorval, extrêmement touchante en demandant au roi la grâce de Didier. Ce dernier était représenté par Bocage en costume de velours noir, austère, sérieux, plein de foi, mais ne parvenant pas à réchauffer l'enthousiasme de cette salle. Commencée froidement, la représentation s'acheva à peu près de même, sans que personne eût pourtant prononcé le mot de demi-échec.

Si l'on ajoute que l'on était alors en plein mois d'août, l'on s'étonnera même que la pièce pût aller jusqu'au 19 septembre, date à laquelle la Porte-Saint-Martin dut faire relâche en raison des nouveaux troubles qui avaient éclaté dans Paris et des charges de cavalerie qui balayaient le boulevard. Depuis longtemps, du reste, le drame n'était plus défendu que par la claque payée : Jeune-France et bousingots avaient à jamais repassé les ponts!

Un autre que Victor Hugo aurait été très affecté de ce quasi-échec. Le poète se remit courageusement à la besogne. A ce moment, il était fort occupé par *Notre-Dame de Paris* et les *Feuilles d'automne*, mais dès qu'il eut achevé ces divers travaux, il se remit avec joie à écrire pour le théâtre. Commencé le 3 juin 1832, *Le Roi s'amuse* était achevé le 23 juin de la même année. Le 15 août, la pièce était reçue à la Comédie-Française et acceptée. Au mois de septembre s'effectuait la distribution des rôles, mais, là, il y eut quelques tiraillements, toujours à cause de Mlle Mars qui refusa le rôle, lequel fut confié à Mlle Anaïs. Les répétitions commencèrent aussitôt et se prolongèrent jusqu'à la fin d'octobre. La première eut lieu le vendredi 23 novembre. La lutte fut encore acharnée pendant les trois premiers actes entre classiques et « bousingots ».

Au quatrième, la débâcle s'aggrava du trac soudain qui s'empara des interprètes et qui fit se terminer la pièce au milieu d'une hilarité formidable.

Cependant les partisans de Victor Hugo n'étaient pas

tous passés à l'ennemi. Petrus Borel, dans un coin, était en train de se colleter avec deux gros messieurs, admirateurs de l'Académie; Lassailly, fou de colère, brisait les banquettes, et Henri Monnier répétait en scandant ses phrases d'un air digne : « Vous êtes tous des brutes! des brutes! des brutes! »

Ce fut au milieu d'une tempête que Ligier, affolé, jeta au public le nom de Victor Hugo. Une clameur d'indignation lui répondit.

Cependant, terrifié, M. Jouslin de Lasalle, le directeur du Théâtre-Français, suppliait le poète, en vue de la deuxième représentation, de retrancher de son œuvre tous les passages trop hardis. Victor Hugo refusait tout d'abord, puis, ébranlé par les gémissements du directeur, il acceptait et emportait le manuscrit chez lui afin de le retoucher pendant la nuit.

Le lendemain matin, on lui remettait le billet suivant :

« Il est dix heures et demie, et je reçois à l'instant l'ordre de suspendre les représentations du *Roi s'amuse*. C'est M. Taylor qui me communique cet ordre de la part du ministre.

« Jouslin de Lasalle. »

Le Gouvernement avait été effrayé de voir représenter sur une scène officielle une pièce où il n'était question que d'assassinat du roi, le lendemain du jour où le roi avait failli être assassiné.

A cette interdiction, Victor Hugo répondit en entamant un procès contre le Théâtre-Français. La cause fut appelée devant le tribunal de Commerce, le 18 décembre. En homme habile, Victor Hugo avait su profiter du retentissement dans le public d'une affaire de cette nature, et, par des petites notes insérées dans les journaux amis, faire connaître que *l'auteur en personne comptait prendre la parole*. Aussi une foule immense était-elle là. Me Léon Duval plaidait pour le Théâtre-Français; Me Chaix d'Est-Ange, pour le ministre des Travaux publics auquel ressortissaient les théâtres subventionnés; Me Odilon Barrot

pour Victor Hugo. Mais, tout de suite après son avocat, ce dernier prit la parole, ainsi qu'il l'avait annoncé, et prononça une fougueuse harangue contre le ministre. Des applaudissements lui répondirent, des quatre coins de la salle. Ce fut, du reste, tout ce que l'auteur y gagna, car le tribunal se déclara incompétent et condamna Victor Hugo aux dépens.

Il était dit que chaque pièce de l'auteur des *Odes et Ballades* soulèverait des tempêtes ou des incidents. Et, cependant, si éclatant était déjà le nom de Victor Hugo, qu'après chacune de ses tentatives théâtrales qui, pour d'autres, eussent été jugées infructueuses, le poète trouvait des directeurs pour monter la suivante. Cette fois, après le beau tapage du procès du *Roi s'amuse*, ce fut Harel, le directeur de la Porte-Saint-Martin, qui, à la fin de décembre, se présenta chez Victor Hugo.

« On m'a dit que vous aviez dans vos cartons une pièce en prose et en trois actes qui s'appelle *Le Souper à Ferrare*. Est-ce exact?

— Parfaitement, répondit Hugo.

— Eh bien, je viens vous la demander pour mon théâtre. Je vous offre Frédérick Lemaître, Mlle Georges et une prime. »

Et, ouvrant sa tabatière, Harel y puisa, prisa bruyamment, tandis qu'il secouait les breloques qui pendaient à sa chaîne de montre.

« J'accepte avec plaisir votre proposition, lui répondit l'auteur du *Roi s'amuse*, mais, auparavant, vous me permettrez de soumettre mon manuscrit à Mlle Georges. »

Il savait, a dit *Victor Hugo raconté*, que c'était elle qui gouvernait, en réalité, la Porte-Saint-Martin, et il ne se souciait pas d'exposer son œuvre dès le début à toutes sortes de difficultés.

Mlle Georges fut enthousiasmée de la pièce et de son rôle de Lucrèce, mais elle conseilla fort à l'auteur de changer le titre et d'appeler cela tout simplement *Lucrèce Borgia*. Tout simplement, parce que Lucrèce, c'était elle! Victor Hugo sourit et accepta.

Les répétitions commencèrent aussitôt et marchèrent bon train. Mlle Georges fut charmante, Frédérick Lemaitre. admirable selon son habitude et prévenant au possible, aidant ses camarades, leur donnant des conseils et les encourageant au besoin.

Cependant le bruit commençait de se répandre par les journaux que la Porte-Saint-Martin allait donner une pièce *en prose* de Victor Hugo.

Une pièce *en prose!* La nouvelle était grosse pour les romantiques qui n'admettaient que les vers! Parler en prose comme de vulgaire bourgeois, parut à ces jeunes gens le comble de la médiocrité! « On se réunit dans l'atelier d'Eugène Devéria, raconte Maxime Du Camp, on pérora, on discuta, on résolut d'envoyer une députation au Maître afin de lui signifier, sans métaphores, qu'il n'eût à paraître sur un théâtre qu'armé en vers ou à abdiquer sa couronne romantique qui serait placée sur un front plus auguste et que nulle prose dramatique n'aurait déshonoré. Victor Hugo reçut les ambassadeurs porteurs de l'ultimatum et sut conserver son sang-froid. Il fut habile et enjôla les récalcitrants, auxquels il démontra que le devoir du romantisme était de renouveler la facture de la prose comme il avait déjà brisé le vieux moule alexandrin (1). »

Par ces paroles persuasives, l'émeute fut apaisée, mais Victor Hugo avait pu sentir, un instant, sa royauté menacée dans le petit clan romantique.

Et, cependant, aucune de ses pièces n'avait encore obtenu succès comparable à celui qui accueillit *Lucrèce Borgia*.

Sans doute, au premier acte, y eut-il quelques coups de sifflet lancés par des romantiques trop intransigeants. En entendant ces coups de sifflet, Harel devint soudain effaré :

« Comment, on siffle! s'écria-t-il. Qu'est-ce que ça signifie?

(1) *Souvenirs littéraires*. Hachette, éditeur.

— Ça signifie, répondit Hugo, que la pièce est bien de moi (1). »

Mais les actes suivants provoquèrent le plus vif enthousiasme : Frédérick Lemaître fut simple et grand, Mlle Georges fut admirable d'un bout à l'autre. « M. Victor Hugo, raconte le *Témoin de sa vie*, fut attendu à la sortie du théâtre; les chevaux du fiacre où il monta avec sa femme et sa fille furent dételés; il s'évada par l'autre portière, et revint à pied, escorté par la foule jusque sous les arcades de la place Royale. » Ce fut un triomphe!

A *Lucrèce Borgia* succéda, six mois plus tard, *Marie Tudor* qui, elle, fut un échec. La pièce avait été médiocrement jouée : Frédérick Lemaître n'était plus là, et Mlle Georges chargea trop son rôle. Du reste, la pièce en elle-même était notoirement inférieure à *Lucrèce*. Elle ne tint l'affiche que quelques soirs.

Le poète ne tarda pas à prendre sa revanche avec *Angelo, tyran de Padoue*, qui fut représenté avec un grand succès au Théâtre-Français le 28 avril 1835.

Cette œuvre offrit la particularité curieuse de réunir sur la même affiche les noms des deux plus grandes actrices du temps, Mlle Mars et Mme Dorval. L'auteur n'avait pas revu Mlle Mars depuis quelque temps. Il alla chez elle, rue de la Tour-des-Dames, « dans son hôtel où l'on arrivait par une avenue et par des escaliers en amphithéâtre ». Il lui lut la pièce qu'elle jugea superbe et consentit à la jouer avec Mme Dorval que l'on engagea spécialement pour cet effet. Malheureusement, pendant les répétitions, les choses se gâtèrent : habilement, Mme Dorval cacha pendant quelques jours le jeu qu'elle voulait montrer, mais, une après-midi, elle se laissa aller à son tempérament fougueux. Mlle Mars fut atterrée de constater à quel point sa rivale avait de talent, et, à partir de cet instant, elle lui voua une haine féroce. Cette haine fut telle, certains jours, que Victor Hugo parla de retirer la pièce si Mme Dorval continuait à être humiliée

(1) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 343.

de la sorte. Enfin tout s'apaisa momentanément, et la première put avoir lieu avec un grand succès pour l'une et l'autre des deux actrices. Chose curieuse : chacune d'elles avait dans la salle son public qui soulignait ses effets et sifflait ceux de sa rivale. Ainsi, encore un coup, la représentation fut très mouvementée, mais elle s'acheva finalement, nous l'avons dit, par un vrai succès.



Dessin de Victor Hugo. (Musée Victor-Hugo.

Succès également — un peu moindre, cependant — la première représentation de *Ruy Blas* qui eut lieu le 8 novembre 1838 au théâtre de la Renaissance. La salle était splendide. Tout Paris était accouru pour applaudir Victor Hugo alors au zénith de la gloire, et Frédérick Lemaître en pleine possession de son talent. La curiosité du public se doublait de ce fait que l'on encourageait par cette œuvre le théâtre de la Renaissance qui venait de jaillir tout frais éclos de l'ancienne salle Ventadour. Le soir de la première, la salle était à peine terminée, du

reste : « les portes des loges, posées précipitamment, grinçaient sur leurs gonds et ne fermaient pas; les calorifères ne chauffaient pas; le froid de novembre glaçait les spectateurs. Les femmes furent obligées de remettre leurs manteaux, leurs fourrures et leurs chapeaux » (1).

L'événement le plus curieux de cette représentation fut l'absence des bandes de jeunes gens qui avaient soutenu *Hernani* et *le Roi s'amuse*. Sauf quelques fanatiques comme Auguste Vacquerie et Paul Meurice, tous les applaudissements partaient des loges.

C'en était bien fini de la bohème romantique. On s'en aperçut encore mieux à la soirée du 7 mars 1843, lorsque furent donnés les *Burgraves* à la Comédie-Française.

Théophile Gautier a raconté à ce sujet dans son *Histoire du romantisme* :

« Inquiets pour les *Burgraves*, Vacquerie et Mérimée allèrent demander à Célestin Nanteuil trois cents Spartiates déterminés à vaincre ou à mourir plutôt que de laisser franchir les Thermopyles à l'armée barbare. Nanteuil secoua sa longue chevelure toute crespelée et toute annelée d'un air profondément mélancolique, et répondit en soupirant à Vacquerie qui avait porté la parole : « Jeune homme, allez dire à votre maître qu'il n'y a plus de jeunesse! Je ne puis fournir les trois cents jeunes gens. »

Malgré le talent des acteurs, la pièce tomba à plat. En vain l'auteur y pratiqua-t-il des coupures. *Les Burgraves* furent sifflés à outrance. C'était bien la mort du théâtre romantique!

(1) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 399.

IV

Le Salon de la Place Royale

REVENONS maintenant à la vie intime du poète. Nous l'avons laissé rue Notre-Dame-des-Champs, dans cet étroit appartement au minuscule salon rouge dans lequel eut lieu la première lecture de *Marion Delorme* et où Victor Hugo ressentit peut-être pour la première fois les effets de la gloire immense qui l'attendait.

A peine la première représentation de *Hernani* avait-elle été donnée, le poète était mis en demeure de quitter son appartement... par son propriétaire lui-même! Le nombre des visiteurs reçus à l'occasion de son fameux drame, la horde effarante surtout des Jeune-France qui se croisait et se recroisait dans l'escalier, avait épouvanté cet honnête bourgeois qui donna congé à un locataire aussi compromettant.

Obligé de déménager, Victor Hugo avait passé les ponts et avait loué un appartement dans une maison plus moderne qui avait au moins une originalité : celle d'être unique dans la rue. Dans le quartier François I[er], la rue Jean-Goujon s'étendait alors vierge de tout immeuble, sauf celui-là, dans une espèce de désert éminemment favorable à la méditation et à la rêverie poétique. Victor Hugo devait y demeurer jusqu'à la fin de l'année 1832.

Ce fut là qu'il composa *Notre-Dame de Paris*, les *Feuilles d'Automne* et *le Roi s'amuse*. Ce fut là aussi que Théophile Gautier vit pour la première fois celui que toute la jeune école vénérait à l'égal d'un dieu.

Cette maison de la rue Jean-Goujon faillit devenir un lieu tragique pour ses habitants. Au mois de juillet 1830,

les Champs-Élysées furent transformés en un vaste bivouac et la famille Hugo se trouva isolée dans sa demeure au milieu d'un camp de soldats, comme un Robinson dans son île. « On était loin de tout, dit *Victor Hugo raconté* (1), et fort en peine de s'approvisionner à travers les troupes. On était prisonnier chez soi; ni lettres, ni journaux; on ne savait rien. On entendait les retentissements des fourgons d'artillerie roulant sur le quai, le bruit de la fusillade et l'appel du tocsin. Un des co-locataires de Victor Hugo, le général Cavaignac, oncle de celui qui a été chef du pouvoir exécutif de la République, expliquait que la maison étant isolée et en pierres de taille, serait certainement occupée par les troupes si le combat venait de ce côté, et qu'on y serait assiégé... Un engagement passager eut lieu si près que les balles sifflèrent dans le jardin. Un peu après, les enfants aperçurent, sous leur fenêtre, dans un champ de pommes de terre qui longeait la maison, un homme en blouse, la face contre terre, immobile, tapi sous les branches feuillues du légume. Ils le crurent mort, mais, en voyant qu'il n'avait nulle trace de sang, ils pensèrent que c'était plutôt un insurgé qui attendait la nuit pour échapper aux troupes, ou quelque pauvre diable effrayé des balles. Il ne bougea pas de toute la journée. Il n'y avait à la maison qu'un pain de quatre livres difficile à renouveler. Les enfants en coupèrent un gros morceau qu'ils jetèrent par la fenêtre. Le lendemain matin, l'homme et le pain avaient disparu. »

Cependant on était toujours sans nouvelles. Il fallut que Hugo se dévouât, et, en compagnie de M. de Mortemart-Boiste, un autre locataire de la maison, traversât lui-même les lignes... pour apprendre qu'on allait bombarder sa maison à boulets rouges! Heureusement que, le lendemain, la révolution fut maîtresse et que les Champs-Élysées furent évacués.

En 1832, le poète quitta cette demeure quasi-tragique

(1) *Op. cit.*, II, p. 291.



Victor Hugo et son fils François-Victor,
par Auguste de Chatillon.
(Musée Victor-Hugo.)

pour aller s'installer place Royale, n° 6, dans un vieil hôtel Louis XIII, silencieux et solennel. Là il allait se trouver le voisin de Théophile Gautier qui devint l'un des hôtes les plus importants et les plus assidus du salon de Victor Hugo.

En vérité, il semblait que cette Place Royale fût le cadre rêvé pour y loger tout écrivain romantique digne de ce nom. L'amusante ordonnance des maisons de briques rouges dont l'aspect n'avait, pour ainsi dire, pas varié depuis trois cents ans, les longues arcades silencieuses s'étendant tout autour de la place, le jardin calme, les souvenirs de toutes sortes évoqués

là au milieu du plus pittoresque et du plus vieux des quartiers parisiens, tout concourait à un ensemble vraiment unique demeuré encore tel aujourd'hui, mais, qui, à cette époque, entre 1830 et 1840, était sans doute plus charmant et plus désuet encore.

Dans ce logis du n° 6 de la Place Royale, qui fut l'ancienne demeure de Lavardin et de Marion de l'Orme, Victor Hugo vécut peut-être les plus belles et les plus complètement heureuses années de son existence.

Aussi cette vivante et pittoresque maison a-t-elle été heureusement choisie pour y installer le Musée Victor-Hugo. Il semble que dans ses murs palpite encore le bruit des applaudissements des amis écoutant quelque merveilleuse poésie dite par le Maître, tandis qu'au dehors les échos de la place résonnent encore du tonnerre des acclamations que font éclater sous les fenêtres les admirateurs qui viennent de dételer la voiture de l'auteur du *Roi s'amuse*.

Cette maison, bien des témoins nous l'ont décrite, et, à parcourir le Musée Victor-Hugo dans son état actuel, l'on retrouve peu à peu ces souvenirs de Théodore de Banville, de Théophile Gautier, d'Arsène Houssaye ou d'Alphonse Karr.

Voici la lourde porte d'entrée et l'escalier à la rampe de fer forgé et aux marches de pierre qui donne accès au second étage où se trouve le logis du poète. Voici l'immense antichambre un peu obscure, digne des demeures d'un autre âge. Voici la salle à manger tendue de tapisseries de haute lice et tout emplie de bahuts antiques à la recherche desquels s'amuse déjà la passion du Maître pour le bric-à-brac. Au milieu se trouve un magnifique dais de trône qui, dit-on, a appartenu à Mme de Maintenon. Les petits journaux s'amusent de ce dais et racontent qu'il a été acheté par l'auteur de *Hernani* pour être placé au-dessus d'un trône où doit s'asseoir le poète! En réalité, il ne surmonte qu'un simple divan. Derrière une splendide panoplie composée de glaives romains et de yatagans, se dissimule le poêle qui réchauffe

:es immenses pièces d'une hauteur de plafond presque lémesurée.

Voici enfin le vaste salon tendu de soie rouge piquée :à et là par l'éclair d'un cuivre, l'éclat d'une faïence ou l'un vieux laque.

Théodore de Banville, dans ses *Souvenirs*, l'a évoqué le façon précise, ce salon célèbre :

« Les deux cheminées à manteau placées en face l'une le l'autre, ornées de miroirs curieux et de chandeliers l'or, les immenses rideaux de vieux damas de soie rouge, es meubles antiques étaient du plus grand caractère, et es embrasures des fenêtres étaient si larges et si profondes que chacune d'elles devenait comme un petit salon où on pouvait s'isoler et causer librement...

« En été, surtout, c'était ravissant : la grande porte de 'appartement restait ouverte ; le parfum des fleurs et des euillages entrait par les fenêtres, et la soirée avait lieu sur la Place Royale en même temps que dans les salons, car les jeunes gens allaient fumer leur cigarette dans les allées, autour de Louis-le-Chaste, puis, tout de suite, remontaient, grisés de nuit et d'azur, dans l'éblouissement des flambeaux et des danses pareilles à des figures le déesses (1). »

Dans ce salon somptueux, l'œil s'accrochait tout de suite à deux portraits en pied de Mme Hugo et de son mari, peints par Louis Boulanger. Dans une autre encoignure, un vaste divan, brodé en tapisserie de soie, œuvre le Mme Victor Hugo et de ses filles ; au-dessus, une arbalète suisse du xve siècle, de dimensions colossales. Tout auprès, une fontaine Régence en forme de vase que Victor Hugo avait trouvée dans le jardin de l'hôtel. Au centre d'un panneau était un superbe dais de soie écarlate provenant de la prise de la Kasbah d'Alger. Enfin, sur une commode, il paraît que se voyait un bibelot auquel Victor Hugo tenait beaucoup : une boussole de cuivre portant la date de 1489 et le nom de la *Pinta*. La boussole de Chris-

(1) Th. de Banville, *Petites Études. Mes Souvenirs*. Fasquelle, édit.

tophe Colomb! Était-ce vraiment elle? Paul Meurice l'affirmait à M. Camille Gronkowski il y a quelques années [1]. Mais Paul Meurice avait une telle foi hugolâtre!...

Au bout d'un long corridor, l'appartement se complétait par les chambres à coucher et le cabinet de travail, véritable musée éclairé d'un demi-jour filtrant à travers d'obscurs vitraux et où abondaient encore les livres, les vieux meubles, les laques, les porcelaines de Chine, les vases de Sèvres...

C'est dans cette belle demeure située dans le plus joli cadre de Paris et arrangée avec un goût étonnant par le plus admirable des artistes, que se pressa pendant plusieurs années tout ce que la capitale comptait d'illustrations littéraires.

Banville a dit ce qu'étaient ces soirées incomparables où, avec sa grâce souveraine, Mme Victor Hugo faisait les honneurs et où le maître de la maison, à la fois familier et charmant, accueillait avec cette délicatesse insurpassée tout un flot de femmes jeunes et jolies, souriantes et magnifiquement parées.

Les habitués se nommaient Théophile Gautier, Balzac, Lamartine, Delacroix, Alfred de Vigny, Alphonse Karr, Gérard de Nerval, Delphine Gay, A. de Humboldt, l'illustre naturaliste allemand, le poète Méry qui, un soir, se fit couvrir d'applaudissements en improvisant des vers sur le feu d'artifice que l'on tirait pour l'anniversaire des Trois Glorieuses à la barrière du Trône, Esquiros, Paul Meurice, Auguste Vacquerie, Édouard Thierry, Guttinguer, Alfred de Musset, Louis Boulanger, les Devéria, David d'Angers, Alexandre Dumas, etc., etc...

Tous les dimanches, c'était réception. Le dîner était des plus simples, presque frugal. Aussitôt expédié, l'on passait au salon où les visiteurs affluaient. Le Maître aimant peu la musique, l'on avait rarement l'occasion d'en faire. Cependant, un soir, des jeunes filles, parmi

(1) Article du *Supplément du Gaulois*, du 28 juin 1903.



Maison de Victor Hugo, place Royale, aujourd'hui musée Victor-Hugo.

lesquelles était Eugénie de Montijo, chantèrent les chœurs d'*Esmeralda*, dont la musique était de Louise Bertin (1).

Un peu plus tard, l'on passait les rafraîchissements, orangeades et liqueurs. Le maître de la maison, lui, se confectionnait une boisson extraordinaire : il se versait dans un grand verre empli de sucre un peu de vin de Bordeaux.

Par les belles soirées d'été, la fenêtre s'ouvrait à deux battants, et le poète paraissait sur le balcon. Sa tenue simple, correcte, presque neutre, tranchait visiblement sur les gilets excentriques que l'on continuait à porter autour de lui. Il y avait dans toute sa personne un air suprême de distinction et même de grandeur qui frappait tous ceux qui l'approchaient.

Dans l'intimité, cette demeure n'était pas moins charmante que ses habitants.

En un article du *Figaro*, Alphonse Karr a raconté ce qu'était cette patriarcale maison de la Place Royale, lorsque, le soir, les deux garçons revenaient du lycée et retrouvaient leur mère, demeurée avec ses deux filles : Léopoldine, fine et gracieuse, Adèle, belle comme une statue antique, n'ayant rien à reprendre aux dons de la nature, que trop de cheveux noirs, que leur poids, bravant peignes et épingles, entraînait et développait tout à coup comme un manteau sur ses épaules, à la grande confusion de la pauvre Dédé...

« La mère, dit l'auteur des *Guêpes*, avait une beauté étrange et un peu sauvage, et une sérénité apparente qui venait de ses fréquentes distractions, distractions qui faisaient parfois à l'imagination abandonner ce beau corps pour aller errer, on ne sait où, mais probablement plus haut que le pavé des rues.

« Charles était un assez beau jeune homme, vivant, bruyant, très épanoui, effarouché, effarouchant, la parole allant souvent plus vite que la pensée, ressemblant à la

(1) Détail communiqué par M. Paul Meurice à M. Camille Gronkowski. Article cité plus haut.

fois et à sa mère qui était très belle, et à son oncle Foucher qui était extrêmement laid... Toto, plus distingué d'aspect et d'esprit, réfléchi, studieux, plein de tact et de mesure...

« Quant à Hugo, ses cheveux, longs alors, rejetés en arrière, découvraient entièrement un vaste et beau front un peu bombé — rasé, le menton bleu comme un prêtre ou un avocat, les yeux petits, brillants par moment, regardant souvent en dedans. »

C'était un milieu vraiment patriarcal. Le même Alphonse Karr a dit, dans un numéro des *Guêpes*, l'aventure de ce vendredi saint où il se présenta chez Hugo pour lui demander à dîner, en compagnie de son fidèle Gatayes.

« Mais, malheureux! s'écria Mme Victor Hugo en voyant entrer ces convives, c'est aujourd'hui vendredi saint. J'envoie Victor dîner dehors, et je n'ai que trois poissons rouges pour mes filles et pour moi.

— Ah! c'est comme ça! dit Hugo, il n'y a pas à manger pour mes amis! Eh bien, je le partagerai avec eux. Je m'embarque avec eux sur ce radeau de la Méduse! »

Et les trois amis, fouillant les armoires, finirent par découvrir toutes sortes de présents, parfois anonymes, que l'on adressait au poète, des pommes, des figues de Smyrne, des raisins de Malaga, des biscuits, des bonbons et une vieille bouteille de vin chinois qu'ils burent jusqu'au fond.

Mme Victor Hugo était une maîtresse de maison exemplaire.

Cette charmante intimité familiale fut malheureusement troublée en 1833 par une aventure de cœur de Victor Hugo qui ne parut être d'abord qu'un entraînement sentimental passager, puis qui, peu à peu, se fortifia, s'amplifia jusqu'à envahir l'âme du poète tout entier pour devenir la plus vivace et la plus fidèle des passions. Nous voulons parler de l'amour de Victor Hugo pour celle qui était alors Juliette Gauvain, la plus délicieuse des actrices et des amantes, et qui devint plus tard Mme Drouet, la plus dévouée des compagnes.

La passion de Victor Hugo et de Mme Drouet est trop importante dans la vie du poète, elle a trop absorbé les forces de son esprit et de son cœur pour que nous ne nous arrêtions pas quelques instants à considérer les traits de celle qui va devenir la maîtresse de l'auteur de *Lucrèce Borgia* et demeura jusqu'au bout son amie fidèle.

Nous aurons l'occasion de dire aux prochains chapitres ce que fut cette fidélité qui alla jusqu'à braver la mort, et nous verrons comment, à la suite du sauvetage de Victor Hugo au coup d'État qui fut effectué par l'actrice, celle-ci fut jugée digne, par l'épouse légitime, de prendre place au foyer familial.

Pour l'instant, nous ne voulons que dessiner la silhouette de la jeune actrice de la Porte-Saint-Martin.

Juliette-Joséphine Gauvain était née en 1806. Orpheline, elle avait été recueillie par le général Drouet. Ne sachant trop que faire de cette enfant et poussé par sa femme, très dévote, celui-ci crut devoir mettre la petite Juliette au couvent. Là on songea à lui faire prendre le voile à l'âge de seize ans. Mais la veille de la prise d'habit, elle fut sauvée fort à propos par Mgr de Quélen, venu pour examiner les postulantes, et auquel elle avoua tristement qu'elle n'avait pas la vocation.

Rendue à sa famille, toujours sans fortune, elle finit par embrasser la carrière dramatique. Elle parut d'abord à Bruxelles sur le théâtre de la Cour, puis elle vint à la Porte-Saint-Martin où, le 27 février 1830, elle débutait dans le rôle d'Emma, de l'*Homme du Monde*, drame de MM. Ancelot et Saintine. Elle passa ensuite à l'Odéon et revint enfin à la Porte Saint-Martin où elle se trouvait en 1833, lorsque Hugo y fit représenter *Lucrèce Borgia*. Elle fut chargée du rôle de la princesse Negroni. Elle y fut admirable de beauté et de talent.

Théophile Gautier, dans un livre paru en 1839 et intitulé *Les Belles Femmes de Paris*, avait dessiné ce portrait de la Juliette d'alors :

« Son costume (le costume de la Negroni) était d'un caractère et d'un goût ravissants : une robe de damas



Madame Victor Hugo, par Louis Boulanger.

(Musée Victor-Hugo.)

rose à ramages d'argent, des plumes et des perles dans les cheveux. On aurait dit une couleuvre debout sur sa queue, tant elle avait une démarche onduleuse, souple et serpentine.

« La tête de Mlle Juliette est d'une beauté régulière et délicate qui la rend plus propre au sourire de la comédie qu'aux convulsions du drame ; le nez est pur, d'une coupe nette et bien profilée ; les yeux sont diamantés et limpides, peut-être un peu trop rapprochés, défaut qui vient de la trop grande finesse du nez ; la bouche, d'un incarnat humide et vivace, reste fort petite, même dans les éclats de la plus folle gaieté. Tous ces traits, charmants en eux-mêmes, sont entourés par un ovale du contour le plus suave et le plus harmonieux ; un front clair et serein, comme le fronton de marbre blanc d'un temple grec, couronne lumineusement cette délicieuse figure ; des cheveux noirs abondants, d'un reflet admirable, en font ressortir merveilleusement, par la vigueur du contraste, l'éclat diaphane et lustré. Le col, les épaules, les bras sont d'une perfection tout antique chez Mlle Juliette ; elle pourrait inspirer dignement les sculpteurs et être admise au concours de beauté avec les jeunes Athéniens... »

Une grâce si merveilleuse, une beauté si parfaite firent une impression profonde sur le poète.

Bientôt il fut patent pour les amis de Hugo que celui-ci ne quittait plus la demeure de la belle Juliette. Pour se rapprocher de celui qui l'aimait et qu'elle aimait aussi, cette dernière alla habiter rue du Pas-de-la-Mule, entre la place des Vosges et le boulevard Beaumarchais.

Ce rapprochement inquiéta Mme Hugo qui avait des appréhensions de plus en plus vives au sujet de cette aventure sentimentale de son mari. Par les racontars des uns, les imprudences des autres, elle sut bientôt la vérité totale. Sa grande âme de mère et d'épouse souffrit cruellement, mais elle se résigna peu à peu à cette situation de demi-délaissée. Peut-être pleurait-elle en silence son bonheur perdu, mais il était rare qu'elle le laissât voir à

ceux qui l'approchaient. Cependant, quelquefois, la douleur était trop forte. L'épouse disait un mot, faisait un geste qui rappelait aux assistants cette plaie secrète.

C'est ainsi que dans son curieux livre sur *le Romantisme et l'éditeur Renduel* (1), Adolphe Jullien a conté une scène de ce genre qui se déroula à Fourqueux pendant l'été de 1837.

Cette année-là, au mois de septembre, Léopoldine, âgée de douze ans, fit sa première communion dans la jolie petite église du village.

Quelques amis intimes, ceux de sa jeunesse, entouraient le poète pour cette circonstance. Il y avait là, en particulier, Théophile Gautier et le peintre Auguste de Châtillon, deux inséparables. Ce dernier fit même, dans la suite, un tableau de cette première communion de Léopoldine.

La cérémonie religieuse terminée, la fête de famille commença. Tout le monde se mit à table, plein d'entrain et de gaieté. Aussi fut-on stupéfait de voir, le dîner aussitôt achevé, le maître de la maison s'éclipser pour prendre la voiture de Paris.

« Les convives, raconte Adolphe Jullien, se récriaient sur cette fuite inattendue : Hugo, disent-ils, aurait bien pu les attendre et revenir avec eux ; mais ils se rappellent bientôt que toutes les places de la diligence étaient retenues dès le matin et qu'eux-mêmes n'en avaient pu louer que pour le dernier départ. « Ne faites pas attention, leur dit tristement Mme Hugo, Victor saura bien se tirer d'embarras ; vous n'avez pu avoir des places pour vous, il saura en trouver une à tout prix pour aller où il va. »

Ajoutons que ces accès de jalousie mélancolique étaient néanmoins assez rares chez Mme Hugo. Ils n'éclataient guère que devant les intimes. Les étrangers ou ceux qui n'étaient pas les familiers de la maison trouvaient la famille du poète aussi unie, aussi tranquille, aussi débor-

(1) Fasquelle, éditeur.

dante de bonheur reposé que jadis dans le petit salon rouge de la rue Notre-Dame-des-Champs.

L'été se passait généralement à Fourqueux où l'on était dans la vraie campagne sans se voir tout à fait isolé de la ville. Là on recevait presque chaque jour des visites : tantôt l'un, tantôt l'autre apportait les nouvelles du dehors, les échos des bruits d'alentour.

Auguste de Châtillon donnait avec verve des détails irrésistibles sur la liaison d'Alexandre Dumas avec la petite Ida. L'auteur des *Trois Mousquetaires* lui-même survenait par un orage épouvantable, trempé jusqu'aux os. Vite, il fallait bourrer les cheminées de fagots et trouver dans la garde-robe de quoi couvrir le malheureux, transi. Dumas endossait sans vergogne la camisole ouatée de Pierre Foucher, et le curé survenant à l'improviste et qui ne connaissait personne le prenait pour le maître de la maison. Et, gravement, Dumas jouait son rôle jusqu'au bout.

Toutes ces folies amusaient pendant la semaine. Le dimanche, M[me] Hugo, très dévote comme tous les membres de la famille Foucher, allait à la messe avec sa fille. Le jour de la Fête-Dieu, il y avait procession du Saint-Sacrement. On préparait un reposoir. Toute la famille assistait à la cérémonie.

« Victor l'a trouvée si touchante, écrivait M. Foucher, qu'il a assisté à la messe avec ses jeunes gens, et nous tous, petits et grands. »

Hélas ! ces tableaux de vie familiale allaient être entremêlés, quelques années plus tard, d'un tableau terrible : la mort, à Villequier, de Léopoldine, et de Charles Vacquerie auquel on venait de la marier.

La cérémonie avait eu lieu le 15 février 1843. La pauvre *Didine* était charmante de jeunesse, de beauté et d'entrain. Sept mois après, en septembre, Charles Vacquerie, qui habitait le Havre avec sa jeune femme, avait conduit cette dernière aux environs de Caudebec, à Villequier, dans une jolie maison tapissée de vignes, au pied d'une colline verdoyante. Un matin, voulant se rendre à



Léopoldine Hugo, à l'âge de sept ans, par Louis Boulanger.

(Musée Victor-Hugo.)

Caudebec, le jeune couple prit un canot dans lequel s'installèrent, en outre, M. Vacquerie, un de leurs oncles, et un enfant de ce dernier, âgé d'une dizaine d'années. Tout à coup, à un détour du fleuve, un formidable coup de vent qui s'abat sur la frêle embarcation et la retourne en un clin d'œil. Les quatre malheureux furent noyés.

On conçoit ce que fut la douleur de Mme Hugo qui était alors au Havre, lorsque, avec bien des ménagements, on lui apprit la fatale nouvelle !

Quant au poète, il était en Saintonge et il n'était pas facile de le joindre, car il ne voyageait pour ainsi dire jamais sous son nom. Ce n'est que quelques jours plus tard qu'il eut connaissance de la catastrophe.

Ce deuil attrista pour de longs soirs le petit cénacle de famille de la Place Royale. Il tint même le poète couché pendant quelque temps, et il avança terriblement la maladie de cœur dont Mme Hugo présentait déjà les premiers symptômes.

*
* *

Cependant que se poursuivait cette vie familiale, se poursuivaient également les travaux littéraires de Victor Hugo. Nous avons dit, au précédent chapitre, ce qu'avait été pour lui le théâtre romantique. Nous allons voir son évolution littéraire dans le roman et la poésie pendant la même période.

Depuis longtemps, l'auteur des *Odes* méditait d'écrire un roman historique qui serait mieux composé que *Bug-Jargal*, d'un intérêt plus immédiat pour le lecteur français que *Han d'Islande*, et où le poète, l'archéologue, l'amoureux du Moyen âge, l'observateur de l'histoire qu'il sentait vivre en lui, pourraient donner libre cours à leur génie. Dès 1828, il avait choisi son sujet : une intrigue qui se déroulerait autour du vaisseau formidable de la cathédrale de Paris, avec l'évocation de tout le monde médiéval autour de ce monument-symbole. Il avait parlé de son projet au libraire Gosselin, on avait discuté et on avait fini par conclure un traité, Victor

Hugo s'engageant à livrer son manuscrit au mois d'avril 1829. Là-dessus étaient arrivés *Marion Delorme*, *Hernani*, les tapageuses soirées romantiques : Hugo avait tout oublié pour le théâtre.

Au mois de juin 1830, Gosselin, qui le harcelait depuis quelques mois, le mit en demeure, sous peine d'un procès, de s'exécuter. Grâce à l'intervention de M. Bertin, directeur du *Journal des Débats*, l'affaire s'arrangea et l'irascible éditeur accorda un délai de cinq mois.

Hugo se mit alors aussitôt à la besogne. On sait avec quelle facilité inouïe il travaillait, mais la confection de *Notre-Dame de Paris* exigeait une documentation historique abondante, dans laquelle il dut se plonger sans répit. D'autre part, le monument lui-même devait être vu, revu et recontemplé sans cesse. Ce furent des soirs romantiques, fiévreux d'enthousiasme et ivres de beauté.

« Le poète, a conté Louis Ulbach dans *Nos Contemporains* (1), ne se lassait pas d'aller avec ses amis visiter la vieille église dont il prenait possession tous les soirs.

« On descendait, en été, après le dîner, on désertait, en rebelles romantiques, le vieux Mont-Parnasse, dont on aurait bien voulu changer le nom, et on se hâtait d'arriver à la cathédrale avant le coucher du soleil.

« Ceux qui ne faisaient pas le roman trouvaient que ces visites étaient un peu trop fréquentes, et comme il fallait tous les soirs faire l'ascension d'une tour, ils soupiraient intérieurement en s'engageant dans l'escalier qui menait au ciel.

« Mais Victor Hugo leste, ingambe, avait hâte d'atteindre au sommet, et il les entraînait après lui.

« Toutefois, quand on était là-haut, si éloigné des hommes, toutes les poitrines se dégonflaient. Une extase générale, en face du soleil couchant, s'emparait des âmes. On oubliait la fatigue ; on s'épanchait en prose et quelquefois en vers ; on tendait les bras à l'espace comme

(1) Calmann-Lévy, éditeur.

à l'avenir... Victor Hugo s'accoudait et regardait. Il asp rait l'âme de la vieille cité. Les hirondelles voletaient su le front de ces poètes qui ne descendaient qu'à la nu close. »

Un soir, Victor Hugo se tournant du côté de la biblio thèque de l'Arsenal, prononça gravement : « Je voi Charles Nodier à son balcon. Il est avec deux dames l'une est sa fille, l'autre m'est inconnue. » On se regard stupéfait. Malgré sa vue extraordinaire, comment le poèt avait-il pu apercevoir ces êtres du haut de la tour? Cepen dant il fallut bien se rendre à la vérité, une heure plu tard, lorsque la petite troupe pénétra dans le salon d l'Arsenal et acquit de la bouche même de Nodier la con firmation des paroles de Hugo...

Notre-Dame de Paris parut le 17 mars 1831 : deux fort volumes mis en vente au prix de 15 francs.

Bientôt le succès matériel du livre se dessina. Hui éditions en furent rapidement épuisées.

La fin de la même année 1831 vit encore un nouveau succès pour Victor Hugo avec *les Feuilles d'Automne* qui furent mises en vente le 24 novembre. Comme le di Edmond Biré : « En une seule année, Victor Hugo a publié *Notre-Dame de Paris*, *Marion Delorme*, *les Feuilles d'Automne*, trois œuvres dont une seule suffirai à illustrer un nom. Byron est mort. Walter Scott est mourant. Gœthe n'a plus que quelques mois à vivre Chateaubriand, dans la préface de ses *Études historiques*, a dit adieu à ses lecteurs. Lamartine vient de publier une brochure politique et a déjà le pied sur les premières marches de la tribune. Victor Hugo, hier encore un enfant, a recueilli l'héritage de ces grands poètes : il est désormais le premier, non seulement en France, mais en Europe (1). »

A ce prestige moral s'était joint peu à peu la prospérité matérielle. Dans le livre que nous avons déjà cité, *Le Romantisme et l'éditeur Renduel*, M. Adolphe Jullien a

(1) *Victor Hugo après 1830*. Perrin, éditeur.



La Cour des Miracles, par Célestin Nanteuil. (Musée Victor-Hugo.)

apporté toute une série de documents qui sont des plu précieux, car ils nous prouvent quelle était déjà la situation de fortune de Victor Hugo à cette époque.

On voit par les chiffres fournis que cette situation était excellente.

A ce moment, Victor Hugo crut habile de frapper un grand coup et il se présenta à l'Académie française, d'abord au mois de février 1836 où il eut 9 voix : M. Dupaty fut élu : puis au mois de novembre de la même année où il eut 6 voix : M. Mignet fut élu.

Après ce double échec, Mme de Girardin écrivait dans sa *Lettre Parisienne* hebdomadaire :

« Le grand scandale de la semaine est la préférence donnée par l'Académie à M. Mignet sur Victor Hugo; remarquez bien ceci, le scandale n'est pas la nomination de M. Mignet, mais bien la préférence qu'on lui a donnée sur M. Hugo. Nous plaignons M. Mignet s'il en est flatté. M. Mignet sans doute a du talent, mais Victor Hugo est un homme de génie; c'est ce que l'Académie française aurait dû remarquer; mais les académiciens s'occupent peu du mérite d'un candidat, ils ne s'inquiètent que des convenances. Tel candidat est exclu à cause de sa femme dont la conduite est légère; tel autre à cause de son caractère peu avenant; celui-ci déplaît, celui-là effraye. Mais le talent? qu'importe! Mais les succès? On ne les compte pas. Messieurs de l'Académie tiennent à des qualités aimables; un nouveau confrère est admis en raison de son doux vivre, de sa gaieté, de son commerce agréable. L'Académie est une jeune fille romanesque qui ne comprend que le choix du cœur (1)... »

A la fin d'août 1839, nouvelle vacance. Nouvelles élections en décembre. Victor Hugo avait en face de lui Berryer, Bonjour et Vatout. Après sept tours négatifs, l'affaire fut remise à trois mois. Il y avait alors deux vacances; ce furent MM. Molé et Flourens qui furent élus. Il lui fallut attendre la mort de Népomucène Lemercier,

(1) Mme de Girardin, *Lettres Parisiennes*. Lévy, éditeur.

'est-à-dire le mois de juin 1840, pour se porter à nouveau n lice. Cette fois il avait contre lui Ancelot, Azaïs et 'Anglemont. L'Académie n'osa pas préférer à Victor [ugo ces trois illustres littérateurs et le grand poète fut lu le 7 janvier 1841. Il y fut reçu en séance solennelle le udi 3 juin de la ıême année.



Dessin de Victor Hugo. (Musée Victor-Hugo.)

Ce fut une éance extraor-inaire et qui evait demeurer ɔngtemps dans ı mémoire des cadémiciens :

« Jamais on n'a u pareille af-uence, écrit en-ore Mme de Gi-ardin dans sa *ettre Parisien-e* du 6 juin (1), ımais la foule 'a été plus agi-ée, plus impa-ente ; jamais lus de coups de oings ne furent onnés par in-érêt de littérature, et jamais coups de poings ne frap-èrent de plus charmantes épaules ; jamais, non jamais, on 'avait compté tant de femmes et tant de jolies femmes ans la docte enceinte ; jamais on n'avait admiré tant de eurs dans le vieux bocage.

« Dès dix heures du matin la salle était pleine de monde ; dix heures un quart, les huissiers étaient déjà forcés 'être ingénieux, c'est-à-dire d'utiliser des recoins, d'im-

(1) *Op. cit.*

proviser les tabourets microscopiques. Et depuis onze heures jusqu'à deux heures que la séance commença, les portes furent assiégées... »

Il paraît que de malheureuses dames s'évanouissaient, d'autres réclamaient un siège d'une voix dolente, de belles jeunes filles suppliaient les membres de l'Institut qui passaient de leur accorder une petite place, mais les membres de l'Institut ne les écoutaient même plus !

Ce fut une réunion splendide, un parterre unique de jolies femmes et de toilettes élégantes. Edmond Biré, dans son *Victor Hugo après 1830* (1), nous a donné quelques aperçus de toilettes inaugurées à cette réunion fameuse, d'après *La Mode* elle-même :

« Mme de Girardin a un chapeau de paille de riz à bouquets géranium giroflé, une robe d'organdi à mille raies et sur les épaules une écharpe du pays d'Oscar et de Malvina. Une autre femme poète, Mme Anaïs Ségalas, porte un chapeau de crêpe blanc tendre sur lequel badine une violette d'Angleterre, retenue de chaque côté par une touffe de roses. Mme Louise Colet est au premier rang avec un chapeau de paille orné de velours vert ambré, et ce vert va merveilleusement avec ses cheveux blonds. Une robe de soie maïs dessine sa taille ; son corsage est juste et ses manches étroites ; une écharpe de dentelle noire est jetée sur ses épaules... » A côté de Mlle Doze, la comtesse Merlin est tout en rose, Mme Dupin a choisi la nuance feuille morte, et Mme Thiers porte une capote de crêpe rose foncé, ornée de fleurs du Pérou.

Devant ce brillant aréopage, Victor Hugo eut-il tout le succès qu'il souhaitait ? Il faut en douter si nous en croyons Edmond Biré. Le public s'attendait à un discours littéraire et ce fut un admirable discours politique que prononça l'auteur du *Roi s'amuse*. Les belles dames firent la moue et s'en retournèrent fort contrites !

(1) T. I, p. 283. Perrin, éditeur.

V

De la Royauté à la République

L'HISTOIRE de l'évolution politique de Victor Hugo est une histoire qui paraît bien extraordinaire à première vue. Comment l'adolescent des *Odes*, le fougueux royaliste du premier cénacle a-t-il pu devenir le bonapartiste de l'*Ode à la Colonne*, puis le républicain de l'exil, voilà, certes, des problèmes étonnants, et qu'il est au moins curieux de traiter à fond. Malheureusement la forme anecdotique et pittoresque de ce livre nous l'interdit. Nous ne pouvons et nous ne voulons ici que marquer les étapes caractéristiques de cette évolution de la pensée de Hugo.

Au cours des chapitres précédents, nous avons eu l'occasion de dire ce qu'avait été la faveur royale pour le fils de l'ancien général de Napoléon : on a vu comment Victor Hugo avait conquis successivement à un âge incroyable et la Légion d'honneur et la pension royale ; on a vu quelle faveur insigne s'était attachée tout de suite à son nom et comment le jeune et déjà grand poète avait su y répondre en prodiguant ses plus beaux chants de gloire pour les fêtes, les joies ou les deuils de la famille royale.

Faut-il voir dans ce royalisme intransigeant qu'il affichait alors l'enthousiasme débordant d'une jeunesse révolutionnaire qui s'ignorait, qui n'avait jamais entendu parler du peuple, ne connaissait aucun des problèmes sociaux et se jetait dans le royalisme pur uniquement

par un besoin d'activité qui le possédait? M. Camille Pelletan l'a pensé et dans son très beau livre *Victor Hugo homme politique* (1) a tenté de le démontrer. Nous avouons n'être pas entièrement de son avis. Il nous paraît difficile de soutenir sans esprit paradoxal que le royaliste d'alors était un révolutionnaire qui s'ignorait. Nous croyons qu'il serait plus juste et plus proche de ce qui fut sans doute la vérité de modeler l'évolution de Victor Hugo sur celle que le poète a contée en dépeignant le Marius des *Misérables*. Sans doute M. Camille Pelletan a raison de dire que l'on ne saurait voir tout à fait dans le personnage de Marius un essai autobiographique, mais au moins peut-on discerner comment une jeune âme enthousiaste, née en pleine famille royaliste, élevée dans des sentiments purement religieux, a pu graviter peu à peu autour de la royauté, se détacher d'elle pour subir un instant l'influence du bonapartisme, puis, enfin, ressentir l'attraction profonde de la République.

C'est, en somme, ce qui arriva à Victor Hugo. Nous avons dit que sa mère était pieuse, nous avons vu qu'elle l'avait élevé sinon dans des sentiments de très grande ferveur religieuse, du moins dans des idées qui n'avaient rien de libéral. D'autre part, éloigné de son père d'assez bonne heure, aucun souvenir de l'épopée impériale ou républicaine ne put contre-balancer les exhortations royalistes. Il en résulta une jeunesse ardemment dévouée à la cause royale et qui trouva dans ses premiers compagnons de lutte littéraire des champions tout aussi exaltés que lui-même pour la monarchie et pour la foi.

Qu'il y eut pourtant déjà en Victor Hugo un ferment révolutionnaire, personne ne le nie. Mais cet esprit de destruction était loin de s'exercer contre les institutions politiques. Il ne visait qu'à démolir les poncifs littéraires.

Il fallut la révolution de juillet 1830 pour donner à l'auteur des *Odes* des sensations toutes nouvelles qui

(1) Ollendorff, éditeur.

éveillèrent aussitôt dans son esprit des idées très neuves. Sans doute la grande crise du romantisme était passée : mais, précisément parce qu'elle avait triomphé, la jeune école ne pouvait plus servir d'exutoire à la fougue de Victor Hugo. Désormais il entrevit que c'était vers la tribune et dans l'arène politique que son destin allait le pousser.

Il entrevit aussi que la Révolution de 1830 avait vraiment modifié quelque chose dans l'esprit public. Sa foi royaliste avait-elle elle-même fléchi? Non, sans doute, mais il avait senti un grand souffle venir du dehors pendant les journées de juillet, et, chose curieuse, c'était surtout à travers et derrière l'Empire, qu'il sentait, qu'il devinait le mieux la révolution.

Un des faits qui frappèrent alors le plus vivement son imagination, comme du reste, celle de tous ses contemporains, fut le retour des cendres de Napoléon Ier qui eut lieu le 15 décembre 1840. Cette cérémonie fut trop belle dans sa grandiose simplicité pour que nous ne nous arrêtions pas quelques instants à la considérer. Victor Hugo a, du reste, écrit des lignes inoubliables à ce sujet dans *Choses vues*, ce chef-d'œuvre de reportage. Voici, en quelques pages, ce que fut cette journée. On entendit battre le rappel dans les rues depuis l'aube. Victor Hugo sortit à onze heures. « Les rues étaient désertes, dit-il, les boutiques fermées : Il fait très froid, un beau soleil, de légères brumes au ciel. Les ruisseaux sont gelés. » Sur tout son chemin, le poète rencontre des gens exaltés et joyeux, des ouvriers qui sautent, dansent et crient : Vive l'Empereur! « C'est une fête; la fête d'un cercueil exilé qui revient en triomphe. »

Autour des Invalides, la foule est déjà immense, maintenue à peine par un cordon de gardes municipaux à pied. Victor Hugo montre son billet et franchit la haie. Bientôt il arrive à la première estrade de gauche où sa place a été désignée.

« J'entends, dit-il, un bruit formidable et lugubre. On dirait d'innombrables marteaux frappant en cadence sur

des planches. Ce sont les cent mille spectateurs entassé sur les échafauds, qui, glacés par la bise, piétinent pou se réchauffer en attendant que le cortège passe. J monte sur l'estrade. Le spectacle n'est pas moins etrange Les femmes, presque toutes bottées de gros chaussons e voilées, disparaissent sous des amas de fourrures et d manteaux : les hommes promènent des cache-nez extra vagants. »

La décoration de l'esplanade ne satisfait guère Victo Hugo. Le mesquin, dit-il, habille le grandiose. L'avenu était bordée de statues de plâtre érigées en hâte et san goût et figurant les grandes illustrations militaires de l France.

Au-dessus de la grande grille d'entrée des Invalides une façon d'arc de triomphe funèbre. « Au fond, le dôme avec son pavillon et son crêpe, glacé de reflets métal liques, estompé par la brume sur le ciel lumineux, fai une figurine sombre et splendide. »

Midi sonne. Les regards de tous sont fixés vers l'angl du quai par où doit déboucher le cortège. Enfin un gran cri : « Les voilà ! » et des détonations lointaines.

« Les gardes nationaux courent aux armes. Un officie d'ordonnance traverse l'avenue au galop. La haie s forme. Des ouvriers appliquent des échelles aux pilastre et commencent à allumer les pots-à-feu. Une salve d grosse artillerie éclate bruyamment à l'angle est de Invalides : une épaisse fumée jaune, coupée d'éclairs d'o remplit tout ce coin. Le cortège approche. Il est midi e demi. »

Enfin une double rangée de cavaliers débouche su l'esplanade, au moment précis où le ciel se découvre e où le soleil d'Austerlitz apparait dans toute sa magni ficence.

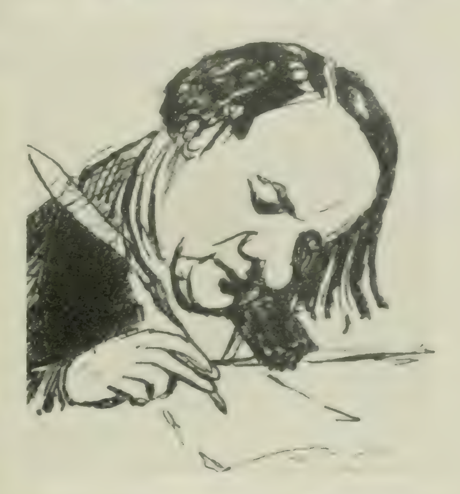
Le cortège passe, admirable mêlée de généraux et d maréchaux. Les trois écoles militaires défilent, puis l'in fanterie, l'artillerie. Enfin apparait la garde nationale à cheval. « Troupe sans gloire, note le poète, qui fait rire J'entends ce dialogue : — Tiens ! ce gros colonel ! comm

il tient drôlement son sabre! — Qu'est-ce que c'est que ça? — C'est Montalivet. »

Mais voici les salves de canon qui redoublent, les tambours qui battent aux champs.

« Le char de l'Empereur apparaît. Le soleil, voilé jusqu'à ce moment, apparaît en même temps. L'effet est prodigieux.

« On voit de loin dans la vapeur et dans le soleil, sur le fond gris et roux des arbres des Champs-Elysées, à travers de grandes statues blanches qui ressemblent à des fantômes, se mouvoir lentement une espèce de montagne d'or. On n'en distingue encore rien qu'une sorte de scintillement lumineux qui fait étinceler sur toute la surface du char tantôt des étoiles, tantôt des éclairs. Une immense rumeur enveloppe cette apparition. On dirait que ce char traîne après lui l'acclamation de toute la ville comme une torche traîne sa fumée. »



Victor Hugo, par Aglaüs Bouvenne, d'après Prosper Mérimée. (Musée Victor-Hugo.)

De son côté, Maxime Du Camp, dans ses *Souvenirs littéraires* (1) a conté ce que fut cette magnifique cérémonie et l'espèce d'enthousiasme sacré qui s'empara des témoins.

« Les marins, dit-il, qui avaient été chercher les restes

(1) Hachette, éditeur.

de Napoléon à Sainte-Hélène, entouraient l'énorme catafalque dressé sur un char. Le premier détachement de matelots qui parut, précédant le corbillard, était commandé par un lieutenant de vaisseau, grand, de tournure martiale, portant toute sa barbe noire : on le prit pour le prince de Joinville et on l'acclama. Le prince, monté sur un cheval blanc, le grand cordon rouge en sautoir, venait derrière le char ; on ne put se méprendre et il fut applaudi à outrance. Le peuple criait : « Vive l'Empereur ! » Les soldats de la ligne criaient : « Vive le Roi ! » La garde nationale criait : « A bas Guizot ! » Dans la députation polonaise, le général Dembinski s'agitait et criait : « Mais criez donc : Vive la France ! » Le canon tonnait à intervalles réguliers ; sur le passage du cortège, quelques femmes s'agenouillèrent en faisant le signe de la croix ; des hommes pleuraient. Lorsque l'on vit apparaître les anciens soldats sous leur uniforme suranné, les grognards de la vieille garde, les lanciers rouges, les marins de la garde, les chamborans, les dragons de l'impératrice, les pupilles, les gardes d'honneur de la campagne de France, les voltigeurs aux guêtres noires, les fusiliers au shako évasé, il y eut un cri d'admiration et des bravos retentirent. Les vieux braves étaient pâles et ne retenaient point leurs larmes. »

Malgré qu'il paraisse avoir analysé avec beaucoup de sang-froid les sensations de cette journée-là, Victor Hugo ressentit certainement avec force la grandeur d'un tel spectacle.

Les vers superbes du *Retour de l'Empereur* en furent déjà un premier gage.

La petite brochure parue sous le même titre le 23 décembre 1840 en fut un second gage. Elle contenait les principales poésies bonapartistes de l'auteur de *Hernani* : la *Première* et la *Seconde Ode à la Colonne*, *l'Empereur au Panthéon*, *Napoléon II*, *A Laure, duchesse d'Abrantès*, etc... Sans doute l'attachement de Victor Hugo à la royauté ne se trouvait pas diminué par cette publication, mais s'en trouvait-il augmenté ?...

Et, pourtant, il faut bien le dire, jamais comme à cette heure, cette royauté ne s'était montrée plus prévenante, plus flatteuse, plus délicieuse à son égard. Victor Hugo était du dernier bien avec le duc et la duchesse d'Orléans. Il allait se trouver par la force des choses porté aux premiers rangs du royaume, jusqu'à la pairie elle-même.

Le duc et la duchesse d'Orléans avaient été tout de suite populaires en France. La duchesse, très lettrée, adorait Victor Hugo qu'elle lisait passionnément dans la petite cour allemande où elle avait été élevée.

« Je sais la plupart de vos poésies par cœur », dit-elle à l'auteur des *Orientales* la première fois qu'il lui fut présenté.

Et, quelques jours plus tard, elle lui répétait :

« Vous savez que j'ai visité hier *votre* Notre-Dame. »

Cette relation fut précieuse à Victor Hugo à plus d'un titre : d'abord elle protégea son entrée à l'Académie. Le duc et la duchesse d'Orléans ne manquèrent point d'assister à la séance de réception du poète. La mort même du duc ne devait pas rompre les liens d'amitié qui s'étaient noués entre la duchesse et le poète. Ce fut elle qui l'introduisit véritablement à la Cour, elle qui le mit en rapports presque intimes avec Louis-Philippe, son beau-père, elle, enfin, qui fut d'un grand poids pour l'accession de Victor Hugo à la pairie.

On peut dire que le poète se trouva mêlé presque intimement à la famille du souverain. Assidu aux réceptions royales, aux dîners officiels et officieux, on le rencontre, en outre, chez les Guizot, chez les Molé, chez les Pasquier, au Luxembourg, au palais Mazarin, aux réceptions ministérielles.

Il faut lire, en particulier dans *Choses vues*, les nombreux entretiens du poète et du roi dans lesquels ce dernier, sa journée finie, se confessait en quelque sorte à son interlocuteur ou s'amusait à de longues causeries dans lesquelles il évoquait sa jeunesse, les séances du Tribunal révolutionnaire auxquelles il avait assisté, la

mort de Louis XVI, puis l'exil, la misère en Suisse lorsqu'il dut vendre un vieux cheval pour vivre, ou lorsqu'il donnait des leçons de mathématique. Victor Hugo écoutait toutes ces confidences, et, rentré chez lui, les notait de sa plume aiguë, vivante, frémissante. Une fois, paraît-il, l'entretien se prolongea si avant dans la nuit que tout le monde au château se retira, croyant le roi endormi. Il fallut que Sa Majesté prît un flambeau et accompagnât elle-même Victor Hugo jusqu'au haut de l'escalier!...

La pairie qui fut octroyée à l'auteur de *Hernani*, le 13 avril 1845, lui donna encore, si possible, une plus grande autorité à la Cour.

Cependant, malgré la faveur exceptionnelle dont il y jouissait, cette récompense suprême n'avait pas été aisée à obtenir pour lui. Il avait fallu toute la dextérité de la duchesse d'Orléans et de ses amis pour vaincre les résistances des vieilles familles. Ce fut, du reste, non pas le poète Victor Hugo, mais le vicomte Hugo (Victor), membre titulaire de l'Institut, qui fut élevé à la dignité de pair de France.

Le poète prêta serment le 28 avril, et, aussitôt, prit séance.

A la Chambre haute, il siégeait à gauche avec Wagram, Montalembert, Eckmühl, Boissy et d'Althon-Sée. Il avait à sa droite, comme il aima à le raconter plus tard, un soldat qui était maréchal de France deux ans avant sa naissance et qui, lorsqu'il arrivait au Luxembourg, lui disait : « *Jeune homme, vous êtes en retard!* » C'était le maréchal Soult. A sa gauche, il avait Pontécoulant, un homme qui avait jugé Louis XVI, et, chose plus extraordinaire, en face de lui, le chancelier Pasquier qui, vingt-cinq ans avant que Victor Hugo ne fut né, avait défendu Beaumarchais dans le procès Goezman! Ainsi le poète était vraiment à cheval sur deux siècles, deux époques différentes de l'histoire!

Évidemment la pensée secrète de Hugo, en convoitant la pairie, était de devenir ministre, et, peut-être, en effet, sans la Révolution de 1848, cette éventualité se fût-elle



Victor Hugo, par David d'Angers. (Musée Victor-Hugo.)

produite. M. Camille Pelletan cite à ce propos (1) une note de la *Mode* de 1847, relative à l'ambition de la duchesse d'Orléans :

« Le pavillon de Marsan, se prépare, dit-on, à une attaque plus sérieuse. Il recrute activement tous les jeunes cœurs qui battent dans une poitrine d'homme, ainsi que toutes les barbes de bouc et toutes les crinières flottantes qui décorent les lions de la poésie et du feuilleton. A la tête de cette phalange, qui brûle d'en venir aux mains avec le pavillon de Flore, marche très haut et très puissant seigneur Victor Hugo... On assure que Mme la princesse Hélène, se voyant au moment de coiffer la couronne de France, aurait ainsi formé son Conseil des Ministres :

Ministre de la Guerre et président du Conseil :
M. VICTOR HUGO.

Ministre des Affaires étrangères : M. THÉOPHILE GAUTIER.

Ministre des Finances : M. ALFRED DE MUSSET.
Ministre de la Justice : M. GRANIER DE CASSAGNAC.
Ministre de la Marine : M. ALPHONSE DE LAMARTINE.
Ministre de l'Intérieur : M. LÉON FAUCHER. »

Cette boutade de la *Mode* n'était qu'une boutade, mais elle indique bien en quels sentiments la couronne tenait Victor Hugo.

*
* *

La Révolution de 1848 fut un coup de surprise. La journée du 24 février étonna tout le monde. Louis-Philippe le premier, et, peut-être bien aussi, Victor Hugo le second. L'auteur de *Choses vues* a conté de façon extrêmement saisissante ce que fut ce départ du roi au milieu de la fusillade. Sa Majesté réclamant avec obstination : « Un chapeau rond! une redingote! » puis demandant ses clefs qu'on n'en finissait plus de lui apporter.

En hâte, Louis-Philippe traverse les Tuileries, monte

(1) *Victor Hugo, homme politique.*

dans un fiacre avec la reine et Mme de Nemours et s'enfuit par l'avenue de Neuilly. A Versailles, il enlève son toupet et se coiffe d'un bonnet de soie noire jusqu'aux yeux. Ainsi il était méconnaissable et la reine lui dit :

« Vous avez cent ans. »

Victor Hugo, lui, n'avait plus rien de ce qui faisait sa puissance politique de la veille. Avec le trône écroulé, s'effondrait la pairie. Avec la chute de la royauté s'affirmait la chute de la Cour tout entière.

Ce serait bien mal connaître Hugo que de l'imaginer renonçant froidement à tous les avantages qu'il s'était acquis. Avec cette puissance de se donner tout entier à une idée dans le moment où il s'y donnait, il se jeta dans la mêlée des partis. On a dit qu'il était alors halluciné par Lamartine. Peut-être bien. En tous cas, il n'était pas le seul homme de lettres de son temps grisé par l'ambition politique que permettait alors l'arrivée brusque de la Révolution. Balzac, Alexandre Dumas, Alphonse Karr, Alfred de Vigny, dix autres écrivains et non des moindres, sollicitèrent des mandats. Victor Hugo se présente dans la Seine aux élections du 23 avril 1848. Il n'est pas élu. C'est seulement le 4 juin suivant qu'il obtient 86 965 voix. Il arrive le septième sur la liste. Louis Bonaparte le suit le huitième, avec un écart de 2 000 voix environ.

Victor Hugo prit donc séance à l'Assemblée nationale. Presque tout de suite il y parla, et l'on peut dire qu'il traita à la tribune les questions les plus importantes du moment. Mais il ne faisait pas qu'exprimer dans sa magnifique langue et avec ce don du verbe qu'il avait sans égal les plus courageuses et les plus généreuses idées, il regardait aussi autour de lui, il observait ce monde nouveau dans lequel le hasard le faisait évoluer, et il tirait de cette vision maintes de ces pages rapides écrites avec ce souci de l'exactitude qu'envierait un reporter, ce don de voir et d'écouter qu'envierait un historien, cette puissance d'évocation qu'envieraient tous les artistes.

Choses vues sont remplies de ces croquetons de l'Assem-

blée : Odilon Barrot « qui monte à la tribune marche à marche et lentement, solennel avant d'être éloquent »; Thiers « essayant de passer sa petite main sur le mufle rugissant d'une révolution. Il se démène, croise ses bras, les décroise brusquement, puis porte ses mains à sa bouche, à son nez, à ses lunettes, puis hausse les épaules et finit par se saisir convulsivement, des deux mains, le derrière de la tête... »; Dufaure « dont la personne ressemble à son talent; elle est digne, simple et terne »; Changarnier qui « a l'air d'un vieil académicien, de même que Soult a l'air d'un archevêque »; Proudhon « qui parle mal et écrit bien. Quelquefois il s'irrite et écume, mais c'est de la bave froide »; Lagrange, « le don Quichotte de la Montagne »; Blanqui « dans lequel il n'y a rien du peuple et tout de la populace »; Lamartine qui dit de Jules Favre : « Je ne sais pas où ils voient un serpent dans cet homme-là. C'est un académicien de province... »

Il y en a dix de ces portraits exécutés magiquement en deux ou trois traits et qui font revivre sous nos yeux l'homme même parlant, discourant, s'agitant. Victor Hugo, à cette époque de sa vie, assiste à un défilé extraordinaire d'hommes politiques de toutes les catégories. La Révolution de 1848 a fait surgir une masse de forces vives et jeunes qui sommeillaient sous Louis-Philippe et se révèlent tout à coup. Le poète lui-même s'enfonce de plus en plus dans l'action. Il intervient en personne dans les journées de juin, et, près de la Gaîté, s'efforçe d'arrêter les émeutiers. « Je crois devoir tenter un effort, dit-il, pour faire cesser l'effusion du sang, et je m'avançai jusqu'à l'angle de la rue d'Angoulême. Comme j'allais dépasser la petite tourelle qui est tout près, une fusillade m'assaillit. La tourelle fut criblée de balles derrière moi. Elle était couverte d'affiches de théâtres déchiquetées par la mousqueterie. J'en ai détaché un chiffon de papier comme souvenir (1). »

(1) *Choses vues.*

A la fin de juillet, il fondait l'*Evénement* qui, dans sa pensée, devait être avant tout une arme politique, mais où, pour la première fois, il mettait en relief la nécessité du journalisme d'information : « Nous donnerons la place la plus visible à l'événement de la journée, quel qu'il soit, disait l'annonce... Notre idée est bien simple, et, cependant, elle n'est encore venue à personne : nous rangeons les faits, non selon l'importance, mais selon l'espèce. Nous mettons en relief l'incident significatif des vingt-quatre heures. »



Dessin de Victor Hugo.

Dans cette feuille rédigée par Meurice, Vacquerie, Gozlan, Gautier, Alphonse Karr, Gérard de Nerval, etc..., le poète n'affichait pas encore des pensées républicaines, mais, peu à peu, le courant l'entraînait de plus en plus vers la gauche. Bientôt se posa la question du président de la République. L'*Evénement*, après avoir oscillé pendant quelques semaines, après avoir discuté avec âpreté les principaux articles de la Constitution, était plutôt favorable à la candidature de Louis Bonaparte. Celui-ci fut élu le 10 décembre.

L'entrée sur la scène politique de ce nouveau personnage avive aussitôt la curiosité de chacun. Tout le

monde veut avoir vu de près cet homme assez énigmatique qui, à la faveur du nom énorme qu'il porte, vient de surgir, soudain, en pleine lumière.

Louis Bonaparte semble, du reste, désireux d'accueillir auprès de lui toutes les notoriétés du pays. Il fait un accueil excellent à Victor Hugo qui conte ainsi dans *Choses vues* un dîner offert à l'Élysée :

« Sept heures et demie sonnaient, dit Victor Hugo, quand j'y arrivai... La porte de l'Élysée était fermée à un battant. deux factionnaires de la ligne la gardaient; la cour était à peine éclairée, un maçon la traversait dans ses habits de travail, portant une échelle sur son dos; presque toutes les vitres des fenêtres des communs à droite étaient brisées et raccommodées avec du papier.

« J'entrai par la porte du perron. Trois hommes de service en habit noir m'y reçurent; l'un m'ouvrit les portes, l'autre me débarrassa de mon manteau, le troisième me dit :

— Monsieur, au premier!

« Je montai par l'escalier d'honneur. Il y avait un tapis et des fleurs, mais je ne sais quoi de froid et de dérangé qui sentait l'emménagement.

« Au premier, un huissier me dit :

— Monsieur vient pour le dîner?

— Oui, dis-je, est-ce qu'on est à table?

— Oui, monsieur.

— En ce cas, je m'en vais.

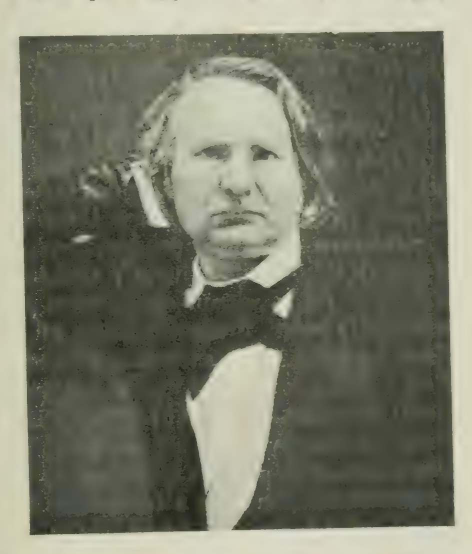
« L'huissier se récria :

— Mais, monsieur, presque tout le monde est arrivé qu'on était déjà à table, entrez. On compte sur monsieur... »

Victor Hugo pénétra donc à travers les salons. Le prince se leva, dès qu'il l'aperçut, lui serra la main et lui parla de façon charmante, comme il savait le faire quand il voulait s'attirer les sympathies de quelqu'un. Le poète s'installa rapidement à sa place, car on était déjà au second service. Le dîner était médiocre, paraît-il, « le service en

porcelaine blanche commune, l'argenterie bourgeoise, usée et grossière ». Mais Victor Hugo était surtout empressé à noter autour de lui ce qu'il croyait lire sur les visages. Une soumission plus que respectueuse, déjà de la plus extrême déférence à l'égard du maître du logis. Tous appelait le président de la République *Monseigneur* ou *Votre Altesse* : « Moi qui l'appelais *prince*, dit Hugo, j'avais l'air d'un démagogue. »

Après le dîner, il y eut concert par les musiciens de l'Opéra. Puis on forma des groupes où se discutaient les graves questions politiques et sociales du jour.



Portrait de Victor Hugo en 1852, par Ch. Hugo.

De plus en plus flatteur et câlin, le prince-président s'approcha encore de Victor Hugo, lui demanda des nouvelles de sa femme, lui parla de la liberté de la presse, des souvenirs de l'Empire, de la Malmaison qu'il avait visitée récemment et où il avait eu le bonheur de retrouver intactes les chambres et les meubles qu'il connaissait si bien, jusqu'à un petit fauteuil qu'il avait étant enfant.

« Voilà, prince! lui répondit Hugo. Les trônes tombent, les fauteuils restent. »

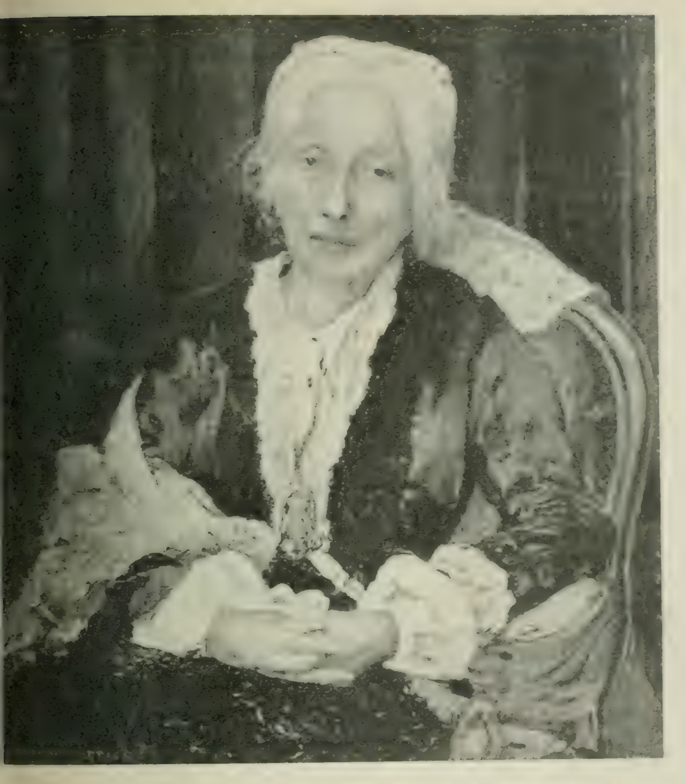
Cependant d'autres personnes arrivèrent se mêler à la conversation. Le poète note que « le président dans son

salon avait l'air timide et point chez lui. Il allait et venai d'un groupe à l'autre plutôt comme un étranger embarrassé que comme le maître de la maison. Du reste ajoute Hugo, il parle à propos et quelquefois avec esprit ». Somme toute, l'impression que retirait l'auteur de *Hernani* de cette soirée n'était pas défavorable au président, bien que le futur Napoléon III ne lui fit pas l'effet d'être assez moderne. Il va presque jusqu'à le comparer aux émigrés qui ignoraient tout de la nation, n'avaient rien oublié ni rien appris.

Ce sentiment d'ignorance que donnait le prince à première vue n'était pourtant, on l'a su depuis, qu'un calcul profond, car l'histoire nous a appris que nul homme ne fut mieux que lui au courant des êtres et des événements de son temps. Mais, comme les autres, Victor Hugo paraît s'être laissé prendre à cette petite rouerie de Louis Bonaparte, qui allait jusqu'à paraître ignorer le Paris d'alors et ne savait où situer cette place des Vosges où habitait le poète. Bientôt, la lutte allait éclater entre ces deux hommes. Elle se traîna longtemps. Pendant plus d'un an, Victor Hugo douta des intentions réelles de Louis Bonaparte. Il fallut le coup d'État pour réveiller le poète de son rêve. On sait comment s'organisa le Deux-Décembre et de quelle façon implacable « cette opération de police un peu rude » frappa les républicains. Victor Hugo fut un des premiers visés. Il essaya de faire entendre son cri d'indignation aux côtés de Jules Favre, de Michel (de Bourges), de Carnot, de Schœlcher, de Pierre Lefranc, de Baudin et de Noël Parfait.

On se réunit rue Blanche, dans une maison sûre, chez le baron Coppens. Là on délibéra.

Victor Hugo était pour les partis extrêmes et parlait de faire battre le rappel tout de suite dans les rues pour ameuter le peuple. Mais Michel (de Bourges) qui avait, plus que le poète, l'habitude des mouvements révolutionnaires, démontra que ce serait agir très imprudemment : le peuple n'avait encore rien compris, il ne savait pas le coup d'État. Cela, il fallait le lui apprendre. Ensuite



Juliette Drouet, par Bastien-Lepage. (Cliché Champmartin.)

il se soulèverait tout seul. On convint donc de se répandre dans les divers quartiers de Paris, de lancer des affiches, de provoquer l'agitation en détail avant de la provoquer en masse.

Victor Hugo se rendit au Château-d'Eau. A ce moment, la foule l'entraina : « Quelques jeunes gens, dit-il, crièrent : « Vive Victor Hugo ! » Un d'eux me demanda : « Citoyen Victor Hugo, que faut-il faire ? » Je répondis :

« Déchirez les affiches factieuses du coup d'État et criez : Vive la Constitution !

— Et si l'on tire sur nous? me dit un jeune ouvrier.

— Vous courrez aux armes.

— Bravo! cria la foule (1). »

Hélas! A peine avaient-ils fait quelques pas sur le boulevard, ils étaient entourés d'une foule de mouchards, tandis que plusieurs pièces de canon débouchaient au grand trot par la rue de Bondy derrière le Château-d'Eau.

Bien que les manifestants républicains grossissent autour d'eux, Victor Hugo avoue qu'il hésita à assumer la responsabilité d'un massacre. D'autre part, les mouchards se faisaient plus compacts et plus pressants. Il n'eut que le temps de sauter dans un fiacre qui l'emporta au triple galop dans sa retraite de la rue Blanche.

Cependant la tactique des représentants ne semblait pas leur réussir beaucoup. En vain parcouraient-ils les différents quartiers de Paris, faisaient-ils des réunions, des proclamations, décrétaient-ils Louis Bonaparte hors la loi, l'Empire ne continuait pas moins à s'organiser.

Victor Hugo, dans l'*Histoire d'un crime*, a rapporté tout au long le récit d'une de ces réunions populaires dans lesquelles il fit l'office de président et où les avis contraires se multipliaient, chacun étant animé d'une extrême bonne volonté et tous ne parvenant pas en bloc à s'accorder sur une résolution commune. A la suite de ces réunions, il lui était impossible de rentrer chez lui. Il fallait, pour dépister la police, changer d'asile chaque nuit ou presque.

Il a raconté ainsi comment il avait passé une de ses dernières nuits chez M. de la Roëllerie qui lui avait offert l'hospitalité. Le lendemain, au petit jour, il quittait cette demeure, rentrait chez lui et trouvait sa femme dans une agitation indescriptible. On était venu pendant la nuit pour arrêter Victor Hugo. Celui-ci, dans la crainte d'un piège tendu par ceux qui pouvaient être restés en

(1) *Histoire d'un crime.*

faction devant sa maison, se résigna à s'éloigner. Il erra encore dans Paris, de-ci de-là, cherchant des représentants assez dévoués pour organiser la résistance au coup d'État, mais il semble bien que, dans ces conjonctures, ce ne furent pas les chefs, ce furent les troupes qui firent défaut.

Cependant Victor Hugo dut songer, un peu tard, à sa sécurité personnelle : sa tête venait d'être mise à prix, et Morny avait dit à Maupas : « Si vous prenez Victor Hugo, faites-en ce que vous voudrez. » Mais où aller? où fuir? Ce fut alors que le poète fut sauvé par l'intervention de Juliette Drouet qui ne le perdait pas de vue dans ces journées tragiques et trouva dans son amour la force nécessaire pour sauver son ami.

« Au péril de sa vie, raconte Mme Richard Lesclide (1), la vaillante femme alla frapper à toutes les portes où elle pensait qu'on pourrait cacher le poète en danger.

« Tout un jour, elle erra en fiacre à travers la ville dont les ruisseaux charriaient encore le sang des victimes du Deux-Décembre.

« On frappa à vingt portes dans cette journée atroce. Aucune ne voulait s'ouvrir devant celui dont la tête était mise à prix. Enfin Mme Drouet, dans une inspiration, songea tout à coup au marquis de Montferrier, parent du poète. »

M. Gustave Rivet, dans son livre *Victor Hugo chez lui* (2) a conté cette entrevue émouvante :

« Mme Drouet, laissant Victor Hugo dans la voiture, se fit annoncer chez la marquise.

« Sans rien laisser paraître de sa fatigue, de ses angoisses, elle entre, le sourire aux lèvres, et cause de choses banales. Le nom de Victor Hugo, prononcé incidemment, laisse la marquise indifférente. Dévorée d'inquiétude et la mort dans le cœur, Mme Drouet allait prendre congé, quand le marquis entra :

---

(1) *Victor Hugo intime*. Juven, éditeur.
(2) A. Colin, éditeur.

« Ah! madame, rassurez-moi! Il court tant de bruits contradictoires! On m'a dit que Victor Hugo s'était embarqué à Calais. Est-ce vrai?

— En effet, marquis, il est sauvé!

— Ah! quel bonheur! On m'avait dit, d'un autre côté, qu'il était assassiné.

« Pendant que la marquise donnait un ordre, Mme Drouet fait un signe au marquis; il s'approche, et, rapidement, à voix basse, elle lui dit :

— Eh bien, non, il n'est pas parti, il est à Paris!

— Ah! le malheureux! Est-il au moins en sûreté? Où est-il?

— En bas, dans un fiacre.

— S. n. d. D.! cria le marquis, et vous ne le disiez pas! »

Victor Hugo était sauvé. Il demeura cinq jours caché chez le marquis de Montferrier, qui, pendant ce temps, put se procurer un passeport. Le 12 décembre au soir, il accompagna lui-même à la gare Victor Hugo déguisé de son mieux. Quelques heures plus tard, celui-ci était en Belgique.

Lorsque Mme Victor Hugo apprit l'héroïque conduite de Mme Drouet dans cette circonstance, elle n'hésita plus : elle alla au-devant d'elle et lui serra la main. A partir de ce jour, le foyer familial était ouvert à l'ancienne Juliette Gauvain.

VI

L'Exil

La Belgique n'était pas un lieu de refuge très sûr pour les exilés du Deux-Décembre. Ce n'est qu'en tremblant que ce petit pays accueillait les réfugiés politiques. Encore ne les gardait-il pas tous. Victor Hugo devait, cependant, y faire un assez long séjour.

Arrivé à Bruxelles le 14 décembre 1851, il était descendu d'abord dans un petit hôtel de la rue d'Assaut, mais, bientôt, le romantique impénitent qu'il était fut attiré par le merveilleux décor de la Grand'Place et il résolut de s'y établir. Il loua dans la maison portant le nº 27 un petit appartement :

« Le rez-de-chaussée de cette maison, a raconté plus tard un témoin dans *le Figaro* (1), était occupé par une dame Sébert qui y tenait un double commerce de tabacs et de parapluies. Victor Hugo occupait le premier étage composé de deux chambres qui n'avaient de remarquable que la hauteur absolument extraordinaire des plafonds. On aurait pu y établir un tir à l'arc ou à la perche. »

Cette maison ne tarda pas à être le lieu de rendez-vous de tous les Français de passage en Belgique, si bien que la propriétaire du poète apprit la qualité de celui qui logeait sous son toit. « Elle en conçut, dit le même témoin, une admiration qui se traduisit d'une façon assez singulière. Comme, dans sa pensée, le proscrit malheureux avait une importance plus appréciable que l'écri-

(1) *Figaro* du 27 mai 1885. Article signé Peckès.

vain, c'est au proscrit surtout qu'elle voulait faire honneur. On lui avait dit que Hugo était venu en Belgique parce qu'on avait tué la République en France. Elle s'habilla de noir comme une veuve, portant ainsi le deuil de la République, et elle le porta jusqu'après Sedan. Lorsqu'elle apprit à Bruxelles la chute de l'Empire, elle se fit faire une toilette rose... »

Victor Hugo condamnait souvent sa porte pour travailler en liberté, et il fallait voir alors de quel air Mme Sébert accueillait les visiteurs :

« Vous n'êtes pas capable pour pouvoir entrer, disait-elle, M. Hugo il est en train de composer! »

Cependant cette maison était largement ouverte à tous les passants.

M. Camille Pelletan, dans *Victor Hugo homme politique* (1), conte que souvent le général Lamoricière venait quand le poète était à la besogne : « Il s'asseyait, bourrait silencieusement sa pipe, et fumait en regardant le poète travailler; mais c'était pour attendre le moment où il pourrait demander la lecture de quelqu'une des belles pages qui s'accumulaient sur la table. Le héros des guerres d'Afrique ne décolérait pas depuis le 2 décembre. C'était son soulagement favori d'entendre quelque fragment des œuvres terribles qui se préparaient. »

Ces œuvres, Victor Hugo les écrivait dans toute la fièvre du travail, seul à Bruxelles, sa femme étant restée à Paris avec leur fille, ses deux fils, Charles et François-Victor à la Conciergerie en train de purger une condamnation pour délit de presse politique. L'indignation, la haine, la révolte qui bouillonnaient en lui le poussaient d'une force irrésistible : en quelques mois, *Napoléon le Petit* et la plus grande partie de l'*Histoire d'un crime* étaient écrits. En ces pages fiévreuses, ardentes comme le plus admirable des pamphlets, éloquentes comme le plus beau des discours, effroyables de dureté comme la plus venimeuse des philippiques, Hugo clouait au pilori

(1) *Op. cit.*

l'homme du coup d'État. Ce fut son premier acte d'opposition à l'Empire. Ce ne devait pas être le dernier.

Au moment même où Victor Hugo écrivait le mot fin au bas de son manuscrit *Napoléon le Petit*, l'Empire se vengeait déjà atrocement en faisant vendre à l'encan le mobilier du poète.

Ce fut une triste journée qui affligea tous les assistants et brisa le cœur des deux femmes, l'épouse et la fille, demeurées à Paris et qui purent contempler cet horrible spectacle. Quelque temps avant le coup d'État, Victor Hugo avait déménagé de la Place Royale et était allé habiter 37, rue de la Tour-d'Auvergne, « dans une vaste, calme et solitaire maison, dit Théophile Gautier (1), propice à la rêverie et au travail, et des fenêtres de laquelle on apercevait Paris en panorama... On traversait une cour déserte, l'on montait, et, au premier, l'on trouvait le logis hospitalier du poète, modeste demeure pour un si grand nom, et où les étrangers, venus de loin pour le saluer, s'étonnaient de ne trouver ni portiques, ni colonnes de marbre ».

Tous les objets d'art encombrant cette jolie demeure, tous les livres, tous les tableaux, tous les souvenirs furent mis à l'encan et dispersés. Les amateurs se firent nombreux, les enchères chaudement disputées. Edmond Biré raconte dans son *Victor Hugo après 1852* (2) que la dispute fut très vive autour d'un livre inestimable, « un Ronsard in-folio », dans sa première reliure en vélin, dont Sainte-Beuve, en 1828, avait fait hommage au chef de la pléiade romantique, avec cette dédicace :

Au plus grand inventeur lyrique que la poésie française ait eu depuis Ronsard, le très humble commentateur de Ronsard.

S.-B.

« Sur cet exemplaire à grandes marges, Alfred de

(1) *Histoire du romantisme.*
(2) Perrin, éditeur, p. 29.

Vigny, Fontaney, Sainte-Beuve, Ulric Guttinguer, Alexandre Dumas, Mme Tastu, d'autres encore, avaient inscrit pieusement quelque strophe, quelque marque de souvenir... »

Victor Hugo répondit à cet acte de l'Empire en publiant *Napoléon le Petit*. L'effet fut immense et immédiat. On s'arracha l'ouvrage et on expulsa l'auteur de Belgique, du même coup. Le 1er août 1852, expulsé du territoire belge par la loi Faider, le poète s'embarqua à Anvers pour l'Angleterre. Il vit quelques jours Londres énorme, effrayante, fut épouvanté par cette vision et alla chercher refuge dans l'île de Jersey.

Jersey est un endroit délicieux où s'étaient déjà installés un grand nombre de proscrits, et non des moins militants. Cette petite colonie française et républicaine accueillit à bras ouverts le grand poète, et bientôt Marine-Terrace, située près de Saint-Hélier, se trouva tout naturellement être le lieu de refuge de la plupart.

Marine-Terrace était un logis assez banal, une grande et lourde maison à angles droits qui, dit quelque part Victor Hugo, avait la forme d'un tombeau. Deux étages, une basse-cour, une serre, mais aussi une charmante terrasse d'où l'on avait la vue la plus admirable sur la mer. Somme toute, un séjour morne dans un superbe décor de verdure riante et de soleil.

Malgré la législation très libérale de l'île, les proscrits étaient surveillés de très près. Charles Hugo a raconté que l'on fouillait et faisait déshabiller les voyageurs et les voyageuses, qu'on interceptait le moindre papier. En outre, l'île était infestée de mouchards qui n'attendaient que la détresse de quelque malheureux pour l'attirer dans un piège et s'emparer de lui.

L'Angleterre avait, elle aussi, été fort libérale au début, mais dès que, à la suite des affaires d'Orient, elle sentit la nécessité de se rapprocher de la France, elle commença de flatter le gouvernement impérial en devenant rigoriste pour les proscrits. Victor Hugo était, bien entendu, l'un des premiers visés. Aussi le séjour de trois

ans que l'auteur de *Napoléon le Petit* fit à Jersey fut-il des plus moroses. Sans doute, il était entouré de sa femme, de ses enfants, de ses amis intimes dont Vacquerie, de Mme Drouet qui l'avait suivi en exil dès le premier jour; mais ses gestes étaient surveillés, ses paroles



Château. Dessin de Victor Hugo. (Musée Victor-Hugo.)

épiées, ses actes soumis à la plus formaliste des censures.

Ce fut là, cependant, qu'il écrivit les admirables vers des *Châtiments*, pamphlet terrible contre l'Empire, qui fut lancé en Europe à la fin d'octobre 1853 et y causa un retentissement formidable. Saisi en France, le livre était néanmoins vendu sous mille forme ingénieuses, circulant sous le manteau, trouvant des acheteurs à prix d'or.

Aussi bien le petit cercle hugolâtre de Jersey se distrayait des préoccupations politiques comme il pouvait.

C'est ainsi que pendant le séjour de Victor Hugo dans l'île eurent lieu les fameuses séances spirites qui, dit-on, impressionnèrent si profondément le poète.

Le promoteur de ces manifestations spirites fut Mme de Girardin, arrivée à Jersey au commencement de septembre 1853. Un jour, elle parla de tables tournantes, de magie, d'évocation. Quelqu'un plaisanta. La belle Delphine, qui était devenue une adepte convaincue des sciences occultes, riposta. Bref, on décida de faire le soir même quelques expériences.

On commença d'abord avec une petite table carrée. Mais la forme de celle-ci n'était pas, paraît-il, favorable au fluide, et l'on abandonna bientôt ce guéridon pour un autre de forme ronde acheté dans un magasin de jouets d'enfants. Nouvel insuccès. Enfin, à quelques jours de là, le petit meuble s'anima. Ce furent d'abord de brèves questions posées par les assistants, auxquelles la table donna des réponses non moins brèves. Enfin, un soir, le meuble s'impatienta, s'agita, et, à la question insidieuse posée par Vacquerie : « Qui es-tu ? » répondit tout à coup : « Léopoldine. » C'était le nom de la fille chérie que Victor Hugo avait perdue. Chacun s'émut.

A partir de ce jour, il vint à Jersey des esprits de tous les temps, de tous les pays, de toutes les races. Successivement les êtres les plus divers accoururent comme au coup de baguette magique d'une fée et ne dédaignèrent point d'entrer en relations suivies avec Victor Hugo et les assistants. Des procès-verbaux très exacts de ces soirées ont été rédigés par l'un des témoins et constituent la plus curieuse et la plus imprévue des littératures. Longtemps ils ont été tenus secrets. M. Jules Bois, qui a eu l'occasion de les consulter, en a longuement parlé dans son ouvrage *Le Miracle moderne* (1) et les a commentés. Ils sont extrêmement intéressants au point de vue des sciences psychiques, car ils sont la preuve évidente d'une transmission inconsciente de la pensée d'un des

(1) Ollendorff, éditeur. 1 vol., 1907.

sistants par l'intermédiaire d'un médium. L'assistant, est et ce ne peut être que Victor Hugo : on en a la conction en parcourant cette littérature de l'Au-delà qui, ır sa forme et par son fond, est si visiblement de la ɔésie hugolienne. Et quant au médium, d'après M. Jules ɔis, c'était principalement Charles Hugo. Parfois Vacıerie, Mme Hugo, Paul Meurice ou le général Le Flô asseyaient à la table, mais Charles Hugo était celui qui ɛrvait le plus souvent d'intermédiaire entre le guéridon les assistants.

« Les poètes morts, dit M. Jules Bois, demandaient à re interrogés en vers par les poètes vivants. Hugo se ɔnna la peine, comme Vacquerie, de rédiger en vers les ıestions qu'il voulait poser à ces étranges partenaires. ətte confrontation est émouvante. Parfois la pensée qui ent de la table dépasse ou semble dépasser la puissance ərébrale des interrogateurs. Particulièrement, lorsque əntité manifestée signe : « L'Ombre du sépulcre ». Celle-ci, est souvent de l'Hugo encore, mais alors de l'Hugo conəntré, porté à la neuvième puissance, un peu aussi de Hugo *futur*; car le poète, dans la seconde partie des *ontemplations*, écrite dix ans après la première, profita e ces leçons. »

Un jour la table annonce Molière.

Victor Hugo pose aussitôt la question suivante à l'auəur du *Misanthrope* :

Les rois et vous là-haut, changez-vous d'enveloppe?
Louis XIV au ciel n'est-il pas ton valet?
François Ier est-il le fou de Triboulet,
Et Crésus le laquais d'Esope?

Molière garde le silence. Mais l'Ombre du sépulcre épond aussitôt avec une certaine âpreté :

Le ciel ne punit pas par de telles grimaces
Et ne travestit pas en fou François premier.
L'Enfer n'est pas un bal de grotesques paillasses,
Dont le noir châtiment serait le costumier.

Le poète des *Orientales* ne se tient pas pour satisfai[t]. Il récidive, il insiste auprès du poète de *Tartuffe* :

Toi qui du vieux Shakespeare as ramassé le ceste,
Toi qui près d'Othello sculptas le sombre Alceste,
Astre qui resplendis sur un double horizon,
Poète au Louvre, archange au ciel, ô grand Molière !
Ta visite splendide honore ma maison.

Me tendras-tu là-haut ta main hospitalière ?
Que la fosse pour moi s'ouvre dans le gazon,
Je vois sans peur la tombe aux arbres éternelles,
Car je sais que le corps y trouve une prison,
Mais que l'âme y trouve des ailes !

L'Ombre du sépulcre répond encore :

Esprit qui veux savoir le secret des ténèbres
Et qui, tenant en main le terrestre flambeau,
Viens, fugitif, à tâtons, dans nos aubes funèbres,
Crocheter l'immense tombeau !

Rentre dans ton silence, et souffle tes chandelles !
Rentre dans cette nuit dont quelquefois tu sors ;
L'œil vivant ne lit pas les choses éternelles
Par-dessus l'épaule des morts !

Ces vers superbes, arrachés en quelque sorte aux puissances occultes, et qui, pour nous, sont du pur Victo[r] Hugo devenu médium inconscient, firent une impression profonde sur le poète. Ces séances de tables tournantes exaltaient son esprit, le purifiaient, lui donnaient le goût des choses de l'Au-delà, des préoccupations religieuses, agissaient sur son âme à la manière d'un idéal entrevu dans les profondeurs du ciel. Certains critiques ont cru noter que l'évolution qui s'accomplit en lui vers l'idéalisme datait à peu près de cette époque. Sans être aussi affirmatif, on peut tenir pour certain que ces séances impressionnaient au plus haut point tous ceux qui y assistaient. Elles sont, du reste, demeurées typiques dans l'histoire des sciences occultes.



La maison de Victor Hugo à Guernesey, par Eugène Bourgeois. (Musée Victor-Hugo.)

* * *

Nous avons dit que le cabinet anglais cherchait par tous les moyens à faire naître un prétexte qui lui permît d'expulser l'auteur des *Châtiments* de l'île de Jersey. Ce moyen, le hasard ne tarda point à le lui fournir. Les proscrits de Jersey publiaient un petit journal, l'*Homme* dans lequel parut, le 10 octobre 1855, une lettre extrêmement violente de Félix Pyat, pamphlet ironique contre la reine Victoria qui venait de rendre visite à Napoléon III. Le gouverneur de l'île fit aussitôt expulser Félix Pyat. Le lendemain, Victor Hugo et ses fils répondaient à cet acte d'autoritarisme en faisant coller dans Jersey une affiche très violente. La réponse ne se fit pas attendre : le 27 octobre, l'auteur de *Notre-Dame de Paris* et sa famille étaient sommés d'avoir à quitter les lieux avant six jours. Le 31 octobre, le poète et son fils François-Victor s'embarquaient pour Guernesey. Mme Hugo, son fils Charles, sa fille Adèle et Auguste Vacquerie abandonnaient l'île deux jours plus tard pour l'Angleterre d'où ils ne tardaient pas à revenir à Saint-Pierre, dans l'île de Guernesey où Victor Hugo s'était définitivement fixé.

A partir du jour où les proscrits s'installèrent sur cette nouvelle terre étrangère, il semble que la chance tourne brusquement et que leur sort si précaire quelques mois auparavant s'adoucisse tout à coup, comme par enchantement.

C'est d'abord le peuple anglais, si libéral de tendances, si accueillant à tous par politique, qui s'émeut, blâme le cabinet des actes contre les émigrés, demande à grands cris qu'on les tolère partout où ils mettent le pied sur de la terre anglaise. Désormais les tracasseries ont cessé.

C'est ensuite la fortune pécuniaire qui reparaît tout à coup dans l'existence de Hugo. Il ne faut pas oublier que le poète était à peu près ruiné le jour où il partit pour l'exil. La vente de *Napoléon le Petit* et celle des *Châtiments* vint compenser largement le produit de ses pièces qu'on ne jouait plus, de ses livres que les libraires

n'osaient plus mettre en vente. Sa silhouette littéraire grandissait encore, du reste, s'il était possible, avec sa silhouette politique. Il ne va pas tarder à devenir le grand, le seul Proscrit, celui qui tient tête à l'Empire triomphant du haut de son rocher battu par les vagues.

Le prodigieux sens d'adaptation de Victor Hugo lui a fait enfin trouver l'attitude vraie, celle qui doit frapper le public et le hausser dans l'admiration générale. Les bras croisés sur son roc, face à face avec l'homme du Deux-Décembre, c'est désormais ainsi que la légende populaire le représentera. Napoléon entasse les succès sur les succès, la gloire sur la gloire. L'Empire semble installé en France d'une façon définitive, qu'importe! Victor Hugo est là qui le regarde, patient et formidable comme le destin, attendant l'écroulement de l'Empire, la chute de son adversaire.

Ainsi Guernesey devient peu à peu le piédestal sur lequel se hausse le poète de génie. Aussi bien, à elles seules, les œuvres littéraires auxquelles il travaille justifieraient l'admiration, la dévotion du public. Les *Contemplations*, la *Légende des Siècles*, les *Misérables* vont successivement sortir de cette demeure de Hauteville-House qui, dans la pensée des républicains, est un symbole et vers laquelle ils se tournent aux heures de découragement.

Il a été bien des fois décrit, ce logis de Hauteville-House, et par bien des écrivains différents. Nous n'avons pas le loisir ici de marquer les étapes par lesquelles il passa, comment, peu à peu, le maître le transforma, l'appropria à son goût et à son originalité. Nous devons l'entrevoir au moment de toute sa splendeur, à l'époque où Victor Hugo y trône presque en souverain dans cette maison dont il a fait une chose unique, où tout est son œuvre.

Il avait mis trois ans à faire ce prodige.

M. Henry Houssaye rapportait dans le *Journal des Débats* du 15 septembre 1885 l'impression que lui avait causée cette demeure célèbre.

Il en décrivait la salle d'attente entièrement tendue de tapisserie du XVIIIe siècle et meublée de divans turcs. A l'un des angles, une cheminée monumentale de chêne. « Au centre, disait-il, s'encastrait un grand miroir convexe qui reflêchissait, comme l'objectif photographique, les personnages des tapisseries et les arbres que l'on aperçoit par la croisée. »

Dans l'entablement, la statuette d'un évêque avec cette devise :

Crosse de bois, évêque d'or.
Crosse d'or, évêque de bois.

Enfin, sur deux volutes, on lisait les noms que Victor Hugo considérait comme les plus glorieux de l'humanité : Moïse, Socrate, Christ, Colomb, Luther, Washington, Job, Isaïe, Homère, Eschyle, Lucrèce, Dante, Shakespeare, Molière.

Le jardin était séparé de la maison par une petite serre. C'était, en somme, une grande pelouse en pente où les arbustes, les arbres et les fleurs naissaient et s'entrelaçaient dans un désordre magnifique. On sait que Victor Hugo interdisait de couper fût-ce la plus modeste des plantes, et, jamais, tant que dura son séjour à Guernesey, aucune fleur ne fut coupée, aucun arbre ne fut abattu, aucune plante ne fut égratignée.

La salle à manger était lambrissée de vieux chêne, et, dans sa poutre supérieure, recouverte de carreaux de faïence de Delft. Une superbe tapisserie du XVIIIe siècle recouvrait le plafond. La cheminée énorme était également en faïence de Delft et était couronnée par une statuette de Notre-Dame-de-Bon-Secours datée de 1756. Au-dessous quatre vers :

Le peuple est petit, mais il sera grand.
Dans tes bras sacrés, ô mère féconde,
O Liberté sainte au pas conquérant,
Tu portes l'enfant qui porte le monde.

« Au haut bout de la massive table de chêne, ajoute Henry Houssaye, est placé un grand fauteuil sculpté, de

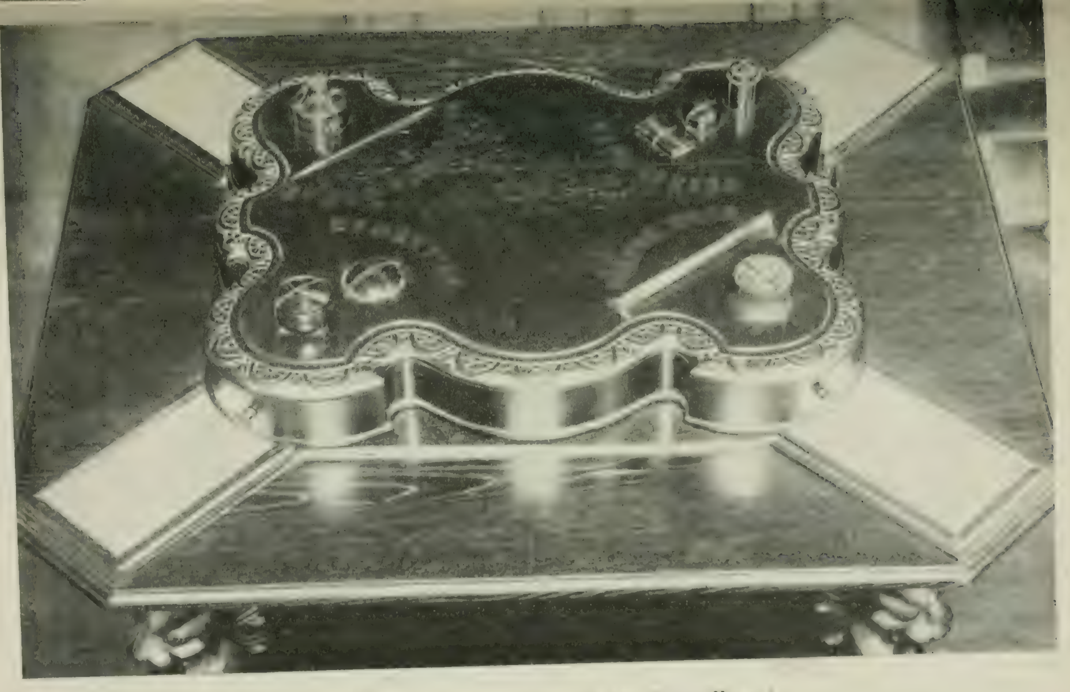


Table aux quatre encriers. (Musée Victor-Hugo.)

style gothique et byzantin, dont le dossier porte l'écusson des Hugo, avec la devise : *Ego, Hugo*. Une chaîne de fer ferme le siège. C'est la *cella patrum defunctorum*, le fauteuil des ancêtres qui assistent, invisibles, au repas de la famille. Sur le bras droit, on lit : Georges, 1834 ; sur le bras gauche : Joseph-Léopold-Sigisbert, 1828. »

La salle de billard, également située au rez-de-chaussée, n'était pas moins curieuse. Il y avait là avec de grands tableaux de famille et quelques cartes de géographie, des dessins du poète.

« Ce sont dix pages fantastiques, raconte un visiteur (1) que relèvent des tons de sépia et quelques touches d'or scintillant doucement dans les teintes sombres de la composition... Ce sont des vues d'Espagne, de Bretagne, du Rhin, de Jersey et de Guernesey. On les aura entrevus quand on saura qu'ils sont comme un reflet des magiques tableaux que la prose et les vers du poète ont déjà mis dans nos mémoires... Les cadres de ces tableaux sont de sapin, mais sur ce fond de bois blanc les fleurettes s'enlacent et s'épanouissent avec des papillons, les uns invraisemblables, les autres d'une parfaite exactitude. Victor Hugo, quand il fait un dessin, fait le cadre par la même occasion, et, quelquefois, un morceau de chêne sculpté par lui détache le cadre du mur. Il est ouvrier comme les artistes du Moyen âge. »

Le caractère de cette maison était, en effet, d'être un musée, mais un musée dont le propriétaire seul aurait conçu, inventé, exécuté les pièces les plus diverses qui le garnissaient.

Nous avons dit que la salle de billard contenait quelques dessins de Hugo. En réalité, on en trouvait accrochés dans toutes les pièces, de ces dessins fantastiques qui sont la chose la plus étonnante du monde et qui, à eux seuls, suffiraient pour assurer la gloire à celui qui les a créés. « Ce sont tantôt des caricatures étonnantes, exécutées en quatre traits de plume, tantôt des croquis jetés à

(1) *Un Passant chez Victor Hugo*. Cadart et Luquet, éditeurs, 1864.

la hâte, tantôt des évocations de rêves ou de cauchemars d'un effet surprenant. Parfois Victor Hugo s'amuse à fignoler son ouvrage, on sent qu'il l'a pris et repris ; tantôt, au contraire, il le signe tel qu'il lui est apparu d'un brusque jet de crayon, entre deux étapes, à une halte rapide, au coin d'une rue, sur une table d'auberge. Sur son genou, sur le fond d'un chapeau, il traçait en hâte quelques lignes assez semblables à une eau-forte, puis il hachait ce premier croquis d'une multitude de traits noirs ou cendrés, et, parfois, il le colorait assez grossièrement. » Maurice Clouard, dans ses *Notes sur les Dessins de Victor Hugo* (1), a dit :



Dessin de Victor Hugo.

« Ce n'était pas simple délassement pour lui; c'était surtout un *document*, un moyen plus rapide et plus exact que l'écriture, de fixer la vision qui lui traversait l'esprit : un vieux mur démantelé, une ruine de tourelle éveillaient son imagination, et, sous son crayon, prenaient aussitôt naissance un de ces châteaux forts en équilibre au sommet d'une roche, une de ces villes fantastiques aux mille clochetons; ou bien, c'était un tronc

(1) A. Colin, éditeur.

d'arbre à moitié mort, une branche bizarrement contournée, qui devenait sur le papier ou la toile une forêt d'arbres fatidiques. »

Ces dessins ont toujours fait l'admiration étonnée des artistes et des critiques qui les ont étudiés.

Nous avons tenu à donner dans ce volume-ci des échantillons variés du talent artistique de Victor Hugo. Mais les plus étonnants à notre avis ne sont peut-être pas les bourgs féodaux, les levers de lune sur la campagne ou les évocations moyen-âgeuses; ce sont les petites charges, les croquis et les caricatures qui nous font apercevoir l'esprit satirique de Victor Hugo sous un jour étonnant.

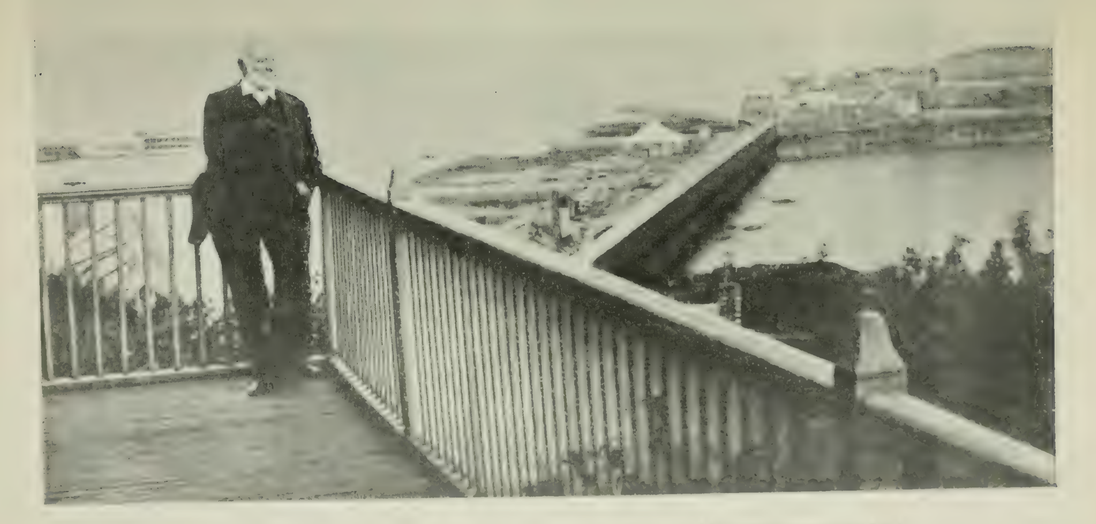
Ces charges n'étaient point, bien entendu, accrochées aux murailles de Hauteville-House. Elles étaient répandues un peu partout. Mme Paul Meurice possédait un album extraordinaire qui en était empli. Auguste Vacquerie, Philippe Burty en avaient acquis ou reçu du poète des quantités...

Revenons à la description de la maison de Guernesey. Le premier étage comportait, d'une part, les chambres de Mme Hugo, de sa fille et de ses fils, d'autre part, une vaste pièce dont on pouvait faire à volonté deux salons. Les couleurs différentes des tentures dont étaient garnis ces deux salons avaient fait appeler l'un le salon rouge et l'autre le salon bleu.

Deux grandes portes faisaient communiquer le salon rouge et le salon bleu. Elles étaient formées de superbes panneaux chinois en laque rouge représentant des scènes champêtres.

Victor Hugo montrait ainsi l'inclination qu'il a toujours eue pour l'art chinois. Rue de la Tour-d'Auvergne, l'art de l'Extrême-Orient avait déjà sa place marquée. Cette place s'agrandit encore dans la demeure de Guernesey. Gustave Larroumet, qui l'avait très finement remarqué dans son petit livre sur *la Maison de Victor Hugo* (1), note, à ce propos, que « un très grand

(1) *La Maison de Victor Hugo*. Champion, éditeur.



Victor Hugo au balcon, à Guernesey, par A. Chapu. (Musée Victor-Hugo.)

nombre de petits objets décoratifs que le poète a exécutés lui-même ou qu'il a fait exécuter fidèlement sur un dessin de sa main, — cadres de glaces, châssis de vitrage, petits sièges, lambrequins, — sont de style chinois... Bien plus, dans ces conceptions décoratives, il retrouve et applique les principes essentiels de l'art chinois, sans y penser, semble-t-il, et par une sorte d'affinité mystérieuse. » C'est ainsi que, même dans les ornements gothiques qu'il avait répandus à profusion, on pouvait discerner des rappels de motifs de l'art céleste.

Dans la pensée de Victor Hugo, le deuxième étage devait lui être entièrement réservé. Ce deuxième étage était composé d'une vaste galerie que l'on appelait la *galerie de chêne*. Malheureusement la décoration de cette galerie fut très longue : elle dura trois ans, si bien que l'auteur des *Misérables* finit par rester à l'étage supérieur, au *look-out*, où il avait fait installer son lit.

Les témoins de la vie de Victor Hugo à cette époque nous disent qu'il était levé le premier de la maison, à cinq heures et demie, hiver comme été. Il s'installait aussitôt à sa table de travail et n'en bougeait plus jusqu'à une heure. Défense expresse d'entrer, de le déranger, sous quelque prétexte que ce soit.

A une heure, le poète descendait et se mêlait désormais à la vie commune jusqu'au soir. Parfois — rarement, semble-t-il, — il remontait après le déjeuner et travaillait jusqu'à l'heure du diner, mais c'était alors pour quelque chose d'urgent, correction d'épreuve, etc., à expédier.

L'heure du déjeuner ne voyait pas seulement le poète descendre, elle voyait aussi l'arrivée de Mme Drouet. Celle-ci était installée près de Saint-Pierre, à proximité de Hauteville-House, et, chaque jour, elle venait prendre place aux côtés de son ami.

« A onze heures, conte Un Passant (1), tout le monde arrive à la fois ; rarement il se voit un retardataire. Victor Hugo est des premiers, et rien n'est plus simple ni plus

(1) *Un Passant chez Victor Hugo.*

patriarcal que ses façons d'agir. A le voir arriver vêtu tout de drap gris, coiffé d'un feutre gris, les deux mains gantées de laine, on le prendrait pour un fermier venant siéger au repas de la ferme, n'étaient la grâce de son salut et les délicates attentions de sa parole. »

« Une fois à table, on ne saurait s'acquitter plus consciencieusement des devoirs du maître de maison. C'est lui qui fait les parts et les distribue à chaque convive, observant avec la dernière rigueur l'ordre de la plus stricte étiquette ; l'étranger se trouve être le premier. »

Mme Drouet, parmi tous les familiers qui rivalisaient d'attention envers le Maître, s'était imposé la plus fastidieuse des tâches : c'était elle qui recopiait les manuscrits. Ce ne fut pas une mince besogne lorsqu'il s'agit des liasses volumineuses des *Misérables*, dont le texte, écrit de la main de Hugo, était absolument illisible. Il est vrai qu'elle avait, en quelque façon, collaboré un peu à l'ouvrage, puisqu'elle avait donné à l'auteur tous les renseignements relatifs au couvent du Petit Picpus où elle avait été élevée.

La famille de Victor Hugo, outre Mme Drouet, se complétait par une servante qui avait tenu à suivre ses maîtres dans l'exil. C'était une Bretonne, du nom de Marianne, rigide, sévère, et impitoyablement catholique. Sa toute-puissance résidait dans la confiance de son maître. « Il ne peut pas toujours donner ce qu'il voudrait, dit encore Un Passant, fût-ce un morceau de sucre à son chien, si Marianne s'y oppose ; car il faudrait lutter, et Victor Hugo ne se sent pas toujours de force. »

Cependant, parfois, il agissait avec elle résolument : ainsi Marianne, étant très pieuse, était désolée de se trouver à Guernesey en pays protestant et elle passait ses journées à vouloir catéchiser une autre servante de la maison. Alors Victor Hugo devait descendre à la cuisine, appelé par la malheureuse, apeurée, et faire la leçon à Marianne. Il s'asseyait sur une chaise de paille, et, durant une grande heure, entretenait sa servante d'Évangile, de pardon, d'amour du prochain. Puis il sortait,

satisfait, mais, quelques jours plus tard, la même petite scène recommençait. Le maître de la maison était infiniment bon, mais Mme Hugo ne l'était pas moins que lui. Quelle admirable figure, celle de cette femme qui, volontairement, s'était rejetée dans l'ombre pour faire place à l'étrangère assise à sa place au foyer familial ! Ne cherchant jamais à briller, toujours disposée à se rejeter au second plan, nature douce et modeste, elle semblait se désintéresser de tout, sauf de la gloire de son mari. On sait que ce fut elle que Victor Hugo chargea d'écrire le livre intitulé *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. Depuis bien longtemps déjà elle s'y était mise. Vingt fois l'ouvrage fut abandonné, vingt fois il fut repris. Enfin il put paraître en 1863 sans nom d'auteur. Le poète y avait-il effectivement collaboré? Sans doute, on peut relever sa manière littéraire en plus d'une page, mais tant d'erreurs se sont glissées dans le texte, il est empli de tant d'omissions que l'on ne peut concevoir qu'il ait été dicté par le Maître lui-même, comme d'aucuns l'ont prétendu. La vérité, c'est probablement que Mme Hugo l'écrivit tout entier, puis que son mari en revit les épreuves, n'eut pas le loisir de le corriger, se contentant parfois d'y mettre sa griffe comme signature.

A Guernesey, Mme Hugo faisait dans l'île l'office d'ange gardien. « Sa main, dit M. Toulzanne (1), secourait toutes les misères. En la perdant, les pauvres de ce pays ont perdu une bienfaitrice inépuisable ; les enfants malheureux, une véritable mère. »



Telle était la vie menée à Guernesey par les hôtes de Hauteville-House, vie simple, consacrée presque tout entière au travail, où Victor Hugo se délassait de la création littéraire par la confection de quelque dessin, de quelque panneau de bois sculpté ou de quelque meuble.

(1) *Une Semaine à Guernesey*. Dentu, éditeur.



Victor Hugo et sa famille, par A. Chapu. (Musée Victor-Hugo.)

Cependant, le 16 août 1859, sa situation, s'il l'eût voulu eût pu se modifier du tout au tout. Ce jour-là, en effet fut proclamé « l'Amnistie pleine et entière accordée à tous les individus qui ont été condamnés pour crimes ou délits politiques ou qui ont été l'objet de mesures de sûreté générale ». Il n'eût tenu qu'au poète de rentrer à Paris. Il se contenta de répondre à cette mesure par la déclaration suivante :

« Personne n'attendra de moi que j'accorde, en ce qui me concerne, un moment d'attention à la chose appelée amnistie.

« Dans la situation où est la France, protestation absolue, inflexible, éternelle, voilà pour moi le devoir.

« Fidèle à l'engagement que j'ai pris vis-à-vis de ma conscience, je partagerai jusqu'au bout l'exil de la liberté. Quand la liberté rentrera, je rentrerai ! » Il se fermait ainsi définitivement les portes de la France jusqu'à la chute de l'Empire.

Quelques jours plus tard, du reste, lui aussi lançait sa proclamation, et cette proclamation était la *Légende des Siècles*.

Le poète était déjà bien haut alors sur l'horizon littéraire du moment, et il ne semblait pas possible qu'il pût grandir encore. C'est, cependant, ce qui se produisit. Venue après l'admirable pamphlet des *Châtiments*, la *Légende des Siècles* fit la preuve des ressources infinies du verbe que possédait Victor Hugo et elle eut, on peut l'affirmer, un succès européen.

Mais si grand soit-il, ce triomphe n'était rien, cependant, à côté de celui qui attendait, trois années plus tard, la publication des *Misérables*.

C'était là l'épopée en prose que Victor Hugo avait voulu écrire après avoir composé l'épopée en vers : « Dante a fait un enfer avec de la poésie, disait-il à Charles Edmond, moi, j'ai essayé d'en faire un avec de la réalité. »

Il y avait longtemps que Victor Hugo travaillait aux *Misérables*. Il en avait même achevé entièrement le manus-

rit primitif avant son départ de France. Ce manuscrit rimitif offrait cette particularité curieuse de ne pas omprendre les hors-d'œuvre qu'on s'accorde à reconaître comme surchargeant inutilement l'ensemble : tels épisode du Petit-Picpus, celui de la bataille de Waterloo, es égouts de Paris, etc... Toute cette portion, aux dires e M. Gustave Simon qui nous a communiqué ce curieux enseignement, a été ajoutée pendant les premières nnées de l'exil.

L'ouvrage se trouva définitivement composé et écrit u début de l'année 1861. A ce moment, Hugo, désormais ibre de circuler sur le continent, avait quitté Hauteville-Iouse pour Bruxelles. Ce fut là qu'il acheva son œuvre. Restait à trouver l'éditeur, chose difficile, car Hugo voulait n lancement énorme et exigeait une somme d'argent onsidérable.

Or, juste au moment où le poète cherchait cette chose arissime qu'est un bon éditeur, vivait à Bruxelles un eune libraire plein d'ambition et rempli d'une fougueuse admiration pour le poète romantique et républicain. Ce libraire avait nom Lacroix.

En 1857, Lacroix, qui venait de conquérir le grade de docteur en droit, tout fier de son diplôme, avait envoyé à Victor Hugo un mémoire sur *Shakespeare et le Theâtre français*. Par retour du courrier, il avait reçu du poète l'habituelle lettre dithyrambique : « Nous avons une religion intellectuelle commune. Vous avez la généreuse ambition d'être un des porte-flambeaux du progrès... Prenez donc rang, monsieur, en tête de la phalange des esprits en marche... »

Enivrement de Lacroix au reçu de cette lettre. Le poète lui avait écrit, le poète avait lu son livre, le poète l'avait admiré. Hélas! quelques années plus tard, il dut déchanter lorsque, dans la bibliothèque de Hugo, il découvrit son livre... non coupé (1)!

(1) Anecdote rapportée par M. Adolphe Brisson dans son livre *L'Envers de la Gloire*. Flammarion, éditeur.

Mais, en 1857, il était toujours très enthousiaste, encore en 1861, lorsque Hugo cherchait un éditeur.

Un éditeur? Parbleu! Lacroix n'était-il pas là? partit pour Guernesey, il vit son idole et il s'entenc tout de suite avec elle. Les termes du traité fure aussitôt arrêtés.

« Il ne restait aux deux parties contractantes, racon M. Adolphe Brisson (1) qu'à déposer leurs seings au b de l'acte. Avant de signer, Lacroix fut pris d'un étran scrupule. Il discernait sur un coin du bureau u énorme tas de feuillets noircis. C'était la copie des deu premiers volumes des *Misérables*. Il eût voulu les sou lever, les manier, y glisser un coup d'œil rapide. confessa timidement cette envie.

« Ne pourrai-je examiner... un peu... le manuscrit? »

« La main d'Hugo, sa main de burgrave s'abattit sur le cahiers. Et, d'un ton qui n'était pas exempt de sécheresse

« Non. C'est impossible! »

« Il ajouta :

« Souffrez que ce soit-là du papier blanc... J'y ai mi mon nom... Cela suffit! »

« Lacroix frémit : il venait d'offenser le dieu!... »

Particularité curieuse : Victor Hugo, dans son traité avait exigé que les 125 000 francs qui devaient lui êtr remis au dépôt du manuscrit *le seraient en or anglais*. I fallut que Lacroix se procurât une immense gibecièr de cuir afin de transporter cette somme. Le voyage fut du reste, des plus pittoresques. Parti de Bruxelles au mois de décembre 1861, le libraire alla en chemin de fer jusqu'à Rennes. Il dut ensuite prendre la patache pour gagner le port de Saint-Malo. « Il tremblait, dit A. Brisson, que son trésor ne lui fût dérobé; il n'osait s'endormir; il grelottait dans le coupé de la diligence et tâtait sournoisement sa sacoche pour s'assurer qu'elle était toujours en bonne place. Quand il atteignit Saint-Malo, le remorqueur qui desservait les îles de la Manche venait

(1) *Op. cit.*



Salle des panneaux peints par Victor Hugo. (Musée Victor-Hugo.)

de partir. Il passa la nuit à l'hôtel, verrouillé dans : chambre, couché sur son trésor.

« Il fit marché, le lendemain, avec un bateau, fin voilie et s'y embarqua, non sans une secrète appréhension. avait remarqué qu'un individu de mine assez louche suivait à bord, et il gardait dans sa main un coutel grand ouvert, prêt à se défendre en cas d'alerte. »

On voit que tout cela ne manquait pas d'une certair couleur romantique!

Le succès immédiat, foudroyant, des *Misérables* vi largement récompenser Lacroix de ses tribulations et d sa misère. A peine l'œuvre était-elle parue qu'on l traduisait dans toutes les langues européennes. Un mou vement énorme d'opinion se dessinait autour d'elle. Le attaques contre Hugo, les pamphlets, les parodies sur gissaient de tous les côtés. C'était l'indice du triomphe

Pour fêter dignement ce triomphe, les éditeurs réso lurent de faire sur le nom de Victor Hugo une manifes tation grandiose qui retentit par toute l'Europe. O décida d'offrir à l'auteur des *Misérables* un banquet o seraient conviées toutes les notabilités de la politique e des lettres.

L'annonce de cette manifestation produisit un effe extraordinaire. De toutes parts, les adhésions arrivèrent et, le 16 septembre 1862, l'énorme salon de Lacroix e Verboeckhoven était trop petit pour contenir la foule de assistants. D'Angleterre, de France, d'Espagne, d'Ita lie, il était venu du monde. Le premier magistrat de Bruxelles, Fontainas, et le président de la Chambre des représentants, Vervoort, avaient tenu à être présents Victor Hugo, entouré de ses fils, se trouvait au milieu de ses admirateurs et amis Pelletan, Champfleury, Louis Blanc, Considérant, Nefftzer, Henri Rochefort, Noël Parfait, Théodore de Banville, Victor Joly, Nadar, etc... La presse belge était représentée par ses membres les plus influents, dont Gustave Frédérix qui devait faire, par la suite, un compte rendu détaillé de cette fête. Ferrari représentait la presse italienne et Lowe la presse anglaise.

Au centre de la table, prit place l'illustre poète dont la tête splendide attirait tous les regards. « Les cheveux du poète ont blanchi, note Gustave Frédérix (1), et il porte maintenant toute la barbe. David d'Angers regretterait la figure romaine qu'il avait si bien modelée. Mais la barbe ne manque pas de pittoresque... Du reste, ce qui, chez Victor Hugo, attirait surtout le regard : le front vaste et l'œil profond et doux, ces beautés-là ne sont pas atteintes ni troublées par le temps. Le front et l'œil ont le calme, la sérénité et les lointains souriants de la pensée. Ni dix années d'exil, ni les misères de l'heure présente, ni tant de sujets de désespoir et de colère que nous prodigue l'histoire contemporaine, rien de tout cela n'a laissé de trace amère dans cette âme et sur ces traits... »

Cependant la chaleur dans ces salons emplis d'une foule était terrible. Il fallut baisser les vitres pour donner un peu d'air frais. L'animation était grande entre ces gens venus des quatre coins de l'Europe pour fêter une même divinité politique et littéraire.

Au dessert, l'éditeur Lacroix se leva le premier, et, avec une forte émotion, salua le maître et dit le sens moral de cette belle fête, « à la fois fête du génie et fête de la fraternité littéraire. Elle confond en une même famille des écrivains de nationalités diverses : français, belges, anglais, allemands, italiens, espagnols, flamands. Je dis même famille, car nous sommes les ouvriers de l'idée et les admirateurs du génie... Merci de votre présence qui nous rend fiers... ».

Après l'éditeur des *Misérables*, les représentants des journaux étrangers se levèrent successivement et proclamèrent la gloire du Maître. Pelletan, Louis Blanc et Théodore de Banville prirent la parole. Enfin Victor Hugo se leva et prononça ces admirables paroles définitives dont il avait le secret et qui résonnaient d'un seul coup au

(1) *Souvenir du banquet offert à Victor Hugo.* Bruxelles, Lacroix et Verbœckhoven, éditeurs.

fond de toutes les âmes. Il glorifia la toute-puissance d la presse, « clairon vivant qui sonne la diane des peuples » affirma la nécessité de sa liberté, exalta la Révolutio française toujours en marche et conclut :

« Je bois à la Presse! à sa puissance, à sa gloire, à so efficacité! à sa liberté en Belgique, en Allemagne, e Suisse, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Amé rique! à sa délivrance ailleurs! »

Une formidable acclamation lui répondit. Tous le assistants, debout, proclamaient leur union dans un même foi représentée par celui qu'ils jugeaient le plu grand d'entre eux. La manifestation s'acheva en splen dide apothéose.

Cependant, un incident intime s'était produit, dè l'annonce de la fête, incident caractéristique parce qu'i éclaire bien les dessous du ménage Victor Hugo. C'es l'éditeur Lacroix qui l'a conté encore à M. Adolph Brisson (1).

Lacroix se trouva, paraît-il, fort embarrassé à pro pos de l'invitation à Mme Drouet. Ce fut Mme Victo Hugo qui, avec sa bonne grâce charmante, le tira d'embarras :

« Invitez Madame Drouet, dit-elle.

— Mais vous, madame, je tiens par-dessus tout à votre présence.

— Vous pouvez compter sur moi...

— C'est promis?

— Je vous le jure. »

Ainsi fut fait.

« Quand vint le dessert, un léger frisson secoua les convives. Mme Victor Hugo s'était levée, sa coupe de champagne en main et, promenant autour d'elle ses regards mélancoliques, souriant de son sourire un peu las, elle porta la santé de Mme Drouet.

« Les mots qu'elle prononça, raconte M. Lacroix à M. A. Brisson, je ne saurais les redire. Ce n'était qu'une

(1) *Op. cit.*

phrase. Et c'était exquis. Elle y mit exactement ce qu'elle y devait mettre, sa pudeur, sa dignité fière, sa tendresse, et la mansuétude, et la clémence qu'elle accordait aux faiblesses du génie. »



Détail d'un des panneaux.

Hélas! Cette figure touchante n'allait pas tarder à disparaître pour jamais. Tant de soucis, tant de chagrins intimes avaient ruiné cette santé : atteinte d'une affection au cœur, Mme Hugo revint à Paris se faire soigner. Les médecins ne purent conjurer le mal. Au mois d'août 1868, elle était à Bruxelles, lorsqu'elle mourait presque subitement dans les bras de son mari.

Elle avait désiré être enterrée à Villequier; Victor Hugo et quelques amis conduisirent la dépouille mortelle jusqu'à la frontière.

Désormais le poète ne quittera pour ainsi dire plus la Belgique. C'est là qu'il recevra les premières nouvelles de la guerre, là qu'il apprendra les premières défaites, là qu'il attendra impatiemment le moment de rentrer en France. Ce moment arrivera dès le lendemain du 4 sep-

tembre 1870. Le 5, il prit un billet pour Paris. Il était avec son fils Charles, avec Jules Claretie, avec Antonin Proust. Quelques minutes plus tard, ils partaient, et, bientôt, rentraient sur le sol français.

« J'étais là, pensif, a dit Victor Hugo dans l'*Histoire d'un Crime*. Je regardais ces plaines, ces ravins, ces collines, plein de frémissement. J'eusse insulté volontiers ce lieu terrible. Mais l'horreur sacrée me retenait.

« Le chef de la station de Sedan était venu jusqu'à mon wagon et m'expliquait ce que j'avais sous les yeux...

« Au delà du chemin, à quelques pas de moi, cinq peupliers frissonnants et pâles abritaient une façade de maison dont l'unique étage était surmonté d'une enseigne. Sur cette enseigne était écrit en grosses lettres ce mot : Drouet. J'étais hagard. *Drouet*, je lisais *Varennes*. Tragique hasard qui mêlait Varennes à Sedan, semblait vouloir confronter les deux catastrophes, et accoupler dans une sorte de même chaîne l'empereur de l'étranger au roi prisonnier de son peuple. »

Et, de son côté, M. Jules Claretie, dans la biographie qu'il a consacrée à *Victor Hugo* (1), nous a donné les détails de ce que fut cette lugubre rentrée.

« Sur le quai d'embarquement, des amis fidèles accompagnaient Victor Hugo regagnant son pays. Il y en avait qui pleuraient. Le train partit, et Victor Hugo demeura assis en face de nous, regardant par la portière les horizons et les paysages, attendant que la frontière fût franchie et qu'il découvrît les arbres, les prés, le sol, l'air même et le ciel de la patrie.

« Non, je n'oublierai jamais l'impression profonde et navrée que causa à cet homme, alors âgé de soixante-huit ans et blanchi dans l'exil, la vue du premier soldat français aperçu du fond de notre wagon.

« C'était à Landrecies. Des troupes de ce corps de Vinoy, qui battait en retraite de Mézières sur Paris, — pauvres gens harassés, poudreux, boueux, las, décou-

(1) Quantin, éditeur.

ragés, — des soldats vaincus avant d'avoir combattu, se tenaient assis ou couchés le long de la voie. Ils fuyaient les uhlans qui étaient proches. Ils se repliaient sur la grande ville pour n'être pas engloutis dans le désastre... Ils étaient mornes, sordides, roulés par la déroute comme des cailloux par l'orage...

« De grosses larmes emplirent soudain les yeux assombris de Victor Hugo, et, se penchant à la portière, d'une voix claire, vibrante, éperdue : « Vive la France! cria le vieillard ; Vive l'armée française! Vive la patrie! »

« Les soldats, écrasés de fatigue, regardaient vaguement et d'un air morne, sans comprendre... »

VII

Le Retour en France

Victor Hugo était rentré à Paris juste pour subir le affres du siège. Il alla loger chez son ami Paul Meurice, 5, avenue Frochot, comptant y demeurer provisoirement pendant quelques jours et y restant jusqu'à la capitulation de Paris. Il avait dû se séparer de sa famille qui était allé habiter au Pavillon de Rohan, rue de Rivoli Mais chaque jour il traversait Paris pour aller prendre ses repas au Pavillon de Rohan.

Le poète était déjà entouré d'une manière de cour : la proclamation de la République avait fait des dieux des proscrits et Dieu le père de Victor Hugo, le plus grand de tous. En outre, la chute de l'Empire et la liberté de la presse rétablie redonnaient une actualité singulièrement puissante au chantre de *Napoléon le Petit* et des *Châtiments*. La première édition française de cette dernière œuvre ne tarda pas à être mise en vente, et ce fut un succès sans précédent. L'exécration que l'on vouait dans Paris assiégé au régime qui venait de s'écrouler, la beauté âpre et sans égale de certaines pièces, chefs-d'œuvre de satire, l'allure mâle de ces poésies frappées comme des médailles, avec un rythme superbe, décidèrent presque tous les directeurs de théâtre à les faire réciter sur leur scène. C'était devenu une mode dans la capitale bloquée par l'ennemi de procéder à ces récitations. Une des premières fut celle qu'organisa la Société des Gens de Lettres, le 6 novembre, pour offrir un canon à la défense nationale. Chacun prêtait son concours gracieux à cette matinée qui eut lieu à la Porte-Saint-Martin. Il y avait là Taillade, Coquelin, Frédérick-Lemaître, Berton, Favart,

Lia Félix, Lafontaine, Mauban, etc... ; tous les artistes parisiens les plus réputés, ainsi que Pasdeloup et son orchestre, avaient tenu à figurer sur le programme entièrement composé de pièces tirées des *Châtiments*. L'effet de ces poésies dites par ces grands acteurs fut indescriptible. Frédérick-Lemaître souleva la salle en disant avec sa simplicité émouvante *Souvenir de la nuit du 4*.

Cette fête eut un lendemain : une seconde séance en fut donnée le dimanche 13 novembre.

Du reste, dans toutes les matinées où des récitations de poésie furent improvisées, on eut l'audition de quelques pièces des *Châtiments*. Lorsque, par hasard, on les omettait, le public les réclamait à grands cris et sur l'air des lampions.

A l'Opéra, ce fut une matinée gratuite, avec billets distribués dans les mairies et récitation des poésies de Hugo. La quête fut faite aux entr'actes par des actrices qui recueillaient l'obole des spectateurs dans des casques pris aux Prussiens.

La plupart de ces matinées rapportèrent, du reste, de beaux bénéfices qui furent versés à la défense nationale. Le produit de l'une d'elles fut consacré à fondre un canon que l'on nomma le « Victor Hugo ». Le poète s'écrie à ce sujet dans l'*Année terrible* :

Écoute-moi, ton tour viendra d'être écouté.
O canon, ô tonnerre, ô guerrier redouté,
Dragon plein de colère et d'ombre, dont la bouche
Mêle aux rugissements une flamme farouche,
Pesant colosse auquel s'amalgame l'éclair,
Toi qui disperseras l'aveugle mort dans l'air,
Je te bénis. Tu vas défendre cette ville.
O canon, sois muet dans la guerre civile,
Mais veille à côté de l'étranger. Hier
Tu sortis de ta forge épouvantable et fier ;
Les femmes te suivaient. Qu'il est beau! disaient-elles.
Car les Cimbres sont là. Leurs victoires sont telles
Qu'il en sort de la honte, et Paris fait de loin
Signe aux Princes qu'il prend les Peuples à témoin.

La lutte nous attend, viens, ô mon fils étrange,
Doublons-nous l'un par l'autre, et faisons un échange,
Et mets, ô noir vengeur, combattant souverain,
Ton bronze dans mon cœur, mon âme en ton airain.

C'est par de tels accents que Victor Hugo entretenait l'énergie patriotique chez ses concitoyens. C'est par le souffle d'héroïsme sacré que les Parisiens enduraient les privations de ce siège atroce, — et, aussi, disons-le, c'est par la bonne humeur, par la blague avec laquelle ils accueillaient leurs plus dures épreuves.

En cette dernière matière, Victor Hugo n'était pas non plus en retard et était le premier à donner l'exemple. Edmond Biré, dans sa biographie du poète (1), a rapporté, fort à propos, les petits vers malicieux que le chantre de la *Légende des Siècles* avait improvisés au commencement de ce siège lugubre :

« M. Vacquerie, dit Edmond Biré, dînait un jour au Pavillon de Rohan.

« Le Maître s'écria plaisamment :

Tandis qu'à l'empereur l'Allemagne offre hommage,
Moi, j'offre à Vacquerie au dessert un fromage. »

Un fromage! Quelle rareté à cette époque!

Il en fut de même d'un pâté qu'un admirateur, dit encore Edmond Biré, envoya à Victor Hugo. Ce pâté ne parut pas très catholique à l'assemblée, et chacun soupçonna fort qu'il avait été confectionné avec quelques rats et autant de souris. Mais, qu'importe! Le pâté fut ouvert et déclaré excellent. Le maître de la maison d'improviser aussitôt ce quatrain :

O mesdames les hétaïres,
A vos dépens je me nourris ;
Moi qui mourrais de vos sourires,
Je vais vivre de vos souris.

(1) *Victor Hugo après 1852*, p. 233.

Malgré tant de gaieté et de belle humeur dans la tristesse poignante, on sait comment finit la tragédie : le 28 janvier 1871, la capitulation de Paris était signée et le 8 février suivant avaient lieu les élections à l'Assemblée nationale qui allait siéger à Bordeaux.

Victor Hugo se porta et fut élu, avec Louis Blanc et Quinet, en tête de la liste. Louis Blanc et Hugo recueillirent 216 000 et 214 000 suffrages. Le poète partit presque immédiatement pour Bordeaux, et, dès les premières discussions, prit la parole. Un immense mouvement de curiosité l'accueillit à ses débuts à la tribune.

« Ce n'était plus, dit Camille Pelletan dans son *Victor Hugo homme politique*, l'orateur de 1850 et de 1851. Sa parole, toujours magnifique, prenait maintenant un essor orageux au-dessus de la région ordinaire des choses politiques... La splendeur de ce genre d'éloquence n'était pas propre à saisir un public tel que celui que les élections de février lui avaient donné. Mais c'était un admirable spectacle que celui du plus glorieux génie de la France, debout à la tribune, avec son masque superbe encadré par la vieillesse de cheveux blancs et de barbe blanche, avec le feu incroyablement perçant de son regard, faisant éclater, comme par un roulement de coups de tonnerre, sa puissante et noble pensée, dans cette atmosphère de tempête chargée d'électricité, sur cette foule en majeure partie ennemie et sur laquelle planait une profonde rumeur de passions furieuses... (1) »

Du reste, l'Assemblée nationale, toujours aux dires de M. Camille Pelletan, présentait un étrange spectacle : « Aux heures d'orage, c'était un tumulte presque continuel d'interruptions, de cris, d'injures. On voyait des poings tendus, des hommes exaspérés s'élancer vers la tribune ou vers un adversaire... » Et c'était aussi la haine sourde de la province contre Paris, qui se faisait jour, chaque fois plus ardente. Dans ce débat, Victor Hugo, inlassablement, était toujours pour la capitale. Il la dé-

(1) Camille Pelletan, *op. cit.*, p. 312.

fendait en vantant son héroïsme, de même qu'il défendait la cause de la prolongation de la guerre. La paix pour l'avenir, la guerre pour le présent, tel fut le thème de nombre de ses discours.

Ceux-ci était accueillis assez fraîchement. Des murmures se faisaient entendre toutes les fois que Victor Hugo demandait la parole. Dès ce moment, il semblait bien que le désaccord ne tarderait pas à se produire entre l'Assemblée et lui. Il éclata à propos de Garibaldi.

Un rapport venait d'être fait qui frappait d'annulation la récente élection de Garibaldi à Alger. Victor Hugo, aussitôt, demanda la parole pour soutenir le fameux partisan :

« La France, dit-il, vient de traverser une épreuve terrible, d'où elle est sortie sanglante et vaincue. On peut être vaincu et rester grand, la France le prouve. La France accablée, en présence des nations, a rencontré la lâcheté de l'Europe.

« De toutes les puissances européennes, aucune ne s'est levée pour défendre cette France qui, tant de fois, avait pris en main la cause de l'Europe...

« Pas un roi, pas un État, personne! Un seul excepté... Cet homme, qu'avait-il? son épée. Cette épée avait délivré un peuple; elle pouvait en sauver un autre.

« Il l'a pensé; il est venu; il a combattu. »

Aussitôt, voilà, par toute l'Assemblée, un tumulte effroyable. La plupart des députés se lèvent et insultent Victor Hugo en lui montrant le poing. L'un d'eux, le vicomte de Lorgeril, dont le nom mérite de passer dans l'histoire, profère cette énormité :

« L'Assemblée refusera la parole à M. Victor Hugo PARCE QU'IL NE PARLE PAS FRANÇAIS. » (!)

Un curé du Morbihan, l'abbé Joffré, entendant crier *à l'ordre!* comprend *à mort!* et répète avec entrain : *à mort Victor Hugo! à mort!*

« Victor Hugo, dit M. Camille Pelletan (1), pâle, impas-

(1) *Op. cit.*, p. 314.



Portrait de Victor Hugo en 1878, par Ancourt.

sible, regardait le front haut la foule insultante, hurlante, menaçante, qui ondoyait autour de la tribune. Enfin, sous les coups de sonnette répétés de M. Grévy, un peu de silence se fit. Alors le poète, gravement :

« Je vais vous satisfaire, messieurs, et aller plus loin que vous. Il y a trois semaines, vous avez refusé d'en-

tendre Garibaldi. Aujourd'hui, vous refusez de m'entendre. Cela me suffit. Je donne ma démission. »

« Puis, descendant de la tribune, il prit la plume d'un des sténographes et écrivit, debout, la lettre par laquelle il notifiait sa résolution au Président. »

L'Assemblée comprit qu'elle venait de commettre une faute grave, mais il était trop tard pour se reprendre. Du reste, Victor Hugo maintint formellement sa démission.

Peu de jours après, un épouvantable malheur s'abattait sur lui. Comme il se disposait à rentrer à Paris auprès de son fils François et avait invité à dîner quelques amis au restaurant Lanta, à deux pas des allées de Tourny, on lui ramena son autre fils, Charles, frappé dans un fiacre de congestion cérébrale.

L'enterrement eut lieu à Paris le 18 mars. Déjà la Commune était maîtresse de la capitale. Des gardes nationaux vinrent spontanément escorter le cortège. Au coin des rues par lesquelles on passait, l'on commençait à apercevoir des barricades. De nombreux cris de : *Vive la République!* accueillirent Victor Hugo et ses amis sortant du cimetière.

A peine la funèbre cérémonie terminée, le poète abandonnait Paris et allait s'installer pour quelque temps à Bruxelles où l'appelaient les formalités indispensables pour liquider la succession de son malheureux fils entre ses deux petits-enfants.

Ce fut donc de la capitale de la Belgique qu'il assista à l'atroce lutte fratricide de la Commune. Malgré les opinions républicaines et presque socialistes qu'il avait toujours affichées, il n'hésita pas à prendre le parti des soutiens de l'ordre contre les révolutionnaires. Il n'hésita pas surtout à protester contre l'incendie et le pillage et à jeter un grand cri d'horreur en face de Paris incendié.

Mais où donc ira-t-on dans l'horreur? Et jusqu'où?
Une voix basse dit : Pourquoi pas? Et Moscou?
Ah! ce meurtre effrayant est un meurtre imbécile...
. . . .

Mais qui donc a jeté ce tison? Quelle main,
Osant avec le jour tuer le lendemain,
A tenté ce forfait, ce rêve, ce mystère
D'abolir la ville astre, âme de notre terre,
Centre en qui respirait tout ce qu'on étouffait?
Non, ce n'est pas toi, peuple, et tu ne l'as pas fait... (1)

Cependant, lorsque l'insurrection fut vaincue, et que, malgré ses exhortations adressées au peuple de Paris et au gouvernement par la voix du *Rappel* : pas de représailles! pas de vengeance! la Commune fut étouffée sous des flots de sang, le poète se trouva encore des premiers à protester contre une pareille barbarie venant s'ajouter à l'autre. Et, courageusement, il demanda la grâce des condamnés, sans se douter que lui-même allait avoir bientôt à répondre d'une sorte de complicité avec les révolutionnaires aux yeux du gouvernement belge.

En effet, ce dernier, après la prise de Paris par les troupes de Versailles, avait décidé, sur la proposition d'un député, M. Dumortier, que l'entrée du territoire belge serait interdite à toute personne convaincue d'avoir pris part au mouvement insurrectionnel.

Aussitôt, Victor Hugo adressa à l'*Indépendance Belge*, le 26 mai 1871, une lettre de protestation énergique contre cette décision :

« Quoi qu'on dise et qu'on fasse, ces vaincus sont des hommes politiques.

« Je n'étais pas avec eux.

« J'accepte le principe de la Commune, je n'accepte pas les hommes...

« L'asile est un vieux droit, c'est le droit sacré des malheureux...

« Cet asile que le gouvernement belge refuse aux vaincus, je l'offre.

« Où? En Belgique.

(1) *L'Année terrible.*

« Je fais à la Belgique cet honneur.

« J'offre l'asile à Bruxelles.

« J'offre l'asile place des Barricades, 4...

« Je ferai mon devoir, avant tous les principes...

« VICTOR HUGO. »

François-Victor Hugo, dans une lettre adressée aux journaux belges, a fait lui-même le récit de ce qui se passa 4, place des Barricades, dans la nuit du 27 au 28 mai, à la suite de l'envoi de cette lettre :

« Dans la nuit de samedi à dimanche, dit-il, M. Victor Hugo, après avoir travaillé et écrit, venait de se coucher. La chambre qu'il occupe est située au premier étage et sur le devant de la maison. Elle n'a qu'une seule fenêtre qui donne sur la place. M. Victor Hugo, s'éveillant et travaillant de bonne heure, a pour habitude de ne point baisser les persiennes de la fenêtre.

« Il était minuit un quart; il venait de souffler sa bougie et il allait s'endormir. Tout à coup un coup de sonnette se fait entendre... M. Victor Hugo se lève, passe une robe de chambre, va à la fenêtre, l'ouvre et demande :

« Qui est là?

« Une voix répond :

« Dombrowski.

« ... En ce moment, une grosse pierre, assez mal dirigée, vint frapper la muraille à côté de la fenêtre. M. Victor Hugo comprend alors, se penche à la fenêtre ouverte, et aperçoit une foule d'hommes, une quarantaine au moins, rangés devant sa maison et adossés à la grille du square. Il élève la voix et dit à cette foule :

« Vous êtes des misérables! »

« Puis il referme la fenêtre. »

Aussitôt la manifestation commence : elle est terrible. Des pavés sont lancés contre les carreaux, roulant dans la chambre, des pierres volent de tous les côtés. Une clameur couvre le tout : « A mort Victor Hugo! A bas Jean Valjean! A bas le brigand! »

A ce bruit, la maison s'éveille : Mme Charles Hugo entre dans la chambre, suivie de la fidèle Mariette ayant les deux petits enfants à la main.

« Père, qu'y a-t-il ?

« Ce n'est rien, répond Victor Hugo. Ce sont des assassins. Rentrez dans vos chambres, la police va venir. »
Cependant, au dehors, les cris redoublent de fureur, les



La maison que j'habite à Vianden. Dessin de Victor Hugo.

pierres continuent de frapper les murs et la porte. On crie maintenant : « A Cayenne ! A la lanterne ! A mort ! Enfonçons la porte ! »

« Les deux petits enfants poussaient des cris. Impossible de fuir : la maison n'avait que l'issue sur la place. Au péril de sa vie, Mme Charles Hugo monta sur le châssis de la serre du jardin, et, tandis que les vitres se cassaient sous ses pieds, parvint, en s'accrochant au mur, à proximité d'une fenêtre de la maison voisine. Elle crie : « Au secours ! Au feu ! »

A ce moment, le silence se fit. Cependant les manifestants ne désarmaient pas encore : ils tentèrent un essai d'escalade qui faillit réussir, après avoir arraché les volets du salon au rez-de-chaussée. Heureusement ils n'avaient pas d'échelles, et le jour qui parut les dispersa. »

Muette et ironique, la police belge avait assisté, sans intervenir, à cette petite émeute. Celle-ci eut pour résultat de faire hâter la signature par le roi de l'ordonnance décrétant l'expulsion de Victor Hugo.

Le lendemain, le poète partait pour le Luxembourg, à Vianden, où il demeura quelques mois. De là il repartit pour Londres et ne rentra à Paris que fin octobre.

Un de ses premiers soins fut d'aller voir Thiers pour intercéder en faveur de Rochefort. Il a noté lui-même dans *Choses vues* les détails de cette entrevue.

« Arrivé à Versailles à une heure et demie, écrit-il. Pluie et soleil. A deux heures j'entrais à la Préfecture que M. Thiers habite. On m'a introduit dans un salon drapé de soie cramoisie.

« Un instant après, Thiers est entré. Il m'a tendu la main et je l'ai prise. Il m'a conduit, à travers des corridors et des escaliers, à un cabinet retiré où il a fait faire un peu de feu.

« Nous avons causé.

« L'entretien a été long et suffisamment cordial. Je l'ai félicité de ce qu'il a fait pour la libération du territoire, et j'ai ajouté :

« Du reste, des abîmes séparent mon opinion de la vôtre. »

On s'en aperçut bien quelques mois plus tard, lorsque le poète fit paraître *l'Année terrible*. C'était en quelque sorte la suite des *Châtiments*, une suite inférieure, sans doute, mais qui comptait encore de bien belles pages d'indignation et de colère. Indignation contre l'ennemi, indignation contre les excès de la Commune, indignation contre les luttes fratricides. Le tout se terminait par un superbe acte de foi dans l'avenir :

De tout ceci, du gouffre obscur, du fatal sort,
Des haines, des fureurs, des tombes, ce qui sort,
C'est de la clarté, peuple, et de la certitude.
Progrès! fraternité! foi! que la solitude
L'affirme, et que la foule y consente à grands cris;
Que le hameau joyeux le dise au grand Paris,
Et que le Louvre ému le dise à la chaumière!
La dernière heure est claire autant que la première
Fut sombre; et l'on entend distinctement au fond
Du ciel noir la rumeur que les naissances font...

L'*Année terrible* parut en 1872. Victor Hugo, à cette époque, s'était installé à Paris, mais non définitivement : de temps en temps il éprouvait le regret de la magnifique solitude de Guernesey et il alla y passer plusieurs mois à la fin de cette même année pour y travailler en paix à son nouveau roman *Quatre-vingt-treize*.

A Paris, il avait abandonné, bien entendu, l'asile que Paul Meurice lui avait offert durant la guerre avenue Frochot, pour se fixer 66, rue La Rochefoucauld, dans un logis qui était un peu un logis de hasard; mais, nous le répétons, l'auteur des *Châtiments* ne pouvait se résoudre à l'idée d'abandonner à jamais Hauteville-House.

La fin de 1873 fut encore cruelle pour lui : le 26 décembre, mourut le dernier de ses fils, François-Victor. Avec un admirable dévouement, Mme Charles Hugo s'était fait la garde-malade de son beau-frère et l'avait soigné jusqu'au bout inlassablement.

Le coup fut terrible pour Hugo. Sur la tombe de François-Victor, son vieil ami Louis Blanc prononça un admirable discours et les deux exilés s'étreignirent sur cette fosse entr'ouverte. Il fallut emporter le poète que la foule acclamait au dehors du cimetière.

Au mois de février 1874, parut *Quatre-vingt-treize* que suivirent bientôt les trois volumes de *Actes et Paroles, Avant, Pendant et Après l'Exil.*

A ce moment, il semble que la fécondité de Victor Hugo soit formidable : durant les deux ou trois années qui

suivent, il publie successivement *Mes Fils*, la seconde série de *la Légende des Siècles*, *l'Art d'être grand-père*, *l'Histoire d'un crime*, *le Pape*. En réalité, Victor Hugo n'avait qu'à puiser dans ses tiroirs que sa prévoyance avait remplis à déborder. Mais cette puissance de création en pleine vieillesse frappait chacun, et la cour qui s'assemblait autour de lui était chaque jour plus nombreuse.

Il avait alors quitté son pied-à-terre de la rue La Rochefoucauld pour aller habiter 21, rue de Clichy, au quatrième étage. Il y demeurait avec ses petits-enfants, Georges et Jeanne, et sa belle-fille. Mme Drouet habitait la même maison, au troisième.

M. Alfred Barbou, dans son livre sur *Victor Hugo, sa vie et ses œuvres* (1), nous parle du petit salon de cet appartement « tendu de tapisseries rouges à raies jaunes ornées de fleurs. Aux côtés de la cheminée, des appliques de Venise.

« Au centre de la pièce, sur un piédestal, un chef-d'œuvre de l'art japonais, un éléphant de bronze portant une tour et levant sa trompe pour le combat. Au-dessus, un lustre de Venise aux couleurs variées.

« Sur la cheminée, une pendule Louis XV, et, à droite, un canapé de velours vert, siège ordinaire du maître de la maison.

« C'est là que se sont pressées toutes les illustrations de notre temps. On causait là jusqu'à minuit, souvent jusqu'à minuit et démie. Puis le poète reconduisait ses visiteurs... »

Et M. Gustave Rivet, dans *Victor Hugo chez lui* (2), ajoute :

« Auprès de Mme Drouet, qui porte, comme un diadème royal, sa couronne de cheveux blancs, rayonne la jeunesse de Mme Alice-Charles Hugo, aujourd'hui Mme E. Lockroy : le charme et la grâce, l'idéal de la jeune mère, ayant

(1) Alfred Duquesne, éditeur, p. 243.
(2) *Op. cit.*

auprès d'elle la petite tête blonde et mutine de Jeanne, et le front déjà pensif, les yeux noirs et profonds de Georges, beau comme un jeune dieu... »

En 1878, Victor Hugo passe l'été entier à Guernesey, avec Mme Drouet, ses deux petits-enfants, Mme Charles Hugo et Mme Richard Lesclide, son secrétaire. A la fin d'octobre seulement, il songea au retour à Paris. Cette fois, comprenant que ce serait définitif, il pria qu'on lui cherchât un nouveau logis. Bientôt on trouva ce qu'il fallait, 130, avenue d'Eylau, à Passy.



François-Victor Hugo. (Musée Victor-Hugo.)

Un charmant hôtel appartenant à la princesse de Lusignan était à louer, ainsi que l'hôtel voisin au no 132. Il fut décidé que Victor, ses petit-enfants et Mme Drouet qui, pour la première fois, allait reposer officiellement sous le même toit que le Maitre, s'installeraient au no 130, tandis que l'hôtel voisin serait réservé aux Lockroy.

Tout fut réglé rapidement, et le poète put se dis-

poser à abandonner définitivement Hauteville-House.

Que de souvenirs il laissait sur cette terre étrangère! Aussi chaque jour, à ce moment, sa tristesse s'accentuait. Mme Richard Lesclide note qu'il devenait taciturne, songeur, enfoncé dans une méditation sans fin. Il reculait de plus en plus la date du départ. Enfin, le 9 novembre, la petite troupe partit.

« Il faisait un temps superbe, raconte Mme Richard Lesclide (1), bien que la boule de tempête fût hissée depuis vingt-quatre heures au sommet de la Tour Victoria. La mer, assez belle, n'eut qu'un peu de tangage dont personne ne souffrit, excepté l'infortunée Mariette, mais elle avait été si bousculée « dans le coup de feu des adieux »!

A Granville, Victor Hugo fut reçu d'une façon imposante par la presse. A peine était-on arrivé que la tempête se déchaîna. Elle fit rage toute la nuit et toute la journée du lendemain. Victor Hugo regardait à peine ce spectacle grandiose. Il n'avait cessé d'être sombre, répondant à peine à ceux qui l'interrogeaient. C'est avec ce sentiment de profonde tristesse qu'il pénétra dans sa nouvelle demeure de l'avenue d'Eylau, comme s'il avait le pressentiment qu'il n'en devait plus sortir vivant.

* * *

Cependant, c'est dans cette demeure que Victor Hugo va assister au plus grand triomphe qu'artiste vivant ait jamais connu. Ce sera le splendide bouquet de cette vie incomparable, la dernière et sublime lumière qui s'élancera en plein ciel avant que tout retombe dans l'obscurité.

Le nouveau logis du poète était vraiment digne de cette consécration triomphale,

Il était situé au 130 de l'avenue d'Eylau et se composait d'un rez-de-chaussée et de deux étages. Une antichambre menait, à gauche, à un petit salon d'attente, et, en face au

(1) *Victor Hugo intime.*

grand salon de réception où se réunissaient, avant et après le dîner, les invités. Au fond, près de la cheminée, le fauteuil où s'asseyait la bonne Mme Drouet.

Du salon, on passait dans la bibliothèque décorée du superbe portrait de Bonnat et d'un buste de Rodin. Face à la cheminée, une portière relevée donnait accès à un autre salon, plus intime celui-là, meublé uniquement de deux divans, où les invités qui voulaient causer pouvaient se retirer à l'écart. De là on passait dans la salle à manger.



Charles Hugo. (Musée Victor-Hugo.)

Le jardin communiquait avec le rez-de-chaussée par une véranda encadrée de plantes et d'arbustes, dans laquelle on pouvait admirer le magnifique buste de David.

Juste au-dessus du salon de réception se trouvait, au premier étage, le cabinet de travail de Victor Hugo dont les fenêtres donnaient sur le jardin. Mais, pas plus dans ce cabinet de travail que dans la bibliothèque abandonnée à son petit-fils, le grand poète ne composait. C'est dans sa chambre à coucher qu'il se tenait généralement. C'est là que depuis six heures du matin — heure de son lever,

— jusqu'à onze, après avoir avalé des œufs et un peu de café, il écrivait debout sur un bureau qu'il avait confectionné lui-même et qui était composé tout simplement de deux tables anciennes mises l'une sur l'autre.

Avec ce cabinet de travail et cette chambre à coucher, le premier étage comprenait encore un petit salon et une minuscule bibliothèque, toutes ces fenêtres donnant sur le jardin.

Au contraire, sur l'avenue, se trouvaient les appartements de Mme Drouet.

Au deuxième étage, étaient les chambres réservées à Georges et à Jeanne.

Ce fut dans cette belle demeure aménagée par les soins de Hugo en véritable palais que fut célébré le triomphe du poète le jour anniversaire de ses quatre-vingts ans, le dimanche 27 février 1881.

Cette journée-là fut vraiment unique et il faut remonter au couronnement de Voltaire pour trouver quelque chose d'approchant dans l'histoire des lettres.

La veille, vers neuf heures et demie du soir, le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, accompagné de son chef de cabinet, s'était rendu lui-même chez l'auteur des *Châtiments* pour lui apporter un magnifique vase en porcelaine de Sèvres, amphore à anses doubles, en gros bleu, montée en bronze doré.

« Je vous demande, lui dit-il, la permission de vous offrir ce que nous avons trouvé de plus beau dans nos manufactures nationales. »

Sur la table de Victor Hugo s'entassaient les lettres et les dépêches de félicitations parvenues de tous les coins de l'Europe et du monde.

Pendant la nuit du 26 au 27 février, la municipalité fait enlever un platane qui masquait la façade de la demeure de l'avenue d'Eylau, puis sabler, pavoiser et fleurir cette avenue.

Dès le matin, on apporta des fleurs, des arbustes et des plantes vertes. La maison apparaissait ainsi qu'un immense autel embaumé.

A dix heures et demie, une rumeur joyeuse emplit l'avenue : un cortège de petits enfants vient présenter au Maître leurs respects. L'un d'eux porte triomphalement une bannière bleue et rose avec cette inscription : *L'Art d'être Grand-Père.* Tous les enfants des écoles de la Ville de Paris sont là.



Dessin de Victor Hugo. (Musée Victor-Hugo.)

Une députation est introduite dans le salon.

Victor Hugo embrasse la petite fille qui est à sa tête. C'est la fille d'Etiévant.

« Je vous embrasse tous en elle, mes chers enfants, dit-il aux bambins. »

La petite répond gentiment au poète en récitant quelques strophes de Catulle Mendès :

Nous sommes les petits pinsons,
Les fauvettes au vol espiègle
Qui viennent chanter des chansons
A l'Aigle...

Nous sommes les petits enfants
Qui viennent, gais, vifs, heureux d'être,
Fêter de rires triomphants
L'Ancêtre.

Victor Hugo paraît à la fenêtre : une immense clameur

l'y accueille, et tous les gamins défilent devant sa maison avec des cris joyeux et des acclamations sans fin.

A onze heures et demie, on vient placer devant la maison un buste doré de la République : la fête officielle va commencer.

A midi, en effet, le Conseil municipal, avec ses huissiers, apparaît. MM. Sigismond Lacroix, Thorel et Murat se placent sous la fenêtre de l'auteur des *Contemplations* qui prononce l'allocution suivante :

« Je salue Paris, je salue la ville immense...

Ce qu'Athènes a été pour l'Antiquité grecque, ce que Rome a été pour l'Antiquité romaine, Paris l'est aujourd'hui pour l'Europe, pour l'Amérique, pour l'univers civilisé. C'est la ville et c'est le monde. Qui adresse la parole à Paris adresse la parole au monde entier. *Urbi et orbi.*

« Donc moi, l'humble passant, qui n'ai que ma part de votre droit à tous, au nom des villes, de toutes les villes, des villes d'Europe et d'Amérique et du monde civilisé, depuis Athènes jusqu'à Moscou, en ton nom, Rome, en ton nom, Berlin, je glorifie avec amour et je salue la ville sacrée, Paris (1). »

Le Conseil municipal salue et s'éloigne, et aussitôt, le défilé commence. Cent quatre sociétés musicales s'avancent en chantant. Plus de cinq mille exécutants arrivent de l'Étoile en entonnant *La Marseillaise*.

Tête nue, grave, radieux, Victor Hugo paraît à la fenêtre avec Georges et Jeanne. Des acclamations sans fin le saluent.

A partir de midi jusqu'à la nuit, sans relâche, comme une mer montante, le défilé se poursuit. C'est une foule comme on n'en a jamais vu, une manifestation comme on n'en avait jamais rêvé.

« Autant qu'il est permis d'évaluer la foule, écrit le *Rappel*, on peut dire que cent mille personnes par heure ont passé sous les fenêtres du poète, de midi à sept heures du soir. »

(1) *Depuis l'Exil*, t. IV.

Le temps, froid et neigeux le matin, était devenu presque doux. Le poète, à sa fenêtre, continuait à voir défiler sous ses yeux cet océan humain sans cesse accru de nouveaux bataillons.

Le *Rappel* raconte encore :

« Rien n'était amusant comme de voir les musiciens qui, non contents de jouer, voulaient encore donner une marque de respect au grand maître en passant. Les uns ne tenaient plus leur instrument que d'une main pour pouvoir saluer de l'autre; d'autres faisaient porter leur cahier de musique par des passants de bonne volonté afin de pouvoir se découvrir également.

« A un moment où Victo Hugo avait quitté la fenêtre, un vieillard qui suivait le défilé, ne voyant pas le poète, voulut absolument s'arrêter; les commissaires l'invitèrent à suivre la foule, il résista, et, comme les commissaires s'avancèrent, il se mit à pleurer, disant :

« Je ne veux pas mourir sans le voir. Je suis venu pour ça. Messieurs, je vous en prie, accordez-moi trois minutes, rien que trois minutes, et s'il ne vient pas, alors je vous obéirai.

« Les commissaires, touchés, le laissèrent monter sur le trottoir, et il attendit là que Victor Hugo reparût à la fenêtre. Le vieillard salua le poète, cria : Vive Victor Hugo ! et suivit la foule, pleurant toujours. »

Jules Caretie a raconté que le soir de cette journée où une mer humaine était venue déferler à ses pieds, Victor Hugo s'était retrouvé pensif dans un grand silence succédant à l'immense clameur.

« Il retint à dîner Louis Blanc qui venait de faire sur « Victor Hugo et ses œuvres » une conférence au Trocadéro, et, assez longtemps, le poète, assis au coin de son feu, demeura muet en face de l'Histoire qui le contemplait.

« Il avait, dit alors Louis Blanc, l'œil fixe, plein de pensées, d'un homme qui a assisté à sa propre apothéose et qui a vu venir l'immortalité ! »

VIII

Les Dernières années et les Funérailles

Les dernières années de Victor Hugo dans sa calme demeure furent des années douces où il jouit enfin de la popularité immense, mondiale, qui s'attachait à son nom. Jusqu'à la mort de Mme Drouet survenue le 11 mai 1883, la vie du poète fut exempte de soucis.

Sa gloire formidable s'accrut encore par la publication de ce livre admirable, *Les Quatre Vents de l'Esprit*.

Divisé en quatre parties : le Livre satirique, le Livre dramatique, le Livre lyrique, le Livre épique, cette œuvre était comme un résumé de tout le prodigieux génie verbal de Hugo. Des morceaux superbes s'y trouvaient enchâssés, quelques-uns écrits dans la très belle époque de son plus beau talent.

L'année suivante, avec *Torquemada*, Victor Hugo ajoutait un nouveau drame à la liste déjà longue de ses pièces de théâtre. A ce moment, on peut dire que la vie continuait pour lui en une apothéose magnifique.

De nombreux témoins ont parlé de ces dernières réceptions que vit la vieillesse du grand poète et qui étaient comme des pèlerinages imposés par son génie. Il était l'âme vivante de ces réunions.

« Nul, a raconté Édouard Drumont, ne savait mieux que Victor Hugo guider une conversation, lui communiquer une allure élevée en jetant dans l'entretien une lueur inattendue, en mêlant les problèmes éternels de l'âme humaine aux propos capricieux du repas. On son-

geait involontairement à Apollon chez Admète; les banalités, comme il arrive entre gens qui, parfois, ne se connaissaient pas, trottinaient doucement; tout à coup le poète touchait ces sujets vulgaires de son aiguillon d'or, et voici qu'à l'instant il leur poussait des ailes, et que, commencée dans la plaine, la conversation se terminait dans l'empyrée.

« Un coup de sonnette brisait l'enchantement de ces heures qui semblaient brèves, tant elles étaient pleines de délicats plaisirs. Les visiteurs du dehors arrivaient dans le salon d'attente : des femmes de tous les pays, des étrangers, des curieux venaient contempler le Maître. Comme par une métamorphose soudaine, Victor Hugo changeait; le visage lui-même se transformait... »

« On avait un peu, ajoute Drumont, la sensation de la vieillesse de Louis XIV, rassasié de gloire, toujours avide de flatterie et ne sachant plus discerner la qualité de l'encens. »

On ne comptait plus les hôtes illustres qui défilaient avenue d'Eylau. Une année, ce fut l'empereur du Brésil lui-même qui désira faire visite à l'illustre poète.

Victor Hugo le reçut avec sa simplicité coutumière.

« Veuillez dire à l'Empereur, fit-il, qu'on dîne ici à sept heures précises. Qu'il vienne quand il voudra. Nous ajouterons un couvert de plus. Et voilà! »

La semaine suivante, raconte Mme Richard Lesclide (1), au moment où l'on se mettait à table, un étranger d'une figure ouverte, vêtu d'une longue redingote, se présenta un peu timidement.

« — J'ai besoin d'être encouragé, dit-il au maître de la maison qui lui tendait la main.

« C'était don Pedro.

« Il fut immédiatement reconnu et les républicains se pressèrent pour faire place à cette Majesté cordiale.

« — Il n'y a ici, dit-il au poète qui lui faisait accueil, d'autre majesté que la vôtre.

(1) *Victor Hugo intime*. Juven, éditeur.

« Le nouveau venu, par sa bonne humeur et sa franchise, doublées d'un excellent français, s'acquit les sympathies de tout le monde... La conversation roula sur mille sujets; le poète et l'empereur y brillèrent également... Et ce fut un spectacle unique et inoubliable... »



Le poète entre Georges et Jeanne.
(Musée Victor-Hugo.)

Victor Hugo dans l'intimité nous apparaît, du reste, comme l'un des hommes les plus délicieux, d'une simplicité, d'une bonhomie, d'une sociabilité incomparables. On l'entrevoit derrière les lignes du charmant petit livre, *Mon grand-père* (1) que Georges Hugo lui a consacré.

« Victor Hugo, dit-il entre autres, portait dans la matinée une ample robe de drap gris soldat, long vêtement sans col, à larges manches, serré à la taille par une ceinture qu'il nouait. C'était sa *houppelande*. Il la mettait par-dessus les vêtements de laine écarlate qui lui cou-

(1) Calmann-Lévy, éditeur.

vraient le corps, et, au bas de la houppelande, passait le pantalon rouge qui s'écartait, à la cheville, sur les bas rouges aussi, en un angle de caleçon jamais attaché...

« Il mangeait avec un soin extrême presque toujours des mêmes mets. Sa grande gourmandise, et qu'il nous faisait partager, était le *gribouillis*, plat de son invention qu'il exécutait lui-même à table; mélange de tout ce qu'on avait servi : œufs, viandes, légumes, sauces et fritures, sorte de pâtée qu'il découpait, hachait à petits coups de couteau et assaisonnait en y renversant la salière. C'était la chose la plus exquise du monde. Quand il y avait un homard, il en arrachait une patte, la broyait de ses dents d'acier et avalait le tout, carapace et chair, à notre grande admiration, au grand effroi de ma mère. Ainsi faisait-il des oranges qu'il mettait tout entières dans sa bouche et qu'il aimait à manger avec leur grosse peau amère. Il ressemblait alors à un bon ogre, souriant de l'étonnement qu'il voyait dans nos yeux écarquillés. »

Ses petits-enfants l'appelaient Papapa. Georges l'avait nommé ainsi, pour la première fois, à Hauteville-House, et Victor Hugo avait dit gravement aussitôt :

« Maintenant je m'appelle Papapa. »

Victor Hugo était fier de ses petits-enfants. Il voulait qu'ils fussent présents à tous les dîners, même aux dîners de gala :

« Nous étions, ma sœur et moi, conte Georges Hugo, à l'extrémité de la table qui nous venait au menton. Nos pieds, battant le vide, se cognaient aux jambes de nos voisins bienveillants. Nous étions très sages et attentifs au bruit des conversations. » Mais, hélas! le sommeil était souvent plus fort que tout, et il venait les prendre avant que le repas ne fût achevé. Alors le grand-père, d'un mot, priait les convives de laisser les enfants dormir tout à l'aise. Un jour, Jeanne s'endormit dans son assiette, un os de poulet à la main.

Cette charmante vie familiale fut, hélas! troublée le 11 mai 1883 par la mort de Mme Drouet.

Nous avons dit ce qu'avait été la vie de cette femme,

merveilleuse beauté jadis, qui s'était dévouée corps et âme à celui qu'elle aimait.

Nous avons vu comment elle l'avait sauvé au moment du coup d'État. Depuis, elle avait suivi le poète en exil, était revenue avec lui et avait enfin logé officiellement sous le même toit que lui.

« Elle lui était admirablement dévouée, a dit Jules Claretie. Tous, ou presque tous les manuscrits de Victor Hugo que le poète a légués à la Bibliothèque Nationale, étaient par elle recopiés avant d'être envoyés à l'imprimerie, et c'est sur cette *copie* que l'on composait ces ouvrages. Dans les dernières semaines de sa vie, Mme Drouet montrait encore ce dévoûment d'une façon touchante. Malade, condamnée, et condamnée à mourir de faim, elle épiait la moindre toux de Victor Hugo, qui avait pris un rhume cet hiver, et se levait pour lui préparer elle-même, elle moribonde, de la tisane... »

Elle était alors pâle, auréolée de magnifiques cheveux blancs, la face creusée un peu effrayante...

La dernière fois qu'elle s'exhiba en public avec lui, ce fut à la reprise triomphale du *Roi s'amuse*, le 25 novembre 1882.

« Le profil sculptural et aristocratique de la malade, conte Mme Richard Lesclide (1), se détachait sur le fond sombre formé par les draperies de velours écarlate de la loge et par les habits noirs du Maître, encadré de MM. Meurice et Perrin, alors administrateur de la Maison de Molière... Au milieu, Georges et Jeanne... Mme Drouet, avec sa lourde couronne de cheveux blancs, la pâleur marmoréenne de ses traits idéalisée par le lent travail du mal qui devait l'emporter, rappelait à s'y méprendre la statue de Lille, due au ciseau de Pradier.

« Ce fut le dernier éclat dont brilla cette femme qui avait été prodigieusement belle, et dont les jours étaient comptés... »

Quelques semaines plus tard, elle s'alitait, atteinte d'un

(1) *Victor Hugo intime.*



Victor Hugo, par Bastien-Lepage. (Musée Victor-Hugo.)

cancer à l'estomac qui lui causait les plus atroces souffrances, et elle mourait désespérée à la pensée que son illustre ami allait ressentir lui aussi la plus cruelle douleur de son existence.

Le 12 mai eurent lieu ses obsèques qui furent célébrées civilement.

« Les amis du grand poète, dit le *Temps*, étaient venus nombreux, tenant à témoigner par leur présence des regrets unanimes causés par la perte de celle qui fut

sa compagne dévouée pendant plus de cinquante ans. »

La marquise de l'hôtel de l'avenue Victor Hugo était tendue de draperies noires. Le cercueil disparaissait sous les fleurs.

Le grand poète, accablé par la douleur, avait fini par consentir à ne pas suivre le corps de son amie. Mais la perte était irréparable pour lui. On s'en aperçut bientôt.

Ses intimes remarquèrent qu'il ne lisait presque plus, qu'il cessait de travailler, qu'il n'était même plus capable de s'occuper de sa correspondance. Cependant Mme Richard Lesclide note encore (1) que son besoin de mouvement était resté le même. « Il aimait plus que jamais à se mêler au peuple, ce peuple parisien qui le chérissait et le vénérait comme un ancêtre, et il en recherchait toutes les occasions...

« Dès qu'on ne l'observait plus, car Victor Hugo était le prisonnier de sa gloire, il descendait dans la rue ; là, appuyé au chambranle de la porte, tirée sur lui, les mains derrière le dos, il se plaisait à suivre des yeux les allées et venues des passants...

« Ces stations, d'ailleurs, n'étaient jamais bien longues, car on s'apercevait vite de la disparition du maître du logis et on l'obligeait à rentrer. »

Une de ses distractions favorites consistait aussi à prendre l'omnibus. Il grimpait sur l'impériale et s'installait au fond de la voiture, près du cocher, afin d'éviter les importuns. Comme il avait horreur des décorations, et qu'il ne portait aucun insigne et ne s'embarrassait jamais d'aucune médaille, la plupart des gens ne le reconnaissaient pas et ne se doutaient pas du voyageur illustre qu'ils avaient à côté d'eux. Cependant il faisait si souvent le trajet de la Bourse à Passy que les conducteurs avaient fini par l'identifier. Aussi étaient-ils remplis d'attentions pour lui, l'aidant à monter et à descendre.

Sur l'impériale d'un omnibus, un soir, ce fut au tour d'une jeune fille de passer légèrement devant le poète,

(1) *Op. cit.*

puis, soudain, de perdre l'équilibre à un cahot et de se laisser choir sur les genoux de Victor Hugo :

« Oh! Monsieur, fit-elle, toute rouge de confusion, je vous demande bien pardon.

— Et moi je vous remercie, répondit l'auteur de *la Légende des Siècles.* »

⁂

Le 18 mai, le *Rappel* publiait dans ses colonnes une petite note :

« Victor Hugo a été pris, jeudi soir, d'une indisposition qui, d'abord, a semblé légère et qui s'est aggravée subitement. On nous communique la note suivante :

« Victor Hugo, qui souffrait d'une lésion du cœur, a été atteint d'une congestion pulmonaire.

« GERMAIN SÉE
« Dr ÉMILE ALLIX. »

Cet entrefilet ne tarda pas à faire le tour de la presse. Tout d'abord on ne voulut pas croire à la gravité du mal qu'il annonçait. Tant de fois déjà l'illustre vieillard avait donné des preuves de sa robustesse physique! Mais, bientôt, il y eut de nouvelles consultations de médecins. Les Drs Vulpian, Germain Sée et Émile Allix rédigèrent des bulletins qui étaient fort peu rassurants.

« L'état ne s'est pas modifié d'une manière notable. De temps à autre, accès intense d'oppression. »

Le lendemain et le surlendemain n'apportaient pas de changement dans l'état du malade. Celui-ci paraissait ne se faire aucune illusion sur son cas dès le début de la crise.

Il prenait la main d'Auguste Vacquerie, la serrait et souriait :

« Vous vous sentez mieux? lui disait l'auteur de *Tragaldabas.*

— Je suis mort.

— Allons donc! Vous êtes très vivant, au contraire.

— Vivant en vous.

Puis il avouait à Paul Meurice empressé à son chevet :

« Cher ami, comme on a de la peine à mourir!

— Mais vous ne mourrez pas!

— Si, c'est la mort! »

Et il ajouta en espagnol :

« Et elle sera la très bien venue. »

Cependant la succession de ces bulletins alarmants avait jeté l'émotion dans Paris. On commençait à se rendre compte que la fin de l'illustre malade approchait. Les journaux s'arrachaient. Il y avait déjà du monde qui stationnait devant le petit hôtel de l'avenue Victor Hugo.

Dans la nuit du 21 au 22, les souffrances reprirent avec une nouvelle force. La matinée du 22 trouva réunis dans la maison tous les parents et amis intimes du Maître. Voici le récit de cette journée tragique, tel que le fit un témoin oculaire dans le *Figaro* du lendemain :

« Nous étions tous là, Lockroy, Mme Lockroy, le Dr Allix, réunis autour de son lit, guettant à chaque seconde un éclair de vie, un mot, un signe, espérant toujours malgré notre désespoir... Deux ou trois fois dans cette nuit de torture, Victor Hugo reprit sa pleine connaissance, avec des alternatives de calme et d'oppression; ses yeux parlaient. Vers le matin, au lever du jour, il murmura :

« — Adieu, Jeanne!

« Puis il fit signe à Mme Lockroy de s'approcher; il la saisit, l'attira et lui baisa la main. Le délire le reprit, il retomba sur son lit et la lutte contre la mort recommença : il se défendait contre elle, il résistait avec la force d'un homme dans toute la plénitude de la jeunesse. Quel horrible spectacle!

« Dans un moment de répit, il embrassa Georges, puis, vers sept heures, nous l'entendîmes prononcer très distinctement ce mot : *Séparation*.

« Vers huit heures et demie, les Drs Vulpian et Germain Sée entrèrent. A ce moment, Victor Hugo ne respirait plus que par saccades, avec de vives et profondes inspirations cessant brusquement par intervalles. Vingt



Chambre à coucher mortuaire de Victor Hugo. (Musée Victor-Hugo.)

fois, nous avions cru que tout était fini. Mais le pouls battait encore, devenant de plus en plus faible, la respiration moins bruyante : la figure restait contractée.

« De nouveaux amis arrivèrent : tous restèrent dans la chambre, attendant tristement l'affreux dénouement.

« Victor Hugo soulève la tête, puis retombe sur le lit : il était 1 h. 27. Un de nous s'approche du cartel Louis XVI placé sur la cheminée et l'arrête. A ce moment, nous étions presque tous dans cette chambre, M. et Mme Lockroy, Georges et Jeanne, Meurice et Vacquerie, Léopold Hugo, M. et Mme Ménard-Dorian, le Dr Allix, Armand Gouzien, Richard Lesclide... »

Victorien Sardou, qui venait prendre des nouvelles de l'illustre malade, apprit un des premiers la fatale nouvelle et la communiqua aux personnes qui l'entouraient. Bientôt, de proche en proche, l'annonce tragique se répandit dans Paris où elle causa un retentissement immense.

Cependant la chambre du mort avait été ornée de gros bouquets des fleurs du jardin qu'avait faits Mme Ménard-Dorian. La figure du poète avait repris tout son calme. Il semblait reposer doucement d'un profond sommeil.

Bientôt arriva le sculpteur Dalou qui fit un dessin du Maître sur son lit de mort, tandis que Léon Bonnat fixait sur la toile les traits du grand poète.

La foule ne tarda pas de s'amasser autour de la maison, et des milliers de visiteurs commencèrent à s'inscrire. Le soir, le Dr Cornil embauma le corps de Victor Hugo.

Les journaux rappelèrent que le 2 août 1883, le poète avait remis à Auguste Vacquerie, dans une enveloppe non fermée, les lignes testamentaires suivantes qui constituaient ses dernières volontés :

« Je donne cinquante mille francs aux pauvres.

« Je désire être porté au cimetière dans leur corbillard.

« Je refuse l'oraison de toutes les Églises ; je demande une prière à toutes les âmes.

« Je crois en Dieu.

« VICTOR HUGO. »

Le gouvernement décréta que les obsèques seraient nationales et que le corps serait, pendant deux jours, exposé sous l'Arc de Triomphe.

. Puis, dans sa réunion du 26 mai, le Conseil des Ministres décidait que la désaffectation du Panthéon serait prononcée et que Victor Hugo y serait inhumé.

Cette décision ne manqua pas de soulever les protestations les plus violentes dans la presse de droite qui se mit à attaquer avec fureur et le gouvernement, et la



Brochette de pipes Victor-Hugo.

(Musée Victor-Hugo.)

République, et Victor Hugo. Pourtant, le mercredi 27 mai, M. de Bonnefoy, chapelain-doyen, célébrait au Panthéon la dernière messe et, sur l'invitation du cardinal Guibert, archevêque de Paris, se retirait devant les agents de la force publique. Aussitôt, le monument fut envahi par les architectes qui y installèrent une splendide décoration funéraire.

Le *Journal Officiel* du 28 mai annonçait la date précise des obsèques pour le lundi suivant, à onze heures du matin, et fixait l'itinéraire du cortège par les Champs-Élysées, la Concorde, le boulevard Saint-Germain, le boulevard Saint-Michel et la rue Soufflot. En même temps, l'ordre du cortège était indiqué.



Pot à tabac Victor Hugo. (Musée Victor-Hugo.)

Cependant les préparatifs funèbres étaient commencés dans la maison. Armand Silvestre, qui la visitait en ces jours de deuil, écrivait dans *Gil Blas :*

« La maison et le jardin sont pleins de couronnes dont quelques-unes s'effeuillent déjà, jonchant de pétales les tapis et le sable. C'est partout une odeur complexe de fleurs venant de tous les pays, fleurs de parterre et fleurs marines cueillies aux rives sacrées de l'exil pour celui qui fut le père de tous les proscrits. Bien que pleine de monde, la maison semble solitaire et les gémissements y passent comme des bruits d'écho dans un lieu abandonné. On se rencontre dans le petit escalier sans se reconnaître. Qu'importe, à cette heure, le reste de l'humanité. Il fait grand jour dans la chambre du poète et devant son lit dont les rideaux sont relevés autour des colonnettes, le cercueil est posé, bâti de ve-

lours constellé de clous d'argent, un cercueil qui semble tout petit devant le lit que le voile rend immense... Voilà ce qu'il faut de planches et d'étoffe noire pour contenir tout ce qui fut la gloire, tout ce qui fut le rêve, tout ce qui fut l'amour! »

Le dimanche 31 mai, à six heures du matin, ce cercueil, escorté par la famille et quelques intimes, fut transporté à l'Arc de Triomphe où il fut reçu par le sergent Hoff, gardien du monument. Il y fut déposé sous un amoncellement de fleurs et de couronnes. Les drapeaux s'ornaient d'écussons qui affichaient les titres glorieux des œuvres du poète. Un immense voile de crêpe était tendu sur le côté droit du monument. La garde du corps confiée à des enfants des bataillons scolaires était relevée toutes les demi-heures.

« Ces enfants, a dit Maurice Barrès en d'admirables pages des *Déracinés* (1), ces crêpes flottants, ces nappes d'admirateurs épandues à l'infini et dont les vagues basses battaient la porte géante, tout semblait l'effort de pygmées voulant retenir un géant : une immense clientèle crédule qui supplie son bon génie. »

La foule, qui n'avait cessé de stationner dans les environs, s'accroît de heure en heure. Des cuirassiers rangés de chaque côté du monument assuraient l'ordre.

« Il est matériellement impossible, dit le *Figaro*, d'estimer à un chiffre quelconque le nombre des visiteurs qui ont défilé pendant toute la journée devant le cercueil. On prenait la file sur l'avenue Hoche, et la foule s'écoulait du côté de l'avenue du Bois-de-Boulogne. »

A la tombée de la nuit, les reverbères voilés d'un crêpe noir furent allumés, et les cavaliers qui se tenaient aux coins de l'Arc de Triomphe demeurèrent avec au poing une torche embrasée.

De toutes parts, la foule affluait. A partir de neuf heures, les Champs-Élysées et les avenues menant à l'Étoile dégorgeaient de véritables flots humains.

(1) Fasquelle, éditeur.

Cette nuit du 31 mai au 1er juin fut véritablement l'apothéose, ou plutôt, ce fut, dans ce long office des morts, la minute solennelle, l'élévation, comme l'a appelée Maurice Barrès.

« Il faut l'avoir vu, dit-il, le cercueil soulevé dans la nuit noire, sombre lui-même à cette hauteur, tandis que les flammes vertes des lampadaires désolaient de lueurs blafardes le portique impérial et se multipliaient aux cuirasses des cavaliers porteurs de torches qui maintenaient la foule. Les flots, par remous immenses, depuis la place de la Concorde, venaient battre sur les chevaux épouvantés, jusqu'à deux cents mètres du catalalque, et déliraient d'admiration d'avoir fait un dieu. Des adorateurs furent écrasés au pied de l'idole. On savait qu'à ce cadavre douze hommes jeunes avaient été donnés, poètes et fanatiques, pour l'honorer et le servir. Jean Aicard, Paul Arène, Victor d'Aunois, Émile Blémont, Courteline, Rodolphe Darzens, Léon Dierx, Edmond Haraucourt, Jacques Madeline, Tancrède Martel, Catulle Mendès, Armand Silvestre veillèrent dans un vent terrible qui leur apportait Quasimodo, Hernani, Ruy Blas, les Burgraves, Mgr Myriel, Fantine et le cher Gavroche, et des millions de vers bruissants, et des mots surtout, des mots, des mots !... »

Le lendemain, 1er juin, fut le jour solennel, mémorable, unique, où allaient être célébrées, dans la plus magnifique pompe, les plus splendides obsèques que nation ait jamais faites à un de ses poètes.

Depuis plusieurs jours déjà, par leurs informations multiples, les journaux avaient annoncé ce que serait l'éclat de cette cérémonie. En réalité, elle dépassa en grandeur tout ce qu'on avait rêvé.

Dès huit heures du matin, le canon tonnant au Mont-Valérien annonçait, par une salve de vingt et un coups, le commencement de la cérémonie. Dans les rues, dans les avenues, la foule s'amasse déjà, les groupes se forment.

« La foule, raconte Jules Claretie dans sa *Vie à Paris* (1),

(1) Havard, éditeur.

s'amasse devant les boutiques des fleuristes où s'étalent déjà les couronnes gigantesques, les coussins, les bouquets... Avenue d'Eylau où, comme dans Paris, des drapeaux tricolores pendent çà et là, cravatés d'un crêpe de deuil, sur les trottoirs, les portraits de Victor Hugo sont étalés, maintenus par quatre pierres. Toute une bimbeloterie touchante où l'esprit inventif du Parisien apparaît se rencontre le long des maisons : médailles à son effigie, petites lyres de métal entourées de couronnes mortuaires en peluche jaune, violette ou rouge; portraits de Victor Hugo debout, à mi-corps, étendu sur son lit de mort; jusqu'à des épingles de cravate en *galvano* représentant Victor Hugo, et que les inventeurs annoncent sous cette rubrique : « Deuil National. »

A partir de huit heures, la foule va sans cesse en croissant. Toutes les fenêtres des avenues par où doit passer le cortège se garnissent de têtes. Pendant ce temps, les sociétés arrivent et vont se placer aux endroits qui leur ont été assignés.

A dix heures, les places autour du catafalque commencent à être occupées.

Le Corps diplomatique, la Cour de Cassation, les membres de l'Institut, de la Cour des Comptes s'installent.

C'est le moment où les sociétés vont prendre rang dans le cortège.

Il y a les délégations de 141 municipalités, 6 délégations coloniales, 38 délégations étrangères, 107 sociétés de gymnastique, 122 délégations scolaires, 43 sociétés militaires, 141 chambres syndicales, 61 sociétés de libre-pensée, 155 cercles politiques, plus de 100 sociétés de prévoyance, autant de sociétés de secours mutuels, 161 sociétés artistiques. Il en débouche de partout, et les dix mille hommes de troupe ne sont pas de trop pour endiguer ce flot humain.

Sur la chaussée, aux fenêtres, aux balcons, dans les rues avoisinant la Concorde et le boulevard Saint-Germain, il y a un million de personnes. Les toits sont noirs de monde.

« Du haut de l'avenue des Champs-Élysées, raconte encore Jules Claretie, l'immense déroulement du cortège, entre deux murailles humaines; au loin, vers la place du Carrousel, le fourmillement des êtres, l'éclat ruisselant des casques, les étincelles vaguement aperçues des épées, des cuirasses et des casques, frappaient par une grandeur absolue, un calme profond. Puis, c'était stupéfiant, ces entassements d'hommes, de femmes, le long de l'avenue, ces silhouettes sur les toits, ces hommes grimpés dans les marronniers comme des insectes énormes...



Moulage de la main de Victor Hugo en 1885.

« L'armée, superbe, avec ses drapeaux saluant, ses soldats au port d'armes, complétait, sur la place de la Concorde, avec les statues voilées de crêpe et les faisceaux de drapeaux, un tableau inoubliable. Mais c'est la vue des berges de la Seine, du haut du pont de la Concorde, qui était inouïe, incroyable. Des barques, les rames levées pour le salut, des chalands, des bateaux noirs de monde, une sorte

de grève immense dont chaque caillou était une face humaine. Un double ourlet de spectacteurs dont le premier rang, sans bouger, avait de l'eau jusqu'aux chevilles, — quelques-uns relevant leur pantalon jusqu'aux genoux. Au-dessus de ces hommes et de ces femmes, nombreux comme des grains de sable, une sorte de corbeille : des gens hissés dans la banne de grue qui sert à embarquer les tas de sable et restant là, suspendus entre ciel et terre, dans l'espace. Puis, tout à coup, sur ce tas d'êtres pressés, encaqués, mais respectueux et silencieux, au-dessus de ces masses qui bordaient la Seine ou qu'on apercevait à travers les marronniers, un vol blanc de pigeons mis en liberté et allant à travers l'azur porter au loin la nouvelle de cette marche triomphale. »

A deux heures précises, le corbillard des pauvres s'arrêta devant la grille du Panthéon.

La musique de la garde joua *la Marseillaise* et le défilé continua.

Pendant ce temps, les discours étaient prononcés autour du catafalque.

Au nom du Sénat, M. Le Royer, le premier, prit la parole.

Puis Charles Floquet, au nom de la Chambre, salua le grand poète.

M. Goblet, prenant la parole au nom du gouvernement, prononça un très beau et très émouvant discours qui fit une impression profonde :

« ... Ce rôle grandiose, Victor Hugo l'a rempli en effet. Il a été le grand justicier de son temps. Il a été aussi le témoin auguste de la marche de ce siècle, que mène un noble instinct,

> Où le bruit du travail, plein de parole humaine,
> Se mêle au bruit divin de la création.

« Victor Hugo est l'homme de notre temps qui a le mieux compris, le plus aimé l'humanité dans l'ensemble et dans l'individu. Charitable avant tout aux petits, aux humbles, aux opprimés, aucune misère morale ou phy-

sique, le vice même ni le crime ne peuvent rebuter sa magnanimité, et l'amélioration de la nature humaine, comme les destinées de l'humanité tout entière, fait l'objet principal de sa contemplation... »

L'Académie française, par la bouche d'Émile Augier, glorifia « l'éclat incomparable de cette œuvre, de cette imagination merveilleuse, de cette magnificence de style, de cette hauteur de pensée qui font de lui un maître sans pareil ».

M. Michelin, président du Conseil municipal, dit la reconnaissance de Paris envers le Maître.

Henri de Bornier prit la parole au nom des auteurs dramatiques :

« Dans aucun temps, dans aucun pays, aucun poète n'a écouté de plus près, n'a reproduit avec plus de force ce cri de la douleur humaine. Chacune de ses œuvres tragiques semble porter le nom d'un champ de bataille : *Hernani* a l'aspect d'un combat étincelant sous le soleil de l'Espagne, dans quelque *sierra* désolée; *Ruy Blas* ressemble au choc de deux escadrons farouches plus avides de donner la mort que de trouver la victoire; les *Burgraves* ont la grandeur douloureuse et titanique des trilogies d'Eschyle... »

Jules Claretie parla au nom de la Société des Gens de Lettres.

Leconte de Lisle, au nom des poètes, salua celui « dont le génie a toujours été et sera toujours pour nous la lumière vivante qui ne cessera de nous guider vers la beauté immortelle, qui désormais a vaincu la mort, et dont la voix sublime ne se taira plus parmi les hommes ».

Les auteurs dramatiques, représentés par Got, de la Comédie-Française, saluèrent le Maître, tandis que M. Jourde, au nom du Syndicat de la Presse Parisienne, disait le grand honneur qu'avait fait au journalisme le journaliste de génie qu'était Victor Hugo.

Jusqu'au soir le défilé continua, et les premières ombres de la nuit commençaient déjà à s'étendre sur la capitale que la foule aussi dense encombrait encore les places et

les rues. Cette foule énorme, c'est elle qui frappa le plus vivement les témoins de ces obsèques incomparables. Dans le *Rappel* du lendemain, Auguste Vacquerie écrivait ces lignes qui sont le trait final de cette existence magnifique :

« C'est à la foule qu'il faut reporter l'éloge de l'immense journée dont ceux qui l'ont vue se souviendront jusqu'à leur dernière heure, et qui a dépassé les plus ardentes espérances. On ne dira plus que la France est ingrate envers ses génies. Si haut que soit le souverain poète de *la Légende des Siècles*, la manifestation est montée à son niveau.

« La journée du 1er juin 1885 est la gloire de Victor Hugo et l'honneur de la France. Il n'y avait que lui pour la mériter et qu'elle pour la faire.

« Ce n'est pas seulement l'honneur de la France, c'est aussi son relèvement. Toutes les nations se sont associées à l'hommage rendu à notre poète national. Toutes ont reconnu que le grand homme du siècle était un Français. Victor Hugo, qui a rendu tant de services à la France pendant sa vie, lui en rend encore un après sa mort. »

*
* *

Un des traits les plus frappants de l'existence de Victor Hugo, c'est l'aisance avec laquelle le poète s'adapte aux circonstances diverses de la vie pour en retirer le plus grand profit personnel. Nous en avons rencontré un exemple caractéristique avec l'exil à Guernesey.

Cette souplesse d'un esprit si original par d'autres côtés, si personnel, et, cependant, animé d'un sens de la discipline aussi gœthien, c'est ce qui a créé la légende d'un Victor Hugo versatile, toujours disposé à embrasser le parti de ses intérêts, faisant volte-face avec une rapidité déconcertante pour se retrouver toujours parmi les puissants de l'heure.

On oublie trop, en vérité, les dures années de l'exil — le poète en compta dix-huit, — les affres du Deux-Décembre, les angoisses des situations perdues et de

l'avenir incertain. On oublie que, si dans son ensemble la carrière littéraire et politique de Victor Hugo fut, en effet, presque constamment heureuse, il acheta les heures de succès par les dures années de déboires. Et l'on oublie que cette admirables discipline gœthienne dont nous parlions à l'instant lui imposait de refouler en lui les élans trop personnels pour se plier aux circonstances de la vie. C'est elle, du reste, en fin de compte, qui lui assura la victoire. Elle et aussi l'instinct prodigieux de l'homme de génie qui savait l'avertir lorsque la route ne paraissait pas sûre.

Pourquoi Victor Hugo n'a-t-il pas continué à cultiver la poésie romantico-chrétienne qui était sa manière du début? Pourquoi n'a-t-il pas continué à travailler pour le théâtre? Pourquoi et comment s'est-il senti tout à coup devenir lyrique et satirique? Comment s'est-il affirmé reporter et journaliste de génie? Autant de questions qui demeureraient sans réponse si nous ne faisions précisément intervenir une manière d'instinct infaillible qui guidait l'auteur des *Misérables* dans toutes les circonstances de sa carrière littéraire.

Ne frappant qu'à coup sûr, le succès lui était assuré. Continuant longtemps de frapper, il affirmait sa gloire en la prolongeant. Il semble bien que ce soit là le deuxième trait de cette vie admirable : cette longévité, ce fut sa force. Qu'on songe qu'il était né en pleine épopée impériale, qu'il avait vécu à la suite de la Grande Armée, que, tout jeune, ses yeux avaient vu l'Espagne, l'Italie, des pays de rêve, des spectacles grandioses, des désastres effroyables, toutes sortes de tableaux violents, gigantesques destinés à impressionner pour jamais une jeune âme. Plus tard, il s'était trouvé mêlé tout de suite à la société aristocratique et royaliste de la Restauration, en plein cénacle d'ultras et de catholiques. Et puis ç'avait été le libéralisme de 1830, les souvenirs de l'Empire, la Révolution de 1848 : le libéral devenait bonapartiste, le bonapartiste devenait républicain. Évolution logique du siècle lui-même sur laquelle Victor Hugo, inconsciemment,



Les Funérailles. — Cliché Becquet. (Musée Victor-Hugo.)

calquait la sienne. Les uns après les autres, les régimes succombaient, et lui-même subsistait. Mais, chose admirable, il savait subsister et non point se survivre. Il était toujours l'homme exactement adapté à la minute qu'il vivait et il avait sur de plus jeunes l'avantage énorme d'un formidable bagage qu'il traînait derrière lui.

Ainsi, ne s'étant enfermé dans aucune formule, si belle qu'elle parût, il pouvait parler, crier, chanter à l'unisson, et l'on avait l'impression exacte que cette voix était la voix même du siècle.

Ce sont là des choses qui frappent les générations. Au fur et à mesure qu'il vieillissait, le nom de Victor Hugo était plus respecté, plus admiré, plus prôné que jamais.

Par une habileté suprême, le poète avait compris, aux heures les plus triomphantes de son génie, qu'il devait réserver quelque chose de ce qu'il produisait alors, et, sagement, il avait mis de côté quelques-unes des plus belles pièces qui sortaient de sa plume, se réservant de les publier plus tard. Ainsi, même à l'heure inévitable du déclin, Victor Hugo ne donna jamais réellement l'impression que son génie avait subi une baisse. Bien mieux, la mort elle-même n'arrêtait pas cette production insensée qui n'est pas encore totalement achevée à l'heure actuelle.

Il y a là un phénomène de création des plus étonnants et probablement un exemple unique dans l'histoire des littératures.

C'est par ces mots : étonnant, unique, extraordinaire, qu'il faut clore cette vie véritablement incomparable. Certes il en est de plus purement nobles dans leur simplicité ou dans leur unité. Il n'en est pas de plus étonnamment formidables dans leur variété. Tout ici, dirait-on, est calqué sur une échelle plus grande que l'échelle commune de l'humanité. Ce n'est point une existence d'homme, c'est une existence de Titan.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

TABLE DES GRAVURES

Imp. F. Schmidt, 5-7, avenue Verdier, Paris-Montrouge

1781